

@

**Louis LALOY**

# **MIROIR DE LA CHINE**

**Présages, images, mirages**

## Miroir de la Chine

à partir de :

**MIROIR DE LA CHINE,**  
Présages, images, mirages  
par Louis LALOY (1874-1944)

Éditions Desclée de Brouwer & Cie, Paris, 1933, 340 pages.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
janvier 2015

## TABLE DES MATIÈRES

### PRÉSAGES

Adieux — Les signes de la terre — Port-Saïd — Djibouti — Colombo — Singapore — Saïgon — Hong-kong.

### IMAGES

Soirée à Changhaï — Au restaurant — Concert — Pèlerinage bouddhique — De Changhaï à Nankin — Nankin, capitale politique — Le loyal serviteur — L'empereur et l'impératrice — Le réformateur — Le philosophe — Campagne — Premier jour à Pei-p'ing — Le séjour du bonheur — Sans sourire — Rues de Pei-p'ing — Légation de France — Service chinois — Bonne société — Le mal de la jeunesse — Chez Meï Lân-fâng — Fête de famille — Le théâtre — Soirée artistique — Noces — Confucius — Lamaïsme — Le taoïste — Les plaisirs de Pei-p'ing — Au parc central — Le temple du ciel — Aux collines de l'ouest — Savants et gens de lettres — Grande muraille.

### MIRAGES

Séparation — Bateau japonais — Dairen — L'enfant chinois — Kharbine — Le douanier de Manchouli — Sibérie — Guerriers — Chants de la forge.

## Miroir de la Chine

### DÉDICACE

@

*À M. Paul Boyer, administrateur de l'École des langues orientales où j'ai reçu le premier et le plus utile des enseignements, ce Miroir de la Chine est offert avec respect, pour son invitation au voyage dont je voudrais le reflet aussi durable que ma reconnaissance.*

*À M. Jacques Maritain je dois l'admission du livre dans la belle collection qu'il dirige, à M. Pierre van der Meer de Walcheren le soin et le goût de la présentation, et les prie de me croire bien sensible à ces nouveaux témoignages de confiance et d'amitié.*

*Le titre en chinois a été tracé par M. Tchao Tsen-long, ingénieur chimiste, secrétaire de l'Institut des Arts et des Sciences à Pei-p'ing, que je tiens à remercier pour son pinceau habile, son dévouement fidèle.*

# PRÉSAGES

### ADIEUX

@

Le ciel factice du vitrage enfumé s'ouvrait jadis sur la riante perspective des bois et des prairies, de la rivière entre ses buissons, des champs héréditaires ; maison sévère et tendre comme une aïeule, église avec son cortège de tombes, cantiques des jeunes filles, source très fraîche à l'ombre de l'été. Aujourd'hui ce qui m'attend, ce seuil franchi, ce sont les ténèbres de l'avenir. Les globes électriques jettent une clarté blafarde sur des voyageurs soucieux, qui cherchent leur couchette. Presque tous sont munis, comme moi, d'une au moins de ces malles plates, qu'on peut garder avec soi dans la cabine d'un navire, sous le lit de fer. Gens d'affaires ou fonctionnaires, s'ils vont si loin, ce n'est que pour gagner leur vie. Un Anglais hâlé en rouge brun, déjà vêtu de toile kaki, comme sous les tropiques, vient de monter, et bien qu'il parle à peine notre langue, jette à voix haute dans le couloir l'événement qui le tourmente : « Caoutchouc beaucoup baissé hier à Bombay ». Ce n'est pas moi qui reprocherai à ce négociant le soin qu'il prend de ses intérêts. Mais je n'ai rien à lui répondre, parce que je n'appartiens pas à la classe, ou comme on dit là-bas, à la caste des marchands. Il croit à du mépris, et me tourne le dos, pendant que je ne sais où caser mes pensées, obligé de les garder pour moi, embarrassé comme un intrus qui tient sur ses genoux sa valise, dans un compartiment encombré où personne ne lui fait place.

Le train a bougé. Quelques centimètres à peine ; ce fut assez pour disjoindre nos mains, qui ne se retrouveront plus avant de longs mois. Je rentre pour jeter un coup d'œil aux bagages, me reproche aussitôt ce réflexe absurde. Il est trop tard. La vitesse

## Miroir de la Chine

s'est accrue à tel point que le quai s'efface en un halo de poussière et de vapeur où je n'arrive plus à discerner visages ni regards.

*Reviens, esprit ;  
L'orient n'est pas sûr.  
Ces géants monstrueux, c'est toi, esprit, qu'ils cherchent,  
Dix soleils à la fois fondent pierre et métal.  
Ils sont accoutumés, toi tu cours à ta perte,  
Reviens, reviens ;  
Ce pays n'est pas sûr !*

*Reviens, esprit !  
Le midi est funeste.  
Fronts tatoués, dents noires, ils immolent des hommes,  
De leurs os font breuvage, et les serpents pullulent.  
Les léopards bondissent, les monstres à neuf têtes Cherchent qui  
dévorer pour se nourrir le cœur.  
Reviens, reviens !  
Ce pays est mauvais.*

Ce poème chinois qui date du troisième siècle avant l'ère chrétienne atteste le goût des classes cultivées, à cette époque, pour les croyances populaires et les pratiques de magie. L'esprit d'un sage au désespoir vient de quitter son corps, à la recherche d'un autre monde où ses conseils seraient mieux écoutés, et il s'agit de le ramener, pendant qu'il en est temps encore, en l'effrayant des périls qui le menacent, dans les six directions de l'espace où il pourrait s'aventurer. Par une dissociation inverse, c'est mon corps qui s'éloigne. N'est-ce pas mon esprit qui demeure en arrière, m'avertit, et m'appelle ?

## LES SIGNES DE LA TERRE

@

Pour l'Européen curieux de connaître la Chine, la route de la mer est le chemin des écoliers. Trop infléchie, elle touche

## Miroir de la Chine

presque à l'Équateur, pour remonter ensuite aux climats tempérés. Le navire ne dépasse guère la vitesse d'un train de marchandises, suffisante déjà pour que l'écume en gerbe jaillisse à l'étrave. Chacune des escales est, en quelques heures, une leçon de géographie sommaire, qu'on a le loisir de repasser pendant les jours qui suivent, dans un glissement monotone et un désœuvrement que n'arrivent pas à étancher les entretiens de politesse, les siestes à heures fixes, les jeux de société, les concerts quotidiens, les promenades hygiéniques sur la longueur du pont couvert. Malgré cette conjuration de divertissement, on trouve encore le temps de la réflexion. Malgré ce zèle de calfats à boucher les trous de la journée, une fente est à peine aveuglée qu'une autre à côté se déclare, par où affluent les souvenirs.

Échelonnées de distance en distance, les côtes l'une après l'autre à l'avant du navire émergent de la mer. Chacune est différente d'aspect et de climat. À leur apparition successive se mesure le parcours : la terre change de visage.

« Levant la tête, il contempla les figures dans le ciel. Baissant la tête, il contempla les formes sur la terre. » Un livre sacré de la Chine, vénérable entre tous, le *Livre des mutations*, fait apparaître ainsi le premier des empereurs qui fut un homme, non un monstre ou un dieu. C'est lui qui avec les principes de la civilisation fonda aussi ceux de la connaissance. Le texte continue : « Il contempla la parure des oiseaux et des quadrupèdes, en rapport avec la conformation terrestre. De près, il en fit l'application à sa personne ; de loin, il en fit l'application aux êtres ».

À son exemple, il faut interpréter les signes de la terre.

## Miroir de la Chine

### PORT SAÏD

@

Ce n'est qu'une halte au bord de la route. Arrivés le matin, nous partirons vers le milieu du jour. Le navire chauffant au mazout, il suffira de ces quelques heures pour remplir les réservoirs, avec ces gros tuyaux que des chalands apportent pour les visser à ses flancs.

Il court encore sur son erre, que déjà les nageurs noirs ou cuivrés s'imposent, fendant l'eau sale. « À la mer, à la mer ! » Leur cri infatigable sollicite l'envoi d'une pièce de monnaie qu'ils iront saisir, avant qu'elle ne s'enlise dans la vase du fond, plongeant à grand fracas, se battant sous l'écume. Tous ensemble remontent à la surface, sans rancune ; le vainqueur en un large sourire ouvre sa bouche et en retire le rond de nickel qu'il montre et fait briller ; les badauds étagés sur les ponts applaudissent, et la partie continue. En tous les ports d'Afrique, la terre trop étroite pour les fainéants qui y pullulent projette par-dessus le rivage ces mendiants amphibies.

Comme on descend du train pour se dégourdir les jambes, la plupart des passagers vont à terre, où tout est disposé pour leurs emplettes ou leur flânerie. À peine sur le quai, nous sommes repérés, un vieux rusé s'approche, si pareil à un Turc d'opéra-comique avec sa veste courte, sa culotte bouffante, ses bas de coton, qu'il semble avoir mis ce costume, peut-être même ce nez crochu, cette moustache grise, pour répondre à notre demande de couleur locale. Nous ne nous laissons pas séduire, et il nous suit d'un trottoir à l'autre, obstiné. Il faut faire la grosse voix pour qu'il s'en aille, mais alors, comme dans une comédie-ballet, c'est une troupe d'Arabes masqués de brun, avec fez coniques et tuniques pendantes, qui fait son entrée dans une bousculade

## Miroir de la Chine

feinte où l'on s'invective à plaisir, et nous serre, nous entoure, nous tient prisonniers.

D'où viennent-ils ? De toutes les rues où ils attendent, piétinant la poussière et le crottin, avec leur boniment tout prêt, depuis longtemps appris par cœur, à l'affût du voyageur pour s'accrocher à lui comme des mouches sous l'ardent soleil, et si on les chasse, leur essaim dispersé se reforme aussitôt, plus grouillant et vibrant encore. Moïse pour punir le pharaon d'Égypte qui molestait les Juifs avait oublié ce fléau. Mais il avait peut-être ses raisons pour cela.

Ils offrent des boîtes de cigarettes, des colliers, des cartes postales, des cannes, pour finir toujours, si on persiste à refuser, par un paquet de photographies obscènes dont ils montrent le coin sous leurs loques entrebâillées. On les repousse avec indignation, jusqu'à leur appliquer le nom de l'animal que leur religion frappe d'un interdit alimentaire. Ils ont compris. Ils s'esclaffent d'un rire farceur et complice, dont le sens ne nous est pas moins clair : « Vous en êtes un autre ». Et loin de se tenir pour battus, ils se rapprochent encore.

Le moyen de leur échapper est d'entrer en l'une des boutiques qui s'ouvrent sous les arcades, avec leurs vitrines de livres anglais et de remèdes anglais contre l'ennui ou la fièvre, de casques coloniaux, d'agrandissements photographiques et d'annonces pour un fameux insecticide. Un Chinois de ma connaissance, qui voyage en troisième classe, a perdu ses lunettes, le premier soir. Occupant la couchette élevée, avant de s'endormir il les a posées derrière lui, sur ce qu'il croyait être une tablette ; ce n'était que le vide entre deux cloisons, qu'il faudrait abattre pour les atteindre. On lui a dit, pour le consoler, que plus d'un objet avait déjà pris le même chemin, et y était resté. Il me

## Miroir de la Chine

conte sa mésaventure avec la bonne humeur de son pays, très proche de la gaîté française, mais il ne lui reste, pour organe visuel, que deux petites perles noires, coincées entre ses paupières et manifestement insuffisantes. J'ai pitié d'un malheur qui peut m'atteindre aussi et lui promets mon secours. Le premier magasin où nous exposons notre requête est tenu par des Allemands guindés mais consciencieux. Ils n'ont pas cet article, mais savent où on le trouve, et nous donnent un guide. C'est un noir muet et superbe, le fez rejeté en arrière prolongeant la courbe du visage, la gandoura de cotonnade bleue évasée en longue cloche sur sa robuste carrure, il s'avance à grands pas souples que nous avons peine à suivre.

Pendant que l'opticien, ayant compris nos explications, assujettit les verres, je sors devant la porte, me croyant à l'abri dans cette ruelle écartée. Un Arabe a surgi, portant un éventaire de je ne sais quelle pacotille pour sauvages d'Europe, et m'adresse la parole en son sabir incrusté de français. Je demeure impassible. Il recommence l'expérience, sans plus de succès, avec des bribes d'anglais, puis d'allemand, d'italien, même de russe, et s'impatiente. Mais mon compagnon paraît, et le marchand murmure : « Ah ! Chinois ». Il s'éloigne songeur : encore une langue à apprendre !

Nous sommes moins harcelés au retour. De nouveaux arrivages amènent des proies fraîches, peut-être aussi plus vulnérables, car ce sont des Britanniques aux culottes courtes de grands collégiens en vacances. Joie de reconnaître au passage, et de saluer une Française. Nous n'avons échangé que deux mots, le matin même, dans la salle à manger, au sujet d'une confiture de fraises. Mais nous sommes du même bateau ; jamais je n'ai mieux compris le sens intime de cette métaphore.

## Miroir de la Chine

Sur le pont promenade, un attroupement serré entoure un vieux jongleur dont on m'a déjà parlé, si célèbre que le règlement interdisant l'accès du navire aux indigènes a fléchi en sa faveur. Affalé dans les plis de son burnous il nous dévisage l'un après l'autre de ses petits yeux fripés, pendant que ses mains travaillent. Il escamote deux poussins vivants, se lève, les retrouve dans la poche d'un spectateur qui sourit, flatté. Il promet d'allumer une cigarette en soufflant dessus, mais ce n'est qu'une attrape pour se la faire offrir et il nous fausse compagnie, la cigarette au bec, emportant ses poussins, sa récolte en billets de cinq et de dix francs, et pareil à un virtuose trop fêté, son mépris du public.

## DJIBOUTI

@

Incendie de soleil. Le feu un jour s'est propagé jusqu'à la mer, puisqu'il nous faut éviter, pour gagner notre poste d'amarrage, l'épave noircie d'un paquebot exactement pareil au nôtre, car il appartenait comme lui à la série des châteaux de France et s'appelait le *Fontainebleau*, venu s'échouer en flammes sur ce récif de sable, il y a quatre ans, pour sauver passagers et bagages. Quelques heures avant d'atteindre cette escale, sur le chemin du retour, le *Georges Philippar* s'est allumé récemment comme une torche. Lieu d'élection pour les génies du feu qui s'y rassemblent ? Ou pour les radiations qu'amplifie la résonance ? Choisir entre les deux explications, c'est opter entre deux métaphores.

Je n'aime pas la chaleur, mais la supporte, et durant la traversée de la mer Rouge n'ai cessé de dormir paisiblement dans ma cabine, sans chercher comme d'autres passagers un peu d'air sur le pont,

## Miroir de la Chine

pour y être dérangé, à cinq heures du matin, par la corvée de nettoyage. Cependant je perdrai le pari que j'ai fait avec un officier du bord d'aller à terre, tant cette blancheur est aveuglante.

Je plains le jeune et gentil ménage qui nous quitte parce que le mari, ingénieur des chemins de fer, trouve son premier poste sur la ligne qui monte de Djibouti jusqu'aux plateaux d'Éthiopie et sert à un important commerce avec ce pays du Harrar que jadis explora, par lentes étapes de caravanes, le ci-devant poète Arthur Rimbaud. « Nous n'avons pas, nous disent-ils, l'habitude de la chaleur ». Ils seront bien placés pour la prendre, en cet endroit longtemps célèbre pour ses deux palmiers devant le palais du gouverneur : c'étaient les seuls arbres de la région, et ils étaient en zinc. Aujourd'hui un système d'irrigation, captant l'eau des sources voisines, les a remplacés par des palmiers véritables et permet aussi de cultiver fruits et légumes dans les environs immédiats de la ville. Au delà, c'est le désert et ses nomades, qui vivent de brigandage.

Rabougri dans son burnous, un marchand juif ou arabe accroupi contre le bastingage surveille, de l'autre côté de la coursive, le commis qui dispose les boîtes de souliers de bains, de colliers en verroterie et de cotonnades ; c'est un Somali cuivré et cambré, le visage impassible sous l'épaisseur des cheveux rougis à la chaux vive. Mais d'autres de sa race, sans fierté, s'ébattent dans l'eau sale, parmi les trognons de choux, les écorces d'oranges et les traînées luisantes de mazout, prêts à plonger pour une pièce de monnaie : « A la mer ! A la mer ! »

Un groupe a obtenu la permission de monter sur le navire, pour poser devant une batterie d'appareils photographiques. Le visage et le torse évasés, les hanches minces, ils ressemblent à des statues de l'ancienne Égypte. De plus loin, je les prends dans le champ de

## Miroir de la Chine

mon appareil de poche, avec ceux qui les visent de l'objectif. Mais un des Somalis m'a vu et vient me réclamer le prix de son image.

J'entends le marchand qui élève la voix : « Toi pas demoiselle, toi madame ! » C'est ainsi qu'il invective une toute jeune et rougissante passagère, dont le seul tort est d'avoir trouvé trop coûteuse une paire de souliers en caoutchouc fendillé, bons en Europe pour la boîte aux ordures.

Au début de l'après-midi nous quittons sans regret ce pays dont nous n'avons vu que le bord et l'écume, sous un soleil dur où l'on devine l'ultra-violet, et un ciel dont le bleu est à demi vaporisé par la chaleur. C'est le ciel des tropiques, qui d'un bloc va peser sur nous jusqu'à l'Indochine. Les nuages eux-mêmes, quand ils s'y montrent, ne sont pas dessinés ni arrondis comme en nos climats, mais aux prises avec le rayonnement qui les déchire et les électrise, effilochés, froncés, et frémissants de rage.

À la nuit close, nous longeons une côte abrupte et noire, en contre-jour sur une lueur qui bientôt se précise : l'œil du phare apparaît, et de son regard tournant qui balaie la mer nous dit adieu par-dessus l'épaule des montagnes. C'est aux Italiens que la navigation doit cet utile signal, sur la pointe du continent africain qu'on appelle le cap Gardafui. Ils ne sont pas arrivés sans peine à le placer là : ses avertissements font tort à l'industrie principale des tribus de ces parages, qui est de piller les épaves et au besoin de provoquer les naufrages.

## COLOMBO

@

Je me suis fait un ami, ce matin à Colombo. Il s'appelle Abdul Samath et m'a permis, bien que musulman, de le photographier,

## Miroir de la Chine

ayant noué pour la circonstance un foulard sur sa veste ouverte. Je lui enverrai l'épreuve si elle est réussie. J'ai son adresse, à l'hôtel Thowfeek, dont M. S. A. Koya Marikar est propriétaire, 101, Wolfendahl Street. C'est là que vous pourrez le demander, quand vous passerez dans ce port, de préférence à la cuisine, où son talent s'exerce. C'est un petit homme vigoureux, au regard vif, au franc sourire.

Je refuse d'ordinaire le thé de Ceylan. Mais à Ceylan, il faut en boire. C'est devant deux tasses de ce rouge breuvage, adouci de crème fraîche, que nous avons achevé de lier connaissance, dans un modeste restaurant de la ville indigène, au premier étage, la fenêtre sans vitres ouverte sur une étendue ensoleillée de toits en tuiles et de palmes verdoyantes.

Nous y avons fait halte après une promenade déjà longue par les rues où de grasses commères marchandaient des légumes, pendant que les tailleurs manœuvraient leur machine à coudre sous l'auvent des boutiques, et que des vieillards enfouis sous leur barbe grise méditaient, jambes croisées, sur les trottoirs. Depuis quelques instants Abdul-Samath marchait à mes côtés du même pas. Dès qu'il m'a vu hésiter sur ma route, il m'a demandé, en bon anglais, ce que je cherchais.

C'est ainsi qu'il m'a fait visiter le marché aux poissons, puis un temple brahmanique couvert de boiseries dorées, puis une mosquée dont le gardien m'a invité dès le portail à retirer mon casque. Il y avait une cour à traverser, sous un soleil déjà brûlant. J'ai fait demi-tour, sous le regard amusé de mon guide qui, tête nue, me disait : « A nous, le soleil ne fait rien ».

Le brahmanisme est la religion nationale des Aryens dont la langue s'apparente à la plupart de celles qui sont répandues en Europe ; ce sont eux qui dans l'antiquité ont conquis

## Miroir de la Chine

l'Hindoustan, refoulant dans les montagnes les tribus indigènes. Vers le sixième siècle avant l'ère chrétienne le bouddhisme, qui est une réforme du brahmanisme, se répandit mais finit par être expulsé de son pays natal pour aller fonder des sectes florissantes au Tibet, au Cambodge, en Mongolie, en Chine et au Japon. Le brahmanisme a été moins heureux avec l'islam dont il n'a pu empêcher la pénétration. Comme l'islam est intolérant par principe et fanatique par vertu, souvent les querelles entre les deux religions dégénèrent en émeutes sanglantes, dans les villes où elles se rencontrent. Mais ici la mollesse du climat et la générosité de la nature adoucissent les mœurs. Ceylan est aussi l'un des rares endroits des Indes où le bouddhisme a pu subsister.

J'accepte volontiers de visiter une pagode de cette religion. Au moment de monter en tramway je m'aperçois qu'un autre homme nous accompagne. Abdul-Samath, étant musulman, devra rester à la porte et a recruté discrètement ce camarade.

Cette fois, dès le seuil, j'abandonne mon casque, et aussi mes souliers. Un moine se présente, salue et en silence nous dirige. La galerie tournante est ouverte d'un côté sur le jardin ombreux, décorée de l'autre par des fresques relatant l'histoire du bouddha Çakyamouni : sa tristesse au milieu des plaisirs de la cour, sa prédication, le miracle de l'éléphant jeté par-dessus un mur, sa mort paisible sous deux arbres en fleurs. Peintures naïves, sans détails, d'un rose et d'un vert crus, imagerie populaire où rayonnent, sous le halo d'un calme torride, la pitié, la douceur et la résignation. La galerie mène au sanctuaire où la statue du Maître se dresse dans l'ombre, géante et indistincte, devant une table où déjà la piété des fidèles a déposé l'offrande quotidienne de grains de riz et de fleurs coupées. Le moine se recueille, et je l'imite. Un tronc de fer blanc, que je n'avais pas vu d'abord, est

## Miroir de la Chine

placé près de la table. J'y glisse mon offrande. Le moine paraît agréablement surpris. Il s'incline en remerciement et me remet la grosse fleur violette de cette sorte de nénufar qui sous le nom de lotus est un symbole de la foi bouddhique. Je l'ai gardée quelques jours dans un verre d'eau, sur la tablette de ma cabine, malgré les objections du garçon, Provençal raisonneur, qui prétendait qu'elle sentait le marécage et pouvait me donner la fièvre. Mais elle s'est fanée.

## SINGAPORE

@

Le navire ne vibre plus. Par le hublot je vois le quai ensoleillé où une foule s'assemble, les yeux vers nous. Des pas irréguliers, sans le rythme ordinaire, battent la charge au plafond. Soudain j'entends mon nom, dans la cursive, et me heurte au garçon qui m'annonce une dépêche. Le maître d'hôtel la détient sur sa table, près du grand escalier, et ne la délivrera que contre ma décharge. Durant ce court trajet, j'ai largement le temps de m'inquiéter.

Mais c'était une fausse alerte, qui me vaut une joie plus vive quand je déplie le papier : « Heureux vous attendre ». Daté de Changhaï, ce message est signé de deux noms qui me sont bien chers : Li Yu-ying et Soumé Tcheng.

J'ai connu M. Li Yu-ying à Paris, l'année même où y vint l'illustre Suen yi-sien, ou selon la prononciation de Canton, son pays d'origine, Sun Yat-sen. La république n'était pas proclamée. Sun Yat-sen faisait le tour du monde pour demander à ses compatriotes des secours, à la diplomatie étrangère de la sympathie, ou tout au moins une stricte neutralité devant le

## Miroir de la Chine

mouvement révolutionnaire dont il était l'instigateur. Je n'oublierai jamais son visage d'apôtre, d'une invincible douceur, avec la bouche un peu rentrée sous la moustache rare, et un pli à la commissure des lèvres comme on en voit aux statues de saints ou d'évêques, dans nos cathédrales gothiques.

Comme lui, M. Li avait consacré sa vie à la libération de son pays. Né à Pékin, dans une ancienne famille qui avait donné de hauts fonctionnaires à l'Empire, il avait renoncé à tous les avantages de fortune et de carrière dont il pouvait profiter pour mener à l'étranger une infatigable propagande, se réduisant lui-même à la misère afin de mettre le peu dont il disposait au service de la cause sacrée. Ses traits fins semblaient taillés dans l'ivoire, tant son visage demeurait impassible, mais éclairé, s'il levait les paupières, d'un regard où brûlait une flamme dans l'ombre. Il parlait peu, et lentement, mais toujours pour affirmer une conviction qui n'admettait ni doute, ni réserve.

M<sup>lle</sup> Tcheng Yu-siou, plus connue en Europe sous le nom, qu'elle a pris pour signer son livre de souvenirs, de Soumé Tcheng, est de Canton, comme Sun Yat-sen. Sa famille est une des premières de la province, très attachée aux traditions.

Ayant refusé d'épouser le fiancé qui lui était destiné, la désobéissante a dû faire neuf pas à genoux devant sa grand'mère, pour obtenir son pardon. Affiliée au parti révolutionnaire, elle fut au nombre de ces jeunes filles intrépides dont plusieurs ont payé de leur vie les actes séditions qu'elles ont toujours fidèlement accomplis. Elle a échappé, non sans peine, à la police impériale. Réfugiée à Paris, elle éblouit ceux qui l'approchent de sa grâce ardente. Mais il faut qu'on l'écoute. Son éloquence est invincible. Je l'ai vue, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, mettre en larmes l'assistance par son émotion à

## Miroir de la Chine

déclarer la fraternité humaine. Et sa conversation sait unir à une vivacité charmante la politesse du grand monde.

Après le succès inespéré de la révolution chinoise, ils sont tous trois rentrés en leur pays, Sun Yat-sen pour refuser la présidence, M. Li pour n'accepter qu'un rôle de conseiller ; M<sup>elle</sup> Tcheng, qui est docteur en droit, n'est entrée dans la magistrature que pour en sortir bientôt, soucieuse de conserver, avec sa liberté d'esprit, la pureté de ses idées. Aucun d'eux ne pouvait prendre une part directe à la trituration, qui salit toujours un peu les mains, des affaires publiques. Mais le nouveau régime, c'est eux qui l'ont inspiré, l'inspirent encore. Sun Yat-sen en fut le saint, dont l'esprit veille, si son corps est au tombeau ; M. Li en est le prophète philosophique, et M<sup>elle</sup> Tcheng la fée.

Me voilà donc averti que des amis dévoués m'attendent. Je n'en doutais pas, car ce sont des amis de vingt ans, et des amis chinois. La Chine est un pays où l'amitié est une vertu, au même titre que le dévouement filial, fraternel, conjugal. La morale confucéenne, qui l'a mise à son rang parmi les cinq relations qui peuvent unir entre eux deux êtres humains, n'a rien innové, rien inventé, mais seulement donné force de loi à un sentiment naturel. Les rites qu'elle institue ne sont pas des stimulants, mais des freins qui modèrent, pour prévenir les conflits entre affections rivales, une générosité du cœur qui tient à la force vitale du tempérament. Tous ceux qui ont pu mettre à l'épreuve l'amitié chinoise en connaissent la fidélité, la cordialité, les attentions. Je sais que rien ne sera épargné en Chine pour la douceur de mon séjour.

Le travail du port a commencé. Une équipe jaune hâle les tubes à mazout. Sur des rails, un pont roulant avance et recule sans bruit, énorme et docile. Plus loin c'est un bazar où

## Miroir de la Chine

s'étalent en plein soleil, devant les boutiques de bois, oranges et bananes, souliers blancs, chapeaux de paille, écharpes, cotonnades multicolores. Les badauds se coudoient autour d'un Hindou immobile que je reconnais aussitôt : c'est Ratan-Sen, roi de Tchitor au temps de l'invasion mongole. Mais sa réincarnation est multiple. À trente pas à gauche, trente pas à droite, c'est lui encore. Plus loin de même. Équidistants, tous de face, le torse robuste et la tête fièrement rejetée en arrière, le turban de mousseline dépassé, de part et d'autre de la face couleur de café, par les favoris noirs en broussaille, chacun de ces agents de police hindous est l'image, répercutée comme par un jeu de miroirs, du ténor Franz à l'Opéra, dans *Padmâvatî*. Illusion tout à l'honneur du grand artiste. L'Asie est un pays de culture homogène, où la noblesse est à la disposition de tous. Le plus humble artisan, s'il en revêt le costume, prend l'allure d'un prince et peut d'un jour à l'autre devenir, comme dans les contes des *Mille et une nuits*, calife ou grand vizir.

Sur l'autre bord, où l'eau est libre, la masse du paquebot attire les esquifs indigènes. Chacun est monté par un seul homme qui fait corps avec lui, les hanches serrées par le bordage, et le dirige d'une courte pagaie, plongée rapidement à droite et à gauche, comme la nageoire alternative d'un poisson. Imberbes, le turban ramassé en bonnet, la peau luisante et dorée, ce sont des Malais venus peut-être de ce village sur pilotis dont on aperçoit les toits de chaume posés sur la mer, en avant du rivage. Ils n'ont rien à nous vendre et ne s'occupent pas de nous, mais d'une balle de tennis, rebut de quelque équipe britannique, cueillie à fleur d'eau et renvoyée de l'un à l'autre : les pagaies sont leurs raquettes. Deux surtout sont habiles et se provoquent en souriant de leurs

## Miroir de la Chine

féroces dents blanches. L'un profite d'un instant où son adversaire a le dos tourné pour lui appliquer la balle sur la nuque, mais sans le prendre en faute, car il a su, d'une légère inflexion, la chasser sur l'épaule d'où elle coule doucement le long du bras jusqu'au poignet et de là, sans trébucher, sur la lame de bois, qui d'un coup sec la projette dans une direction imprévue. Où va-t-elle tomber ? Pendant que nos regards suivent sa trajectoire, quelques plongeurs de la pagaie, rendue à sa fonction naturelle, ont suffi pour amener la légère pirogue, juste à temps pour frapper la balle, et la partie continue.

Un passager qui parle un peu la langue indigène demande une balle qui lui est lancée exactement jusqu'au pont promenade, mais échappe à sa main trop lente à se fermer. Les Malais se moquent, leur face camuse élargie encore par le rire. Oisifs, ils restent là, toute la matinée, sans demander aumône ni salaire, venus pour leur plaisir et par goût de la société, s'ébattre entre le soleil et l'eau, comme on voit parfois les bandes de marsouins ou de dauphins qui escortent le navire, s'amusant à bondir alentour.

Au départ, on s'écarte du quai pour serrer l'autre rive. La vallée marécageuse que termine le village malais est dominée par une colline que les Européens se sont adjugée : villas à véranda sous les ombrages, chemins sablés, pelouses. Et voici qu'au fond d'une baie apparaît une maisonnette de bois entourée d'une palissade qui se prolonge et trace un enclos dans la mer précaution indispensable contre les requins de ces parages. Une jeune femme en maillot élégant ouvre la porte, se jette à l'eau, nous aperçoit, salue gaiement de la main, replonge. Si pourtant il y avait une brèche dans la barrière ? Elle n'y songe pas, la belle insouciant.

## Miroir de la Chine

### SAÏGON

@

Le cap Saint-Jacques, dont nous approchons au matin, n'est pour moi qu'un promontoire d'ombre à l'Orient. Mes compatriotes, qui presque tous ont leur emploi en Indochine, le voient s'élever comme un signal d'alarme, car c'est là qu'ils vont apprendre les décisions prises à leur sujet, en leur absence : elles font d'ordinaire plus de mécontents que d'heureux. La sagesse administrative leur fait porter avec ses compliments de bienvenue ce déjeuner de pilules.

Sur le coup de quatre heures, quand ils débarqueront à Saïgon, elles seront digérées.

Le navire a stoppé, la vedette détachée de la rive s'approche, et des têtes impatientes se penchent au bastingage, la fouillant du regard, comme pour lire au travers. Le silence pèse. Quand enfin le barman apparaît, avec les enveloppes jaunes, un murmure de soulagement l'accueille et on lui emboîte le pas, jusqu'aux tables du bar où les plis seront distribués. Je me souviens des examens à la Sorbonne et de la meute des candidats aux trousseaux de l'appariteur, qui vient pour afficher la liste d'admission. On a raillé, en Europe, les concours de la Chine sous l'ancien régime, pour le recrutement des fonctionnaires, et leurs étudiants de soixante ans. Ne sommes-nous pas nous aussi, jusqu'à cet âge et même plus loin, mais sans la garantie des concours, de perpétuels candidats à l'avancement ou aux honneurs ?

Les civils sortent d'abord, avec des sourires postiches dont je respecte l'incognito. Les militaires sont encore serrés, tous debout autour de la table où leur commandant achève la lecture d'une longue dépêche. Le bataillon embarqué à Marseille doit

## Miroir de la Chine

débarquer à Tourane, et prendre ses cantonnements à Vinh. « Nous aurons fort à faire, je compte sur vous. » Deux officiers désignés pour un poste particulièrement difficile reçoivent ses félicitations. C'est ainsi que ce chef excellent sait prévenir les récriminations par un appel, qui ne restera pas sans écho, au dévouement et au courage. Un capitaine, d'affectation incertaine jusque-là, entre au bataillon, ce qui a pour effet d'en chasser le plus jeune des sous-lieutenants, qui serait en surnombre. La camaraderie proteste vigoureusement, on l'accuse d'intrigue. Mais il prend le commandement de sa compagnie, montrant des qualités d'ordre, de soin, d'autorité, aussitôt appréciées. Trois jours plus tard, le commandant ayant déclaré que c'est un bon officier, toutes les rancunes seront oubliées. Heureux métier où l'on fait ses preuves au grand jour.

Reprenant notre route, nous remontons le cours du fleuve limoneux, étalé entre ses berges si plates qu'elles se confondraient avec l'eau, sans leur frange de buissons livides. Au delà, ces rectangles de boue sont autant de rizières où des rangs de travailleurs accroupis repiquent la jeune plante. Dans un coin, la hutte en torchis où ils s'abritent, la nuit venue, comme un insecte en son trou. Mais cette maison de pierre à deux étages, avec deux figuiers des banyans en sentinelles devant le seuil, pour l'éventer de leur feuillage, loge l'épicier chinois, qui fait fortune en leur vendant les condiments indispensables au riz et au poisson de leur maigre pitance.

Le quai poudreux, les bâtiments grisâtres, et jusqu'aux tables d'un petit café sous l'ombre étroite d'un grand mur, tout rappelle la France à tel point que les tireurs de pousse accourus pour se disputer mon choix semblent dépaysés, amenés là pour le pittoresque à domicile d'une exposition coloniale. La rue Catinat, avec ses arcades où pullulent fleuristes, photographes et

## Miroir de la Chine

coiffeurs, c'est Marseille, à s'y méprendre. Mais plus loin, les larges avenues, sous la protection des arbres hauts, jusqu'au palais du gouverneur, ont une majesté asiatique. La route de Cholon, qui est la ville chinoise, à quelques kilomètres, est plantée d'arbres aussi, comme en France et en Chine, mais le peuple y est admis, profitant de l'ombrage pour installer sur chaque bas-côté ses échoppes de chiffonniers, ses étalages de fruits, ses fritures en plein vent. Foule de gagne-petit, serrée et remuante, vivace, laborieuse comme une fourmilière.

Le soir, je m'attarde chez un sage de mes amis, à parler des sciences occultes et des religions anciennes de l'Asie, jusqu'à une heure avancée, et suis un peu inquiet pour mon retour au port, malgré mon hôte qui me rassure. C'est lui qui a raison. À peine le seuil franchi, deux tireurs de pousse sortent de l'ombre où ils rôdaient, comme nos fiacres nocturnes de jadis, plus nombreux seulement, et d'humeur plus affable. Celui que j'ai pris me remercie d'un sourire et trotte d'un pas allongé qui avive encore la fraîcheur d'une brise légère. Comme presque chaque jour en cette saison, un orage au coucher du soleil a jeté bas la chaleur. Après une journée lourde, c'est l'heure délivrée où l'on boit à grands traits le repos salutaire. Les rues sont désertes, comme en une ville de province, quand les bourgeois sont couchés.

Ville de province en effet, pour les Français qui l'habitent et qui n'ont pas manqué d'y apporter leur petit bagage de jalousies et de médisances. Beaucoup supportent mal le climat, parce qu'ils boivent trop d'alcool, et passent leurs accès d'humeur sur leurs subalternes, qu'ils malmènent, leurs égaux, dont ils mettent en pièces la réputation, leurs chefs, à qui ils n'obéissent qu'en grognant, et le gouvernement responsable de tous leurs maux. Ce qu'ils appellent la crise, en ce moment, les exaspère. Le prix du caoutchouc, et de quelques autres denrées coloniales, n'avait

## Miroir de la Chine

cessé de monter. Il suffisait de mettre un enjeu pour gagner à coup sûr. La chance a tourné. Personne ne veut perdre. Chacun se prend, parce que le hasard l'a servi, pour un génie des affaires qu'il faut protéger et sauver.

Autrefois, on allait en Indochine pour s'y établir. Depuis le mauvais exemple de ces fortunes du jour au lendemain, on n'y vient que pour amasser au plus vite un gros tas de billets, à dépenser en France. Les jeunes fonctionnaires ne songent guère qu'à cet heureux retour. Quant aux militaires, après deux ans et demi, sauf exceptions de faveur, le règlement les oblige à céder la place, pour que chacun en profite à son tour, sans autre avantage cependant que la solde et les indemnités. On revient de ces erreurs. On prescrit ou on recommande, selon les cas, l'étude des langues indigènes. Le mal est fait. La plupart des Français de la nouvelle génération ne parlent qu'à leurs domestiques, qu'ils appellent des boys à la manière anglaise, ou à des interprètes, et cette courte expérience fait leur opinion sur une société complexe et ancienne, qui a ses riches et ses pauvres, ses nobles, ses manants, ses marchands, ses artistes, ses fonctionnaires.

Chaque classe a ses misères. Les mauvaises récoltes réduisent plusieurs régions à la disette. Le commerce du riz va mal, parce que la Chine, cliente principale, est appauvrie par la guerre et la baisse de sa monnaie en argent. Les Annamites qui ont un emploi dans l'administration ne reçoivent qu'un traitement inférieur de beaucoup à celui des Français. L'enseignement primaire est insuffisant. L'enseignement secondaire est une faveur rare. Il faut chercher en France l'enseignement supérieur. Les étudiants qui en reviennent sont indignés par la différence entre la métropole où on les traite de pair à compagnon, et la colonie où on les tient à l'écart. Pour tous l'impôt est lourd ; les humiliations ne sont pas épargnées.

## Miroir de la Chine

Ils ont donc à se plaindre. Ce qui est surprenant, étrange, révoltant, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'ici, c'est qu'ils se plaignent en effet. Sous leur empereur, avant l'administration française, ils enduraient d'autres épreuves : exactions des mandarins, justice impitoyable, guerres dévastatrices, piraterie en temps de paix. Ils courbaient le dos, laissaient passer l'orage, dans leur patience héréditaire que la morale classique de la Chine, adoptée depuis des siècles, n'avait pu que renforcer. Les voilà qui se redressent, et réclament. Qu'est-il donc arrivé ? On accuse notre enseignement, la déclaration des droits de l'homme et les idées républicaines.

Mais on n'explique ainsi que l'agitation d'une mince élite, et c'est tout le pays qui murmure, jusqu'au fond des campagnes où des meneurs plus ou moins communistes attirent sur les routes des cortèges de villageois criant famine et demandant justice.

Il faut croire plutôt à une action de présence. Nos colons et nos fonctionnaires des dernières années, par leur mauvaise humeur, ont mis l'orage dans l'air. Chacun en prend sa part, les nuages se forment et couvrent le pays. Notre colonisation vient d'accomplir ce miracle : elle a rendu les Annamites presque aussi grincheux que les Français.

C'est dans ce concert de réclamations contradictoires qu'il faut gouverner l'Indochine. Comment s'y reconnaître ? Comment n'être pas assourdi ? Par delà cette grille, au bout de l'avenue, le parc avec ses arbres, ses pelouses, ses massifs de fleurs, entoure le palais blanc d'un silence illusoire qui n'arrête pas les coups de téléphone, les rapports administratifs, les dépêches, les conférences, les fonctionnaires à recevoir, les solliciteurs à écouter. M. Pasquier m'accueille avec son bon sourire dans le pli de sa barbe grise et m'interroge sur mon voyage ; le regard vif

## Miroir de la Chine

traverse le lorgnon, mais le front reste barré de rides soucieuses. Je devine en sa pensée l'écho bourdonnant des messages, des réponses, des entretiens du jour, et ne lui parle qu'en termes généraux des grandes affaires qui l'occupent : il serait impoli de n'y pas faire allusion, mais indiscret de lui poser des questions précises.

À sa table, où il m'a fait l'honneur de me prier, avec ses collaborateurs directs, dans l'intimité, je le retrouve une heure plus tard, heureux de déposer son fardeau, et de laisser aller sa liberté d'esprit en promenade, hors de la résidence officielle, par le pays qui s'étend alentour, cueillant pour moi des souvenirs comme un bon jardinier qui est fier de ses fleurs. Depuis trente ans il le cultive ; attentif, diligent, il greffe, élague, met des tuteurs, selon la nature du sol et la force de la plante humaine, depuis les marais du Cambodge jusqu'aux monts du Laos, changeant la semence et l'engrais quand il passe de la Cochinchine commerçante à l'Annam lettré que dominant encore d'augustes monuments du passé, ou au Tonkin que sa position de défense, au long de la frontière, dispose aux vertus du soldat. Comme il parle couramment la langue annamite, il a pu s'entretenir, en ces trois provinces, avec les commerçants et les cultivateurs, interroger les enfants des écoles, recevoir les doléances des notables, des chefs de villages, des pères de famille. Il est en confiance avec eux.

Je l'accompagne en ce voyage, quitte Saïgon, ville opulente mais frivole et sans passé, pour goûter la paix des campagnes et leur frugalité patriarcale, ou après un salut souriant prendre place sur un fauteuil sculpté à jour, dans la demeure ombreuse du lettré. Il sait les égards dus à un peuple intelligent et fin, dont la civilisation attachait jusqu'ici plus de prix aux arts et à la morale qu'à l'étude du calcul et de la mécanique. C'était aussi le principe

## Miroir de la Chine

de la nôtre, avant la Renaissance et son esprit géométrique. Les Grecs qui l'avaient inventé n'en usaient qu'avec modération. Mais nous, comme des sauvages, nous avons défoncé le baril d'eau-de-vie.

De race ancienne, lui aussi, puisqu'il est provençal, il sait demeurer sage. « Nous observons, dit-il, les lois de la perspective. C'est une convention. Notre œil n'est pas un objectif de photographie ». Peintre lui-même, il parle en connaisseur, mais refuse, modeste, de montrer ses paysages : « je ne suis qu'un barbouilleur ». Musicien, il me dit à quel point lui manquent les concerts symphoniques. Les disques n'arrivent pas à y suppléer. Chacun d'eux donne d'abord l'illusion de la vie. Mais ce n'est qu'une illusion, qui s'efface quand on y revient, trouvant toujours la même image, avec ses détails identiques. On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. On n'entend pas deux fois le même air : dans l'intervalle, l'univers a changé, la musique avec lui. Un moment de la durée, si on l'en retire pour l'immobiliser, se fige et meurt.

Le Cambodge a son orchestre symphonique, d'une riche et vivante harmonie, le Laos son orgue à bouche et ses danses villageoises, l'Annam ses chansons populaires, d'une grâce délicate. Tous ces peuples sont musiciens, et M. Pasquier a pu se rendre compte, en écoutant telle fanfare d'école formée en peu d'années, de leur aisance à manier les instruments européens. C'est un enseignement à organiser, comme celui des arts décoratifs, qui développe, sans la briser, la tradition, et donne déjà d'appréciables résultats.

D'autres questions sont plus urgentes. Il faut vivre d'abord, et vivre en paix. Mais avoir sa pitance, ce n'est pas vivre encore.

## Miroir de la Chine

C'est seulement ne pas mourir. Vivre pour l'homme c'est se connaître, et s'exprimer.

La civilisation se distingue de la barbarie en ce qu'elle produit des idées et des œuvres. Il n'y a pas de société humaine, si primitive qu'on la suppose, sans un certain degré de civilisation. Celles de ce pays ont presque toutes une civilisation déjà très avancée. C'est pourquoi les besoins de l'esprit y sont très grands.

M. Pasquier est un gouverneur humaniste. Être humaniste, c'est être humain, non seulement par nature, mais aussi par culture, et en connaissance des effets et des causes. Comment ne pas féliciter de ce choix l'Indochine, quand je répète, depuis si longtemps, qu'un pays d'éducation chinoise est facile à gouverner, pour qui se montre digne de l'instruire ?

On a servi les boissons à la glace, et la soirée s'avance. Tirant les dernières bouffées de sa pipe familière, mon hôte s'excuse de me quitter, car demain il faudra reprendre dès le matin ce travail de navigation patiente, évitant les écueils et louvoyant sous le vent contraire, sans perdre de vue le but qui semble toujours aussi loin, mais qu'on finira par atteindre. Il me confie aux trois autres convives, attachés à son cabinet, le commandant Revoil, le lieutenant Brousseaux, le secrétaire Thiollier, comptant sur leur jeunesse pour me servir de guides. À peine en voiture, tous trois me font l'éloge de leur chef et de sa bonté délicate. Je n'en suis pas surpris. Ce peu de temps m'a suffi pour éprouver son tact. Il est de ceux qui savent doucement faire tinter un caractère. Il en « connaît le son », comme on dit en chinois pour parler d'un ami.

Nous allons à Cholon, le faubourg dépassé, sous les hauts lampadaires ; c'est la ville chinoise, où la vie est plus large, plus drue, plus vibrante. Les Annamites, jusqu'ici, n'atteignent qu'au

## Miroir de la Chine

petit commerce. Ceux mêmes qui ont tenté de grandes entreprises en furent bientôt évincés par les Chinois, dont ils n'ont pas le zèle, l'économie, la probité rigoureuse, ni cette solidarité qui les groupe en associations, ou comme on dit ici en « congrégations » de négociants, dont la caisse commune supplée aux défaillances particulières, comme c'est l'usage en France pour le syndicat des agents de change ou la chambre des notaires. Cas aussi rare, ou peu s'en faut, que pour ces deux honorables corporations de notre pays. Un Chinois qui fait du commerce hors de son pays arrive presque toujours à s'enrichir. Un de ceux de Cholon, dont la fortune se chiffre aujourd'hui par millions de piastres, est arrivé sans un sou, homme de peine, ou coolie. Il doit son bénéfice au riz de l'Indochine, dont la meunerie et l'exportation appartiennent presque entièrement aux Chinois.

Mais ces rudes travailleurs ont encore des forces, après la journée passée au bureau, à l'usine ou au magasin, et les dépensent en cette animation nocturne. On me dit qu'elle a diminué de beaucoup, depuis que les cours sont en baisse, Mais j'ai peine à l'imaginer plus grande. Dans les rues brillamment éclairées, la foule déborde des trottoirs sur la chaussée, se dérangeant à peine pour laisser passer les voitures qui doivent ralentir. Elle se presse dans les restaurants où l'on joue aux dominos chinois, qu'on appelle *ma-tsiao*, moineaux et en Europe mah-jong, si l'on n'y préfère boire le thé en aimable compagnie. Toutes les places sont prises dans les débits d'opium qui s'ouvrent de porte en porte, aussi nombreux que les débits de vin en France, et marqués sur une plaque de cuivre par l'estampille officielle : R. O., Régie de l'opium. Les fumeurs trop pauvres pour posséder leur matériel consomment sur place, repliés dans l'étroit espace que leur offre la banquette de bois, le long du mur ; la

## Miroir de la Chine

pipe et la lampe sont fournies gratuitement, mais non ces quelques gouttes du sirop noir, dans le couvercle renfoncé et formant cupule d'une vieille boîte de la régie. Personne ne dit mot, chacun suit sa pensée, trop heureux, pour en rien laisser suinter au dehors, de sa délivrance précaire et chèrement acquise.

Grande affluence encore, bien que le spectacle soit commencé depuis longtemps, à la porte du théâtre où l'homme du contrôle ne veut nous parler que par signes, avec un dédaigneux sourire pour mon effort à prononcer correctement. Je me console en pensant qu'il est sans doute de Canton, et n'entend pas mon langage du nord. Mais je n'en suis pas certain autant que je voudrais. Nous finissons par obtenir une loge, en arrière des bancs où les spectateurs, après un coup d'œil rapide, cessent de percevoir notre existence. C'est une pièce romanesque, si du moins j'en juge par le titre inscrit sur une pancarte, de part et d'autre de la scène : *Larmes goutte à goutte*. Voici l'ingénue à voix claire, avec ses petits gestes de pudeur, et le jeune premier, lettré à barbiche noire, et le père noble de solide carrure. Impossible de saisir les paroles, couvertes par le violon à deux cordes et le hautbois perçant, ou coupées à intervalles réguliers par la cymbale assourdissante qui marque le temps fort et provoque en écho la claquette de bois. Il faut croire que l'on connaît la pièce par cœur, car la plupart, attentifs, regardent fixement la scène. Quelques-uns cependant, la tête renversée, ont les yeux clos, d'autres sans aucun mouvement, pas même des paupières, restent accrochés au même point, sans suivre les acteurs, plongés par ce tumulte et l'éclat du spectacle en un état cataleptique où perdant conscience d'eux-mêmes ils approchent de la béatitude.

## Miroir de la Chine

### HONG-KONG

@

Réveil manqué. En remontant des profondeurs j'accroche un rêve flasque et malgré moi l'amène à la surface. Impossible de m'en dépêtrer. Au bain, dans la salle à manger, sur le pont promenade, j'en traîne des lambeaux. De retour en ma maison, je retrouvais les miens, et nous nous regardions tristement. Je n'avais pu m'échapper que pour quelques instants, il fallait repartir. Je sentais en même temps que tout cela n'était pas vrai mais n'en voulais pas convenir. Cette lueur de raison en faux jour et cette duperie feinte me font peine et remords.

Le ciel gris rappelle l'Europe, et plus encore, devant nous, cette côte escarpée, fourrée de sombres feuillages sous sa coiffe de nuages cotonneux. Voici les faubourgs de la rade, où se pressent les jonques grises, puis le boulevard extérieur, où vont et viennent, d'un rivage à l'autre, les bateaux omnibus, le quartier commerçant des cargos noirs que nous dépassons pour trouver plus loin notre logis, entre les paquebots à quatre et cinq étages au-dessus de la mer. Les avenues sont larges, mais encombrées par ceux qui avant nous s'y sont garés, de part et d'autre, à se toucher. Où allons-nous ? Je n'avais pas aperçu cet espace libre derrière un môle. Le navire s'avance et le dépasse exactement de la moitié de sa longueur. Arrivé là, il pivote, appuyé sur l'angle de pierre comme un fléau de balance sur son couteau, et se rabat par une manœuvre si habile qu'il reste toujours un peu d'eau libre pour protéger la coque ; les bourrelets de chanvre, qu'on avait descendus par précaution, ne sont pas effleurés. L'escalier mobile est à peine approché de la coupée ouverte, qu'un flot de Chinois s'y précipite en cascade. Ce sont les passagers embarqués à Saïgon, tous gens du sud, la

## Miroir de la Chine

plupart de Canton. Sur le quai, les familles se retrouvent et sans hâte désormais gagnent la sortie à pas lents, débarrassées de leurs valises et de leurs sacs, posés à terre pour les portefaix qui s'en emparent. Les jeunes femmes en pantalons de soie bleue devisent gaiement sous les ombrelles qu'elles écartent un peu pour une œillade moqueuse au navire d'où elles se savent observées, mais leur regard aussitôt s'abaisse vers un groupe de bambins qui devant elles, se tenant par la main, trébuchent dans les chaînes d'amarrage. Il ne faut pas se méprendre à leurs poitrines minces, leurs tailles souples, leur démarche langoureuse mais non pas estropiée par la mode, depuis longtemps abolie, des pieds déformés, ni même à leurs mines coquettes : ce sont des mères de famille. En Europe, sauf de rares exceptions, il faut une existence oisive pour que la grâce résiste à l'épreuve des maternités réitérées. Mais celles-ci ont pour maris des commerçants de condition modeste, ne disposant pas de nombreux domestiques, et ont nourri elles-mêmes leurs enfants.

Je me souviens d'un joli conte du XVIII<sup>e</sup> siècle chinois, qui ressemble au nôtre par certains traits de libertinage et de scepticisme. On y voit une femme au désespoir parce que son mari lui préfère, sous le toit conjugal, une « petite épouse ». Une amie compatissante lui apporte un miroir, lui apprend à sourire. L'infidèle séduit revient à ses premières amours. Cette promiscuité offense notre pudeur. La morale chinoise, sans l'approuver, la tolère parce qu'il ne faut pas trop exiger de la faiblesse humaine. L'adultère, qui depuis cent ans procure ses sujets à presque tous nos romans et à toutes nos comédies, lui paraît beaucoup plus coupable, parce qu'il divise le foyer. La monogamie devient aujourd'hui rigoureuse, dans les classes les plus instruites de la société chinoise, sous l'influence des idées européennes. Est-ce la crainte de voir surgir une rivale qui

## Miroir de la Chine

maintient sur la défensive ces jolies bourgeoises du midi de la Chine, à un âge et dans une condition où leurs sœurs gasconnes ou provençales ne sont pour la plupart que d'opulentes matrones ou d'accortes commères ?

Hong-kong : ce nom dans la langue du pays signifie le Bras de rivière aux doux parfums. Le cours d'eau dont l'estuaire s'élargit en golfe vient de Canton, riche cité que l'on atteint en quelques heures de bateau ou de wagon. Mais Hong-kong résonne tristement à l'oreille chinoise, comme le premier coup d'une cloche d'alarme. L'îlot qui ferme la rade a été cédé à l'Angleterre, le 29 août 1842, par un traité signé à Nankin, qui commença la série de ces « traités inégaux » si douloureux au patriotisme de la Chine moderne, après une guerre dont les petits enfants, dans les écoles, apprennent à détester le souvenir : on l'appelle, à trop juste titre, la guerre de l'opium. C'est en effet pour défendre la contrebande de ce produit des Indes contre le vice-roi de la province qui voulait l'interdire, que deux escadres britanniques furent envoyées dans les mers de la Chine, en 1840 et 1841. La première s'avança jusqu'en vue de Canton, la seconde s'empara des ports de Ningpo, de Wou-soung et de Changhaï, malgré une résistance courageuse qui fit, par l'énorme supériorité de l'armement, de leur victoire un carnage. Le traité stipulait aussi la liberté du commerce européen dans les ports de Fou-tchéou, Amoy, Ningpo et Changhaï. Telle fut l'origine, assurément peu recommandable, de ce qu'on appelle aujourd'hui, en plusieurs villes de la Chine, les « concessions européennes », et de leurs privilèges d'exterritorialité. Les quelques passagers qui vont plus loin sont descendus à terre, eux aussi. Je sais où ils vont. Le petit guide qu'on nous remet pour notre gouverne, à chaque escale, vante les rues montueuses où le riche Européen se prélassa en palanquin, et le funiculaire à la disposition des touristes

## Miroir de la Chine

économiques de temps ou d'argent pour faire du regard, depuis la cime, le tour de l'horizon. Je vois d'ici les maisons étagées derrière leurs rideaux d'arbres, jusqu'aux dernières qui dépassent la colline et semblent suspendues dans le ciel. Je devine les redoutes dissimulées et les canons braqués, dans l'ombre des casemates, menaçant la côte et la mer. Banques, cottages, forteresse. Tout le programme en raccourci de l'impérialisme britannique au XIX<sup>e</sup> siècle. La compagnie des Indes levait une armée pour la protection de ses comptoirs. Le gouvernement qui a pris la suite de ses affaires recrute des soldats pour garder les voies de communication où passent les cotonnades de Manchester et la quincaillerie de Sheffield. Fours à puddler et bancs à broches travaillent pour le monde entier. Près des villes peuplées et des marchés achalandés, les commis-voyageurs attendent les marchandises en des camps retranchés. Utilité d'abord. Ce port est à l'abri, cette île a des eaux fraîches, ce détroit peut ouvrir ou fermer une grande route de la mer. Donc l'Angleterre s'en empare, sans autre précaution que de balayer à coups de fusil les premiers occupants pour trouver le sol propre avant de s'y asseoir. Un concert de récriminations s'élève contre sa brutalité, son arrogance, sa perfidie. L'Angleterre ne bronche pas. Détachée du continent, elle se croit inexpugnable en sa grande île dont ses hommes d'État ont vanté l'isolement splendide, et maîtresse des mers s'enrichit aux dépens des autres nations, comme fit jadis l'empire romain, mais par les procédés appropriés au siècle de la vapeur, du télégraphe et du billet de banque.

L'herbe qui guérit les maçons est funeste aux charpentiers. L'impérialisme comme le parlementarisme, le libre échange et quelques autres panacées du XIX<sup>e</sup> siècle, donne la fièvre au XX<sup>e</sup>. L'Angleterre, sitôt le diagnostic posé, a cherché le remède.

## Miroir de la Chine

En Égypte, en Irlande, au Canada, aux Indes, partout elle relâche son emprise, pour abaisser la tension des esprits. Sincère, courageuse, elle ne soigne pourtant que les symptômes, et le mal qui a des causes plus profondes peut d'un moment à l'autre devenir pernicieux.

Je suis seul sur le pont, avec un marchand de cartes postales qui guette mon regard et un autre, un peu plus loin, qui achève d'installer un ameublement de fauteuils, tables et chaises longues en rotin de Manille. Pour leur ôter leurs illusions, j'attends avec impatience la fin de cette ondée. Mais je n'irai pas en promenade chez les Européens. Ce qui menace ruine ne m'intéresse pas.

Entre les flaques d'eau et les équipes hâlant des poutrelles de fer, je gagne la sortie, le long des entrepôts, refuse les hommes attelés à leur voiture à deux roues, alignés en station comme nos fiacres au bord du trottoir, et me trouve dans une large rue où se presse la foule. C'est, sur la côte continentale, le quartier chinois qui s'appelle *Kiou-loung*, les neuf dragons.

Piétons, autos et tireurs de voitures sont mêlés sur la chaussée boueuse et s'évitent sans choc, glissant l'un contre l'autre, comme poissons dans une mare. Sur les trottoirs, le flot humain fait des remous aux piliers des arcades et les boutiques grâce à cet abri se passent de vitrage ; sans les enseignes variées qui pendent en banderoles sous la voûte, on croirait les différents comptoirs d'un même magasin ; ici on vend des pâtisseries luisantes ; là des bicyclettes, des cigarettes, des caisses de toute taille en bois odorant de camphrier, dont la plus petite est un coffret à bijoux, la plus grande un élégant cercueil. Un barbier sur le pas de sa porte, pour avoir plus de jour, cure attentivement, d'une baguette que termine une pointe d'éponge, l'oreille d'une commère réjouie qui sans bouger la tête répond

## Miroir de la Chine

aux quolibets des clients qui attendent. Une pharmacie avec ses boîtes de poudres et de tisanes est annoncée contre le pilier par une pancarte donnant le nom du médecin qui rédige ses ordonnances au fond de la boutique.

Devant un restaurant sur une petite place, ouvert de tous côtés comme une balle, les convives qui n'ont pu s'asseoir vident hâtivement, de leurs baguettes jointes, le bol de riz qui fume, et des ménagères entourent, au ras du trottoir, le panier d'une marchande qui vend des fruits du pays, sortes de gousses vertes dont le prix est marqué mais seulement par un chiffre. Trop ignorant, je n'ose m'approcher, et continue ma route. On s'efface quand il faut pour me laisser passer, mais sans un mot, ni un regard. Pourtant quand je m'arrête pour l'emplette d'un paquet de tabac, quelques passants m'observent, curieux de voir comment je vais m'en tirer. Je n'entends pas le dialecte du pays et ne sais m'expliquer que par signes, avec le marchand qui se tient coi, sur la rive de son étalage, comme un pêcheur quand le poisson mord.

J'ai déjà fait mon choix quand un jeune ouvrier en culotte et courte vareuse s'approche ; il m'indique un paquet mieux rempli, me le met dans les mains, malgré le marchand qui proteste un peu mais s'apaise aussitôt, reprend son affable sourire. Je cherche du regard, pour le remercier, mon défenseur qui déjà s'est perdu dans la foule. Spontanément il m'est venu en aide, par instinct de probité. À cet inconnu que je ne pourrais désigner, même si je le revoyais un jour, je dois quelques brins de tabac et une étincelle d'amitié, qui perfore mon chagrin, rétablit le contact avec la vie humaine. Le courant passe, et je ne suis plus seul. Je rends grâce à la terre des Neuf dragons, pour son aimable accueil.

@

**IMAGES**

## Miroir de la Chine

### SOIRÉE À CHANGHAÏ

@

Nous ne finissions pas d'arriver à Changhaï, remontant le fleuve limoneux dont une rive se perd dans la blancheur de l'horizon ; l'autre, à peu de distance, protège ses rizières vert d'eau par l'ombre grise de saules pareils à ceux du Doubs, près de mon village. Tous les passagers sur le pont, parés pour débarquer, ne sachant plus que faire, et de mauvaise humeur à cause de la déclaration pour la douane, que le premier maître d'hôtel les avait obligés non sans peine à remplir : cette prétention, récente encore, de la Chine à contrôler les bagages introduits sur son territoire, ainsi qu'on le fait depuis longtemps partout ailleurs, les offensait comme un outrage à leur dignité d'Européens, au-dessus des lois de l'Asie. « Cela ne peut durer », disaient les uns. Et les autres : « Ce n'est pas ainsi qu'ils empêcheront la contrebande ».

Pylônes en quinconces, rattachés l'un à l'autre par des réseaux de fils, comme une de ces toiles d'araignée horizontales entre l'herbe humide des prairies : station radiotélégraphique, une des plus puissantes du monde entier. Le bord du ciel qui pose sur la terre est strié de fumées, masqué par de massifs réservoirs de gaz ou de pétrole. Les rives se rapprochent ; on croise à tout instant des jonques aux voiles brunes, des cargos, des remorqueurs, des bateaux à voyageurs pour le fleuve, pareils à des séchoirs à linge avec leurs ponts superposés de la poupe à la proue. Le soleil à son déclin trempe son reflet dans l'eau rougie quand le navire stoppe en face du quai où sa place est réservée. Derrière les comptoirs et la barrière de la douane, une foule est massée. Des bras se lèvent. Mon nom vole. Je le ramasse et reconnais deux amis, l'un Français et l'autre Chinois, qui sont

## Miroir de la Chine

venus m'attendre. Mais la manœuvre est longue. Il a fallu, faute de pouvoir avancer ni reculer, porter deux câbles au rivage et lentement hâler la masse énorme. La nuit est tombée quand après l'examen des passeports et les adieux où j'espère n'avoir oublié personne, je descends enfin sur le pavé du quai, accompagné d'un portefaix d'âge mur, le visage buriné de rides profondes et plissé d'attention serviable. Avec lui je vais reconnaître ma malle, au pied d'un lampadaire électrique, et nous sommes contents l'un de l'autre parce que nous arrivons à nous comprendre. Mais il faut affronter encore ce douanier sec et net, en dolman militaire, qui a, je crois, esquissé un haussement d'épaules quand je ne trouvais pas immédiatement mon bulletin. Troublé, j'oublie de dégager un des fermoirs de ma valise et elle refuse de s'ouvrir ; il me prend en pitié, n'insiste pas et me laisse passer dans la rue où deux voitures sont prêtes. On me charge dans l'une avec une partie de mes bagages ; le reste nous suivra.

Le temps presse, il nous faut traverser la ville en diagonale, ce qui fait à peu près la distance de Grenelle à Ménilmontant, et trouver encore quelques minutes pour passer un smoking, chez l'ami français qui m'héberge à mi-chemin. Hautes maisons de pierre, avenues interminables, foule affairée, tramways qui grincent, feux mouvants des voitures.

Soudain, comme dans un concert le premier coup d'archet fait tomber d'un coup le bruit discordant de la salle, à ce brutal tumulte succède sans transition la douceur magnifique d'une fête chinoise. Cette porte qui s'ouvre à deux battants, mieux qu'un rideau de théâtre opère le changement à vue. Vaste salon doré, lustres électriques dont les lumières s'entrechoquent dans les pendeloques de cristal. Tables en rang qui attendent les convives, avec leurs assiettes bleues et roses, leurs coupes ciselées, leurs

## Miroir de la Chine

baguettes d'ivoire. « Comme vous venez tard ! Vous avez bien reçu ma dépêche à Singapore ? »

À pas précipités mais sûrs elle me précède, les yeux brillants de joie, d'esprit et d'énergie. « Vous savez que je n'en dormais plus depuis huit jours ? » Elle sourit à son vieil ami, le présente en le faisant valoir, et sans lui laisser le temps de protester, aux autres invités, ministres, généraux, diplomates, debout en leurs robes de soie. Ils inclinent la tête, d'un salut aimable et qui met aussitôt à l'aise. Je prononce, en insistant sur l'accent tonique, le compliment d'usage : « *Kiòu yàng, kiòu yàng* », qui signifie : « Depuis longtemps j'élevais mes regards », ou en notre langue, moins imagée : « Je désirais l'honneur de vous connaître ». Elle me regarde avec fierté. Ils m'observent avec bienveillance.

Ce potage aux nids d'hirondelles est exquis. Jamais peut-être je n'en ai goûté où les fines algues blanches fussent plus transparentes ni aussi mollement couchées en leur bain tiède. Senteur d'une mer invisible, devinée seulement par son reflet à l'horizon, liqueur onctueuse et légère, caresse en suspens sur la langue, saveur ténue, salée à peine, qui d'abord semble fade. Mais ce mot en chinois n'a rien de déplaisant car il désigne la neutralité d'un parfait équilibre, qu'on n'atteint que par une sagesse supérieure et où l'artiste peut poser, comme sur la soie blanche d'une peinture, une nuance partout ailleurs imperceptible. « Fleurs qui ne sont pas des fleurs, nuages qui ne sont pas des nuages. » A ces deux vers d'un des plus sensibles poètes de la Chine, je voudrais en ajouter un autre : « Saveur qui n'est pas une saveur ». C'est ce que j'essaie d'expliquer à ma voisine, une toute jeune fille au visage d'enfant pensif, qui me répond, pour me rendre la politesse, en me disant son goût pour nos symbolistes, et me demandant si comme elle je préfère, pour la musique de ses vers, à Laforgue Rimbaud.

## Miroir de la Chine

Mon autre voisin est le ministre de l'instruction publique. Selon la coutume chinoise, qui fait de cette attention une marque d'amitié, il cueille pour mon assiette une belle grappe d'ailerons de requin dont j'aime la gélatine croquante et la sauce brune, comme d'un gibier de la mer, pendant qu'un autre convive, un peu plus loin, élève sa coupe à la hauteur du regard pour me prier de vider, en même temps que lui la mienne : « *Kan pei ?* » Elle est grande comme un dé à coudre, mais le valet qui tourne autour de la table prend soin de la tenir toujours pleine, inclinant le bec de l'aiguière en cuivre émaillé où reste tiède le vin de riz, alcool dont l'arôme rappelle, sur un ton plus aigu, celui du vieux marc. Je voudrais bien savoir ce que raconte avec animation, en face de moi, ce vieil homme solide, au regard pénétrant comme une épée. C'est un milliardaire de Changhaï, puissant homme d'affaires à qui nul ne résiste. Je comprends : il décrit, enthousiaste, une fleur rare dont il vient de faire l'acquisition pour ses jardins.

Sur la pelouse où l'on sert le café, chaises et bancs font face au perron où paraissent deux princesses des temps anciens, luisantes de soieries sous les globes électriques. L'une incline la tête sous le diadème à fleurs étagées d'une dame de la cour, sous la dynastie des Ming ; l'autre porte fièrement la tiare haute et la robe à plis droits du costume mandchou. Elle descend le perron, s'approche, et toujours amicale, s'inquiète, car le vent fraîchit, agite les feuillages : « Vous allez prendre froid, il faut rentrer. »

Le salon est déjà débarrassé des tables. La princesse chinoise s'avance, rose d'émotion plus encore que de fard, les yeux baissés ne laissant voir qu'un croissant mince du vif regard, d'une grâce timide, docile et délicate. Un musicien caché, sur le violon à deux cordes au son égal et clair, trace la ligne de l'air où elle

## Miroir de la Chine

attache, par plaintes entrecoupées, sa voix artistement tremblante. Héroïne d'un drame célèbre, condamnée pour un crime qu'elle n'a pas commis, elle ne cherche pas à fléchir le destin, mais demeure interdite et terrifiée de le voir si cruel.

C'est la femme charmante d'un éminent homme d'État qui représente la République chinoise à la cour de la Haye.

Après elle une enfant prend place devant l'assistance égayée. Elle a sept ans, le geste court, le visage rieur, mais déjà sait esquisser les vocalises, les ports de voix et les trilles brillants qui traduisent en musique les sanglots, les soupirs, les cris et les murmures.

« C'est ma nièce. Nous l'enverrons bientôt en France, pour ses études. » Posée un instant près de moi, elle s'envole, avec de légers détours, vers d'autres invités, maîtresse de maison attentive et ailée.

## AU RESTAURANT

@

« Vous étiez hier soir dans la caverne d'Ali-Baba. » Au même instant, dans la chambre voisine, un tapage infernal éclate, couvrant ma voix fort à propos, comme j'ouvrais la bouche, à regret, pour répondre. Ce son tranchant et dur, qui perce la cloison et bouche nos oreilles, je l'ai déjà entendu à Cholon : c'est un petit hautbois, où on souffle à perdre haleine, assez pareil à celui qu'en Bretagne on appelle bombarde, aussi aigu mais plus vibrant, instrument étranger, turc, arabe ou mongol, adopté depuis quelques siècles par toute la Chine pour le théâtre populaire et les fêtes joyeuses.

## Miroir de la Chine

Un de nous, qui est allé se renseigner, revient avec un geste découragé, la main en porte-voix pour se faire entendre jusqu'à l'autre bout de la table :

« Rien à faire ! c'est un repas de noces, et ce sont des Cantonais ». Il ne reste plus qu'à manger et boire en silence, et nous n'en goûterons que mieux le menu, qui s'annonce fort digne d'intérêt. Le restaurant ne paie pas de mine et les étrangers n'y vont guère. Mais l'ami chinois qui y nous invite connaît les bons endroits où se réunissent ses compatriotes. Depuis vingt ans qu'il a quitté Paris, je ne savais ce qu'il était devenu quand j'ai reçu, ce matin, sa visite. Il a été, dans l'intervalle, préfet, secrétaire général d'un gouvernement provincial, professeur, journaliste, souvent sans position, avec une femme et des enfants, et se trouve maintenant attaché à une agence télégraphique. Toujours cordial et gaillard, il parle avec bonne humeur de ses vicissitudes et fume du matin au soir de gros cigares, mais l'odeur de l'opium lui donne des nausées, et le prive de cet autre plaisir.

Les autres invités sont des journalistes, européens pour la plupart, et c'est l'un de ceux-ci qui attend encore, et attendra longtemps ma réponse. Pense-t-il donc que j'ignore les méchants bruits qui courent sur les hommes politiques de la république chinoise ? A les entendre on se croirait en France. Sauf deux ou trois exceptions dont on cite à l'envi l'intégrité pour faire honte aux autres, il n'est pas un ministre qui ne soit accusé de vénalité, pas un fonctionnaire qui ne passe pour incapable, indélicat, perdu de vices, pas un général qui ne soit une baderne ou un traître. Je n'irai pas jusqu'à soutenir qu'il n'y ait une part de vérité en ces imputations. L'homme n'est pas parfait. L'abnégation est réservée aux âmes d'élite. Les autres ne peuvent constamment perdre de vue leurs intérêts ni dompter leurs passions. Robespierre se faisait appeler l'incorruptible pour se distinguer

## Miroir de la Chine

des autres chefs de la Révolution française. Encore n'est-il pas sûr, d'après certains de ses historiens, que ce fût à juste titre.

La politique, dans tous les pays du monde, est jeu où l'on triche. En France et en Chine, on le dit plus qu'ailleurs, parce que ce sont des pays de conversation, où l'on fait volontiers de l'esprit aux dépens du prochain. La différence est qu'en Chine on écoute les conversations pour les transmettre au reste de l'univers, amplifiées et déformées par les hauts parleurs de ces colonies étrangères où grincent l'ignorance et l'orgueil. La médisance est un divertissement de bonne compagnie, entre gens d'éducation pareille, qui savent ce que parler veut dire. Ce n'est pas un article d'exportation.

Le hautbois tourne son vilebrequin sans arrêt. Pas plus que nous les gens de la noce, nos voisins invisibles, ne peuvent placer un mot. En silence ils s'enivrent de bruit. Méridionaux de la Chine, ils ne le font pas eux-mêmes, comme les nôtres, mais le commandent au bon ouvrier qui leur en donne pour leur argent. L'air fracassé d'un tumulte de cuivre attire l'essaim des abeilles comme un miel de l'espace. Dans le ballet de Darius Milhaud qui s'appelle la *Création du monde*, un instant pathétique est celui où les instruments à percussion, caisse, claquettes et tam-tam, battus d'une rage soudaine, suscitent par contraste les muettes ténèbres de la forêt tropicale où l'hallucination sonore s'exalte sans obstacle. La géométrie moderne a inventé des lignes dont les rebroussements multiples occupent une surface. De même, cet air pressé à la filière comme une tige de fer rouge qui s'enroule sur elle-même remplit la chambre de sa spirale opaque et brûlante où nous cessons de nous entendre, et presque de nous voir. Nos esprits libérés se dilatent de joie, et dans une accalmie, quelqu'un propose de faire venir des chanteuses. Il suffit pour cela de téléphoner à un établissement du voisinage.

## Miroir de la Chine

Nous sommes au dessert, et nos voisins aussi, car le hautbois assoupi ne crache plus son chant que par anneaux disjoints, quand elles font leur entrée, nu-tête, les cheveux courts en franges bien égales sur le front, le sourire figé sur les lèvres comme nos danseuses de l'Opéra quand elles saluent le public, mais le regard à la dérobée nous examine, curieux et craintif. Les robes de soie en fourreau serrent de près leurs formes délicates : la Chine n'aime pas l'excès du relief, qu'une coquetterie avisée sait prévenir avant qu'il soit trop tard. Ce sont les filles-fleurs de la Chine et non pas, au sens brutal de ce mot en Europe, ses prostituées. Musiciennes, souvent instruites, toujours aimables, elles accordent aux réunions leurs grâces, au prix fixé par la maison où elles sont en subsistance. Mais on ne fait plus ample connaissance que sur leur consentement. Pour l'obtenir, il faut faire la cour, et devenir amis.

Ma voisine a les traits fins, le regard un peu triste. Elle parle la langue de Pékin, qui est en Chine celle de la société polie. Elle aime la lecture. On apporte un encrier, des pinceaux, et en m'excusant de ma maladresse je tourne un compliment classique sur le flot mouvant de ses regards. Le papier passe de main en main, dans un gazouillis flatteur. Elle m'observe, attentive, et me demande où je vais, d'où je viens, s'approche, s'apprivoise, d'un doigt imperceptible effleure mon poignet comme pour voir de quelle substance est fait cet être d'une autre espèce. « C'est, lui dis-je, une vieille peau, *lào p'î* ». Elle proteste gentiment, et répète le mot à ses camarades qui moins polies, ne font qu'en rire.

Quand nous partons, un des convives chinois, dont elle me séparait, m'apprend que mariée à un étudiant qui l'a abandonnée, elle a deux enfants à sa charge, et c'est pour les élever qu'elle est entrée dans la maison des chanteuses.

## Miroir de la Chine

### CONCERT

@

L'orchestre est aligné sous la vérandah du perron, les auditeurs en contrebass assis ou debout, au bord de la pelouse. La société de musique ancienne de la Grande égalité, *Ta t'oung*, nous donne ce concert. Le chef est de côté devant la batterie des gongs suspendus en rectangle, et presse de ses mains les planchettes de bois, pour indiquer les pulsations de la mesure. Projeté en avant par l'attention, il montre de profil son fin visage que barre une ombre de moustache grise. Parfois, sur la fin d'une reprise, il s'avance, prend un instant la place que notre usage assigne au chef d'orchestre pour jeter en avertissement un coup léger de ses claquettes de bois, gouttelettes sonores, dont l'orchestre à l'arrêt écoute la chute avant de se remettre en marche.

Orchestre de flûtes et de guitares. Celles-ci entourent de leur cliquetis miroitant la mélodie égale, sans pleins ni déliés, sans basse qui l'appuie, sans attraction qui l'entraîne, constamment infléchie dans un sens ou dans l'autre, et docile, comme le trait d'un peintre, à toutes les fluctuations de la pensée. Le son, d'une justesse parfaite, est plus nourri que celui de nos flûtes, soutenu par la vibration de membranes en moelle de bambou, renforcé en outre par les orgues à bouches dont les tubes sont munis d'une anche battante. Mélange lumineux de pureté, de force et de douceur. *La grande Chine. Impression de Changhaï. La montagne et le fleuve. Variations sur les signes du ciel et de la terre. Rencontre du vent et du nuage.*

Mais on bavarde autour de moi. Je monte au perron où aussitôt on m'offre un siège, pour entendre ce solo de guitare qui

## Miroir de la Chine

retrace les combats de Han-sin ; ce redoutable chef de guerre avait pris le parti de celui qui devait fonder la dynastie des Han, en ces temps troublés comme les nôtres, qui n'en sont séparés que par vingt-deux siècles d'histoire.

C'est à peu près vers cette époque, à ce qu'il semble, que la guitare qu'on appelle *p'î-p'â* fut importée en Chine, de l'Asie centrale. Depuis lors elle a conquis droit de cité, et possède, avec une technique savante, un riche répertoire. Basses grondantes, arpèges en traits d'étincelles, plaintes qui tremblent, sourd galop en renforts, choc métallique des armes, chant martelé, marche en cadence, retour offensif, fuite éperdue, grave prière en action de grâces : symphonie descriptive, comme les *Batailles* de nos musiciens du XVI<sup>e</sup> siècle, mais pour cet instrument unique, qui rivalise avec la guitare espagnole par la vélocité, la netteté, la résonance et la variété de l'accent depuis le choc vibrant en coup de gong jusqu'au murmure en fin réseau qui brille et s'efface dans l'air. Mais le son est plus sec, plus détaché, plus mâle : la guitare chinoise n'est pas faite pour les donneurs de sérénade.

Régal choisi, faveur insigne : je vais entendre le luth appelé *k'în*, le plus noble instrument de la Chine, dont la construction est attribuée aux sages empereurs de l'antiquité légendaire, et la tradition vénérée jusqu'à nos jours a reçu d'âge en âge l'offrande des poètes, des peintres, des philosophes. Au troisième siècle avant l'ère chrétienne remonte l'anecdote des deux amis dont l'un jouait du luth et l'autre l'écoutait d'une oreille si délicate et d'un esprit si pénétrant que dès les premières notes, et sans avoir reçu aucune explication il s'écriait, déchiffrant aussitôt le symbole sonore : « Combien le fleuve est calme », ou bien : « Que la montagne est haute ». Quand il vint à mourir, le musicien sans personne désormais pour l'entendre brisa son luth, et leur

## Miroir de la Chine

souvenir, recueilli par la langue, survit en cette métaphore, *connaître le son*, pour dire l'amitié.

C'est en effet, par excellence, et au sens vrai du mot, l'instrument de la musique de chambre. Tout en nuances, il lui faut l'intimité. Laissant les autres invités s'empresseur sur la pelouse autour de la collation servie, nous pénétrons dans l'édifice et je reconnais aussitôt, déposé sur une table comme l'offrande sur l'autel, ce long étui de bois noir dont la face bombée, à l'image du ciel, par delà les sept cordes tendues porte une ligne de points blancs, signaux le long des voies. Le maître s'est assis, et la main au râteau des chevilles, sous l'autre face, plate comme la terre, vérifie l'accord. Il scrute du regard l'instrument et son support, où ne doit pas traîner un seul grain de poussière. Il faut aussi un rigoureux équilibre : d'après ses indications un élève glisse ou retire les cales de papier sous les pieds du meuble.

Tout est en ordre, et le musicien lève son index recourbé, pour attaquer la corde, quand un tumulte affreux déchire l'air. C'est un haut-parleur du voisinage qui vient d'entrer en action et par les fenêtres ouvertes nous envoie, capté sur des ondes d'Amérique, le rugissement des trombones, le hurlement des saxophones. Il faut, au risque d'étouffer par cette après-midi brûlante, fermer tout au plus vite. Mais nous n'étouffons pas. La chaleur n'a plus de prise sur nos corps pareils à l'arbre mort, nos cœurs de cendre froide, indifférents à tout, sauf à ce chant subtil.

La main droite accroche, frappe ou repousse, avec des intonations différentes, l'une ou l'autre des cordes et parfois deux ensemble, élargissant le cours limpide de la mélodie par le lac d'un accord. La main gauche place exactement la note mais ensuite, dépassant de part et d'autre le point de repère pendant

## Miroir de la Chine

qu'elle vibre encore, la flatte doucement, la fait rire ou gémir. Il ne suffit pas de prêter l'oreille, car à peu de distance le frottement du doigt couvre le son qui s'évapore. C'est par l'esprit qu'il faut saisir, entre les notes, ce murmure à peine distinct, chant greffé sur le chant, variation furtive comme la voix d'un fantôme.

Les Grecs avec leurs tiers et leurs quarts de ton, le chant grégorien dont plusieurs neumes indiquent un port de voix, les ornements du clavecin, le vibrato de nos instruments à cordes : autant de procédés pour fléchir la rigueur des lois arithmétiques et laisser quelque jeu aux accents de la nature. Le luth chinois réserve, mais sur un autre plan, un espace entièrement libre à cette musique sans notes qui comme la doctrine sans mots des philosophes approche de la vérité ineffable.

*Chanson au crépuscule du pêcheur après boire.* Ce n'est pas un ivrogne, il ne titube pas. Un vin léger l'excite et lui inspire, vibrant aux cordes graves, ce refrain alerte et scandé qui reçoit pour écho le frisson de la brise montant et descendant par bouffées, et le scintillement de l'eau que lentement la brume couvre et assoupit. C'est ensuite, plus lente et recueillie, la méditation sur l'Automne à *perte de vue* où les idées s'appellent et naissent l'une de l'autre, prenant leur vol dans l'air calme où l'oreille les suit dilatées puis dissoutes, vapeurs de mélodie qui montent tour à tour, musique qui respire. Combien Debussy l'eût aimée.

Je n'ai qu'un mot : « C'est merveilleux ». Le maître en inclinant sa tête lui imprime un hochement énergique de dénégation. Le lendemain, il me faisait porter son *Histoire de la musique chinoise*, précieux recueil de textes, que commente un goût sûr. C'est lui aussi qui a instruit et formé cet orchestre. Je

## Miroir de la Chine

suis entièrement d'accord avec M. Tcheng Kin-wen et ceux qui l'entourent pour la défense d'une aussi noble tradition, et c'est pourquoi, deux jours plus tard, visitant le Conservatoire, j'ai voulu entendre une fois encore le concerto sur les *Combats de Han-sin*, exécuté par un brillant artiste, M. Tchou-ying, professeur de la classe de guitare chinoise en cet établissement. Je crains d'avoir surpris, mécontenté peut-être les Russes émigrés qui y enseignent le chant, le piano, le violon. Ce n'est pas que j'estime l'union impossible entre la musique de la Chine et celle de l'Europe. Rien ne s'y oppose puisque les gammes emploient exactement les mêmes notes. Mais si la matière est pareille, la forme est différente. Les points de contact existent cependant. Pour les trouver, il faudrait connaître l'histoire de la musique, non seulement en Allemagne mais en Europe, jusqu'à nos jours et depuis le moyen âge.

## PÈLERINAGE BOUDDHIQUE

@

De Changhaï à Hang-tcheou, l'express est confortable et fait le trajet en cinq heures. Mon compagnon est M. Tchou Min-yi, membre du Comité central de contrôle du gouvernement ; il a mis son insigne, les détachements de soldats sur le quai des gares le saluent en joignant les talons et poussant un cri rauque. Je l'ai connu à Paris, il y a plus de vingt ans, quand l'empire des Mandchoux durait encore. D'une vigueur peu commune et d'une habileté infailible, il excelle en tous les métiers. J'ai goûté sa cuisine, admiré son adresse à lancer du pied le volant chinois, essayé des cerfs-volants de sa fabrication, pris avec lui des leçons de gymnastique. Entre temps, il a poussé jusqu'au doctorat ses études de médecine, dirigé l'école franco-chinoise de Lyon,

## Miroir de la Chine

accompli plusieurs missions en Europe. D'une bonté solide et d'un dévouement à toute épreuve, c'est l'homme pratique du parti. Tout ce qu'il fait sera bien fait.

Des taillis de mûriers séparent les rizières. Des huttes rondes abritent du soleil le manège du buffle qui tire l'eau d'irrigation. Des voiles s'enflent au ras du sol et glissent sur une rivière invisible. Les écriteaux des stations portent, auprès des caractères chinois, des signes alphabétiques dont on fait l'essai officiel, et que je n'ai pas rencontrés ailleurs. Le repas servi sur la table du compartiment est au goût américain : poisson grillé comme une côtelette dans la chapelure, et pour dessert un blanc-manger de lait condensé, mais les pommes sont croquantes, et le thé parfumé.

Arrivés à deux heures, une auto nous attend, car il faudra repartir dès six heures. Une foule descend avec nous, familles en visite ou en promenade. Distract, je la suis, séparé de mon guide, sans aucune inquiétude, sûr de le retrouver devant l'entrée principale, tant je reconnais bien cette gare de province avec son employé devant la porte de la palissade, et le peuple patient qui me presse sans bousculade, chargé de paquets et d'enfants.

Sur une route excellente, comme toutes celles de cette région épargnée par la guerre civile, l'auto file rapidement, entre les hôtels pour villégiature et la promenade avec ses bancs sous les arbres, le long de la rivière. Mais devant nous la montagne s'élève, l'eau s'étend à perte de vue, le paysage prend un air de majesté.

À mi-hauteur de la colline, la tour se dégage des arbres. On y accède par une chaussée de pierre, inclinée comme un escalier. Elle a treize étages marqués par les toitures qui la ceignent et s'abaissent pour se relever, comme repoussées par le sol. Les

## Miroir de la Chine

escaliers s'ajustent à l'intérieur des murs à huit côtés par angles obtus, dans une ombre grisâtre. Il nous suffit du premier étage pour découvrir, accoudés à la balustrade de pierre, par delà un bouquet de bambous aux palmes délicates, massés dans un ravin, le fleuve lumineux où glissent les jonques aux voiles annelées, entre deux thuyas séculaires dont les troncs et les branches semblent tracés, en lignes énergiques et l'une dans l'autre articulées, par un pinceau chinois. L'art et la nature, après tant de siècles d'un accord mutuel sans trouble, sans divorce, sans récriminations, sont devenus pareils à deux époux dont on ne peut pas dire que l'un obéisse à l'autre, car tous deux à la fois ont la même pensée.

Pour la deuxième fois nous quittons la voiture et nous enfonçons en un chemin ombragé, où de nombreux promeneurs vont et viennent, au bord d'un ruisseau qui murmure. Vallon charmant et vénérable. Une falaise de rocher le ferme, creusée de cavernes. Au-dessus de chacune, la pierre évidée laisse en relief une image du Bouddha ou de ses disciples. Le long du chemin, se touchant presque, annonçant les chapelles et les couvents qui sont plus loin, des boutiques où l'on vend des fruits, des sucreries, des images de piété, des rosaires, des faisceaux de bâtonnets pour la table en un bois du pays renommé pour cet usage, et un accessoire du culte, grenade de bois évidé qui de loin ressemble à un bilboquet, avec sa baguette en massue que retient un cordon ; les enfants s'en font un jouet, de tous côtés on les entend, qui tapent autant qu'ils peuvent.

C'est un lieu de pèlerinage et de promenade. La foule ne se hâte pas vers les sanctuaires ; à petits pas égaux, pour ne pas la répandre, chacun sous les ombrages porte son vase de fraîcheur. Pourtant cette vieille dame, qui plus lente encore a besoin d'une canne, finira par atteindre le but et déposer l'offrande, pour la

## Miroir de la Chine

guérison de son rhumatisme. Avant la fin du jour ce jeune ménage qui chemine en silence sera prosterné devant la statue de Kouanyin, mère de miséricorde qui tient un enfant dans ses bras et peut le leur donner.

Les colosses de bois peints avec leur sourire éternel et leur regard à l'infini se dressent au milieu de la chapelle, place d'honneur où le toit se creuse pour leur faire un dais élevé. Dans l'encoignure à gauche de l'entrée, les bancs où viennent s'asseoir les bonzes en robe sombre, l'écharpe sur l'épaule : c'est pour eux l'heure des vêpres. Deux par deux, côte à côte, ils regardent le livre posé sur la table, comme les musiciens du même pupitre en nos orchestres, l'un tournant la page pendant que l'autre poursuit de mémoire. La mélodie doucement incurvée en prière ressemble à notre chant grégorien, mais porte sur la résonance immobile des voix graves, et reçoit sa cadence réglée des coups équidistants que bat, debout, le moine maître de chapelle, sur le nodule de bois creux. Je m'approche sans bruit comme d'un essaim au travail, qui ne remarque pas ma présence, et j'écoute. M. Tchou, qui connaît le programme de notre journée, m'appelle. Je feins de ne pas l'entendre. Il me touche à l'épaule. Il faut partir.

Autour du bassin rectangulaire, presque toutes les tables sont prises sous le toit protecteur, mais personne ne dit mot, imitant le silence de ces poissons dans l'eau qui vient de la source de jade, et mérite son nom par cette transparence à plat et sans reflet, où vibre dans un remous léger une trace de vert. Rouges, noirs, et quelques-uns blancs et chenus comme des vieillards, ils semblent posés sur le fond tant ils sont immobiles, les plus gros ont au moins un mètre de longueur. On boit le thé léger qui désaltère, mais si l'on achète ces galettes plates comme des crêpes durcies, ce n'est que pour en jeter aux poissons les

## Miroir de la Chine

miettes qui surnagent comme des feuilles mortes, et voir les monstres lentement s'ébranler. Il y a là des hommes d'âge, dignes d'échanger entre eux, s'ils parlaient, des propos comme ceux qu'on lit dans l'ouvrage célèbre d'un ancien philosophe : « Les poissons, comme ils sont heureux ! — Comment savez-vous qu'ils sont heureux ? — Et vous, comment savez-vous que je ne sais pas qu'ils sont heureux ? »

Mais ce jeune homme adossé négligemment à la balustrade rustique a sans doute d'autres pensées. À son costume européen et son air d'assurance, on devine un étudiant. La jeune fille qui est restée correctement assise à la table est une camarade, les cheveux courts, la jupe étroite, mais les ongles polis, le visage soigné, comme il sied quand on sort d'une bonne famille. Sans tourner la tête elle l'observe à la dérobée sous l'ombre des cils, et il l'enveloppe d'un regard vainqueur ; pour montrer sa richesse et sa force il se ruine en gros sous, jette galette après galette, le plus loin possible dans l'eau qu'il finit par troubler.

Nous allons maintenant par un sentier noyé dans le feuillage, comme ceux de ma forêt franc-comtoise, dont je reconnais le chêne et l'aulne, la clématite, l'angélique, la ronce, la fougère et ces hautes graminées au panache noir dont la tige en étui s'allonge et reste aux mains du promeneur. Un ruisseau murmure et par caprice passe, sous un pont de branchages, d'un côté à l'autre. Nous montons vers la source. Un tigre jadis d'un coup de griffe l'a ouverte dans le roc, exauçant le vœu d'un saint homme qui voulait se retirer en cette solitude. L'ombre verte blanchit : ce sont les murs du monastère qui comme la source porte le nom de *l'Empreinte du tigre*, en mémoire de ce miracle. Un moine affable vient à notre rencontre, sur l'escalier de la chapelle en belvédère dont la façade n'est qu'une colonnade. Devant la statue obscurcie par l'âge et les pieuses bannières qui descendent des poutres,

## Miroir de la Chine

des tables sont disposées. Le thé embaume ; il vient de ces parages où sont produits les crus les plus renommés de la Chine. Le regard se repose sur la cime des arbres jusqu'à la limite du ciel. Le religieux s'informe de mon nom, de mon pays, du but de mon voyage. Nous échangeons nos cartes. Le titre monastique inscrit sur la sienne serait, en un couvent d'Europe, celui du Père hôtelier, chargé de recevoir les voyageurs. Comme en Europe aussi, il sait les mettre à l'aise sans se départir de sa dignité et son visage porte le même air d'aménité charitable, de sereine douceur. Je lui demande la permission de faire son portrait. Il me voit régler mon appareil sans poser une question, curieux par politesse, en homme détaché des choses de ce monde et qui ne peut accorder qu'une attention distraite à ce qui n'intéresse pas la vie future, ou plus exactement les vies futures, puisqu'il ne lui suffit pas d'une existence pour mériter le salut éternel.

Le bouddhisme a été prêché dans l'Inde, au VI<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, pour briser le privilège de la religion des brahmes qui était réservée à une caste, comme celle des Juifs à une nation, et l'ouvrir à tous. La vertu qu'il met au rang suprême est la compassion. Expulsé de son pays d'origine, il s'est répandu largement au dehors. Les cérémonies du culte en plusieurs de ses sectes ont quelques ressemblances avec celles de l'Église catholique. La critique rationaliste du XIX<sup>e</sup> siècle s'est emparée de ces analogies pour discréditer le christianisme. Ce sont, au contraire, des preuves qu'il peut faire valoir, comme celles que lui procurent certains aspects de la philosophie païenne en Europe. Ce n'est rien expliquer, que d'invoquer le hasard et la rencontre. Comment ne pas reconnaître, en ces apparitions lointaines, l'attraction de la Vérité inconnue ?

Le bouddhisme a été introduit en Chine, selon la tradition reçue en cette église, l'an 64 de l'ère chrétienne, par un songe

## Miroir de la Chine

prophétique. L'empereur durant son sommeil avait vu apparaître une statue en or, dont il donna, sitôt éveillé, le signalement. Quelque temps plus tard, elle lui était apportée : c'était l'image du Bouddha. De même, dix siècles auparavant, un autre empereur avait rencontré en rêve un homme qu'il fit chercher partout, et finit par trouver dans un chantier de terrassement. Ce fut un des plus sages ministres dont l'histoire ait gardé le souvenir.

La religion nouvelle fit des progrès rapides, parce qu'elle trouvait le terrain préparé par les spéculations du taoïsme. Lao-tze dont le livre est le premier écrit du taoïsme passe pour avoir commencé de vivre avant Confucius, avec qui cependant, si l'on en croit ses disciples, il a pu s'entretenir, pour le confondre. Le mot qui donne son nom au taoïsme signifie la voie, qui règle le cours des événements et dirige la marche de l'univers. Mais on nous avertit que ce terme est pris comme un signe arbitraire, pour désigner un principe qui échappe à la définition, donc à la dénomination. « La voie dont on peut faire une voie n'est pas la vie éternelle. Le nom qui peut servir de nom n'est pas le nom éternel. » Ainsi commence le traité, ou plutôt le poème philosophique attribué à Lao-tze sous le titre de *Tao te king, livre sacré de la voie et de la vertu*.

La voie n'est pas l'existence, ni le néant, mais comprend l'une et l'autre de ces déterminations particulières.

L'extinction ou *nirvana*, que le bouddhisme a empruntée au brahmanisme, est une notion franchement négative. Mais la vertu pour contempler la voie et s'unir avec elle procède à peu près de la même manière, par résorption progressive du sentiment, de la volonté, de la pensée. Le bouddhisme ajoute un appel à la pitié, que le taoïsme ignore, et une théorie originale qui fait monter ou

## Miroir de la Chine

descendre, à chaque changement d'existence, l'âme chargée de fautes ou allégée par ses mérites. Mais elle passe encore par un enfer intermédiaire afin de s'y purifier avant de prendre corps ; c'est le système mixte, adopté aussi par Virgile dans *l'Énéide*. La Chine antique ne croyait, comme la Grèce du temps de l'*Odyssée*, qu'à un souterrain séjour où les morts retrouvaient l'image atténuée de la vie. Le taoïsme a par la suite emprunté au bouddhisme les prisons, les tribunaux, les supplices de l'enfer, lui cédant en retour des idées plus nettes, un style moins prolix.

« Le Bouddha était né en un pays barbare, n'entendait pas notre langage, et ses habits n'étaient pas faits comme les nôtres. Sa bouche ne prononçait pas les paroles que nous ont léguées les anciens empereurs. Son corps ne se conformait pas à la tenue que nous ont léguée les anciens empereurs. Il ne connaissait pas la justice entre prince et sujet, ni l'affection entre père et fils.

« Si en personne il venait aujourd'hui et se trouvait ici pour apporter des nouvelles de son pays, s'il demandait à être reçu au palais, Votre Majesté daignerait y consentir mais ne le verrait qu'une fois, en audience publique, avec les égards dus à un simple visiteur, ne lui ferait présent que d'un vêtement complet, et prendrait soin ensuite de le faire ramener à la frontière, sans lui permettre de troubler les esprits de la multitude.

En ce style périodique, un haut fonctionnaire qui fut un maître de la prose classique protestait, au IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, contre une décision de l'empereur : un ossement du Bouddha devait être apporté en grande pompe et déposé dans un pavillon, changé en chapelle, du palais impérial.

## Miroir de la Chine

« A plus forte raison, poursuivait-il, maintenant qu'il est mort depuis longtemps, cet ossement desséché où séjournent encore des miasmes néfastes, comment par une décision publique le faire entrer dans l'enceinte interdite ? Confucius a dit : Vénérez les démons et les esprits, mais de loin. Autrefois, quand les seigneurs venaient apporter au roi leurs condoléances, l'ordre supérieur appelait d'abord les magiciennes et les exorciseurs avec leurs balais en branches de pêcher pour chasser la mauvaise influence ; ensuite seulement les visiteurs étaient admis : Aujourd'hui, sans motif, on reçoit ce reste décomposé, on va en personne le contempler, sans magiciennes ni exorciseurs pour venir d'abord, sans balais en branches de pêcher pour accomplir ce qui se doit, et parmi les fonctionnaires pas un ne dirait qu'on a tort, et les dignitaires de la cour ne signaleraient pas le danger ? Voilà de quoi j'ai honte. Je demande que l'ossement soit remis à l'officier de service, pour le détruire par l'eau et par le feu, afin d'extirper pour toujours la racine du mal, d'arrêter net dans le monde entier le doute, et le trouble des générations futures : à cette action tous reconnaîtront l'effet d'une sagesse sans seconde. Quel succès ! Quelle merveille ! A supposer que le Bouddha possède un pouvoir spirituel qui le rende capable de nuire, il convient que le malheur retombe sur moi seul. Le ciel m'en est témoin, je ne m'en plaindrai pas. Sans force pour témoigner dignement le zèle de ma reconnaissance extrême, je présente avec respect cette enquête pour qu'elle soit entendue.

## Miroir de la Chine

Le malheur survint en effet. Insensible à l'harmonie de l'éloquence comme à la force des pensées, l'empereur se débarrassa du donneur de conseils en l'envoyant loin de la cour, du côté de Canton, inspecter un district sauvage. C'était un empereur dévot. Mais après lui le bouddhisme ne devait plus retrouver jamais une situation aussi privilégiée. Le proscrit a pu se réjouir dans sa tombe : il lui a suffi de mourir pour se faire écouter. Revenant aux maximes positivistes de Confucius, le gouvernement de la Chine n'est guère sorti depuis lors de sa neutralité devant les religions étrangères que pour devenir anticlérical. Il a même expulsé, en confisquant leurs biens, les congrégations bouddhiques, bientôt reformées. Les empereurs de la dynastie des Mîng, bien que le premier du nom eût passé quelques années de sa jeunesse en un de ces couvents, ont édicté contre eux un règlement toujours en vigueur, qui interdit à chacun des moines d'avoir plus d'un catéchumène. Le résultat a été, ainsi qu'on l'espérait, le dépeuplement des cloîtres, car plus d'un religieux meurt, faute de temps, de zèle ou de savoir, sans héritier spirituel. Pourtant ils ne sont pas désertés. Le bouddhisme est d'accord avec le taoïsme pour admettre aussi, mais en des bâtiments séparés, les congrégations féminines. Les mœurs de ces nonnes donnent lieu à des plaisanteries que la France connaît depuis le moyen âge. Ce n'est donc pas à nous de les prendre au sérieux.

Le bouddhisme est aujourd'hui la religion nationale des Tibétains et des Mongols, mais sous des formes particulières à ces nations. Les sectes du Japon se rattachent au bouddhisme chinois ; elles sont nombreuses, actives, et leurs prêtres montent à l'autel dans les cérémonies officielles. En Chine le bouddhisme a des adeptes plus disséminés et sans exclusivité. « *Pou t'oung kiao, t'oung li* » est un axiome qui déjà mettait au désespoir le

## Miroir de la Chine

Père Huc à son retour du Tibet par la Chine au siècle dernier : « Les religions diffèrent, mais non pas la raison. » Il a pour conséquence une tolérance envers soi-même qui surprend nos esprits moins paisibles. Une des curiosités de Changhaï est un restaurant bouddhiste où l'on emploie, paraît-il, les recettes des monastères. Elles sont remarquables, si j'en juge par le déjeuner qui nous y fut servi, et c'est presque un miracle non de la foi, mais de la cuisine, que de produire ainsi avec des haricots, des noix pelées et des pâtes, l'illusion du porc, du poisson, du canard. Je ne sais pas si vraiment les moines en leurs réfectoires ont coutume d'une chère aussi succulente, mais rien ne les en empêche, car le régime végétarien auquel ils sont soumis a seulement pour objet de ne pas les rendre complices du meurtre d'un animal, non de combattre la gourmandise.

Les murs de la salle à manger étaient couverts d'images pieuses et de banderoles où on lisait des maximes en vers, telles que celle-ci : « Pour chasser la douleur, il faut détruire le moi ». Dans les intervalles du service, d'une lenteur propice à la méditation, nous allions prendre aux murs ces leçons de sagesse, comme on admire des tableaux. Les pèlerins qui comme moi se rendent au monastère de *l'Empreinte du tigre* n'oublient pas d'en emporter une provision avec leurs vœux et leurs prières ; une à une, pendant qu'ils s'enfoncent dans la fraîcheur du sentier, ils se les remémorent et parvenus au sentier du sanctuaire, elles sont toutes accrochées en leur cœur. Depuis quelques années cependant, la secte bouddhique de la Chine fait un effort pour obtenir mieux que ces revêtements superficiels et ces décorations de circonstance. Fièvre de son glorieux passé, stimulée par l'exemple de l'Église catholique et ses récents succès, elle a trouvé quelques hommes d'étude pour reformer sa doctrine éparse et l'imprimer dans les esprits. J'ai eu l'honneur de voir à

## Miroir de la Chine

Paris un de ses plus hauts dignitaires qui porte un titre équivalent à celui d'Éminence en notre langue, et a pris pour patron le vide suprême, entité sainte du bouddhisme comme du taoïsme. Il voulait fonder un monastère en Europe et en cherchait l'emplacement. Il n'est pas besoin d'être bouddhiste pour signaler, comme un symptôme de bon augure, ce réveil du sentiment religieux en Chine.

### DE CHANGHAÏ À NANKIN

@

À minuit, j'ai plaisir à trouver, dans le wagon, le lit fait et les pantoufles de paille. Nous avons passé la soirée au théâtre, après une journée si occupée que je n'ai pu apercevoir qu'au passage l'université de l'Aurore avec ses hauts bâtiments aux larges baies sous les toitures rigides, et hors de la ville, au bout de l'avenue qui y conduit, le collège de Siu-kia-hoei, ou comme on dit ici Zi-ka-wei, autre fondation de la Compagnie de jésus, célèbre aussi par son observatoire météorologique dont le directeur était jusqu'à ces derniers temps le P. Froc, récemment décédé, savant prophète des typhons redoutables. Mais mieux encore que ne l'eût appris une visite hâtive, je sais ce que vaut l'enseignement de ces maisons par plusieurs de mes amis chinois qui y ont terminé leurs études et non seulement connaissent les finesses de notre langue, mais ont le goût des lettres, trop peu répandu de nos jours parmi la jeunesse des écoles. Tous rendent hommage à la générosité des maîtres qui donnent la science à qui la demande, sans exiger au préalable aucun acte de foi. Et le gouvernement de Nankin, partageant leur reconnaissance, vient d'accorder le statut officiel à l'université de l'Aurore.

## Miroir de la Chine

La Compagnie reste fidèle à la mission qui lui fut assignée, de former une élite, en ajoutant à la piété le savoir. Ici l'ordre des termes est interverti. C'est par le savoir qu'on commence, la piété peut suivre, attirée par le sentiment, que les Chinois ont fort vif, de la reconnaissance pour qui les a instruits. « Mon père était inquiet, me confiait un de ces jeunes gens ; on lui avait dit que je m'étais converti au catholicisme. » Si j'étais à la place de ce père païen, je ne serais pas rassuré. Ce qui ne s'est pas fait aujourd'hui est pour demain, et son fils sans baptême est déjà plus chrétien qu'il ne le croit lui-même.

Images de Changhaï. Dans la concession française, un bâtiment crémeux qui ressemble, mais dix fois grossi, à la maison de jeux de Monte-Carlo ; terrasse couverte de tables, salle de fêtes, salle de danse, piscine. Gradins dominant une piste où courent des lévriers mous, indifférents à la cote qu'on affiche et au bourdonnement des parieurs debout en bas sur le gravier. Boutiques russes où l'on vend des portraits du tzar et des boîtes de confitures qui certainement ne datent pas de l'ancien régime ; mais elles ont passé par plusieurs intermédiaires. D'autres enseignes en russe annoncent des leçons de musique et des cours de danse. Banque française où on refuse mes livres sterling, faute d'avoir reçu la cote officielle. Banque chinoise où on me les change après un rapide calcul sur le boulier, à un taux inespéré. Université chinoise, avec ses salles de cours et ses laboratoires ouvrant sur des pelouses ; des maçons au travail ajoutent une aile encore ; sur chaque porte des inscriptions : « A bas l'impérialisme japonais ». Mais les étudiants patriotes ne les ont pas charbonnées sur le plâtre, comme auraient fait les nôtres ; ce sont des placards de papier, très proprement collés. Grand magasin de nouveautés dont les vitrines s'abaissent au niveau du trottoir, parce que la lourde bâtisse de pierre s'enfonce peu à peu dans le limon du fleuve. L'architecture d'un pays dépend du sol et du climat. Les gratte-ciel sont faits pour New-York et son îlot rocheux. Chaumière,

## Miroir de la Chine

pavillon, corps de logis, palais ou temple, l'édifice chinois ne possède pas de murs, mais des cloisons de terre, de briques, de boiseries ou de pierres, entre les piquets, les poteaux, les colonnes, solidement fichés dans la terre arable, plantés comme des arbres.

Pour donner un peu d'air, je pousse la portière : jour gris clair dans le couloir. Il faut se lever, car nous arrivons à sept heures. Le train ralentit. Les rails trempent dans l'eau. J'ai vu cela en France bien souvent, sur la ligne qui passe auprès de mon village. Et voici, toute pareille à celle qui défend nos plaines, une levée en terre battue, colline artificielle dont le faite n'est qu'un sentier ; les flancs s'évasent avec la même pente, calculée pour lui faire une base solide, sous la fourrure de gazon que l'eau ne peut dissoudre. Mais ici, le sentier émergé se hérissé d'abris en paille. Trois branches appuyées l'une à l'autre en trièdre soutiennent une marmite, sur un maigre feu de bois vert. L'homme tisonne. La femme jette une poignée de riz. Les enfants rient au train qui passe. Ce sont des réfugiés qui d'ici voient peut-être, comme un buisson flottant dans le lac à perte de vue, les arbres de leur cour, ou cette botte de paille, détachée de leur toit de chaume.

Le Kiang qui descend du Tibet et traverse la plaine chinoise est un géant qui peut vider d'un trait la Garonne et le Rhône avec leurs affluents. Quand il déborde, c'est pour noyer des provinces. Le Ho son frère, qui passe plus au nord, n'est pas moins redoutable. Mais ces monstres apprivoisés deviennent les bienfaiteurs du pays, arrosant les champs, portant au loin marchandises et voyageurs. La Chine est une Égypte immense où le Nil serait double, sans compter quelques rivières accessoires, qui seraient en Europe de première importance. Autre difficulté : le Nil coule presque en ligne droite, les cours d'eau de la Chine hésitent, s'infléchissent, changent même de lit en cette terre friable que la géologie appelle *læss* et croit être une

## Miroir de la Chine

alluvion de l'air, poussière impalpable apportée du désert par le vent qui lentement la laisse comme un fin duvet descendre sur le sol. C'est ainsi que le Ho, en 1864, a soudainement déplacé son embouchure d'une centaine de kilomètres vers le nord, en causant un désastre dont approche aujourd'hui, si elle ne le dépasse, l'inondation du Kiang. Les victimes se comptent par centaines de milliers, par millions peut-être.

Le *Chou king*, livre sacré des écrits, rapporte, en l'un de ses chapitres, les travaux accomplis par un ancien empereur de la Chine, parcourant durant plusieurs années le territoire, sans un jour de repos, pour ménager l'écoulement des eaux, après une grande inondation qui ressemble à notre déluge. Il est vrai que ce texte n'est pas d'une authenticité certaine, parce qu'il remonte à une époque antérieure à la destruction des livres, ordonnée en l'année 216 avant l'ère chrétienne par un empereur énergique, pour ôter cet appui à l'opposition du parti conservateur. Retrouvé par la suite ou reconstitué, il témoigne d'une tradition qui depuis lors ne s'est jamais interrompue. Les annales de toutes les dynasties qui se sont succédé en Chine donnent des renseignements circonstanciés sur l'entretien et la construction des canaux et des digues. Si l'empereur est digne de la mission que le ciel lui confie, il excelle, comme celui qui le premier sut apaiser les fleuves, dans l'art de l'ingénieur hydraulicien. Si une inondation ravage le pays, l'empereur est en faute. Il doit faire amende honorable, ou quitter le pouvoir. On ne s'est pas privé de tourner un pareil argument contre la république. Les digues du Kiang ont crevé cette année. C'est le gouvernement qui est responsable de la catastrophe. C'était à lui de les tenir en bon état. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Où a passé l'argent ? Aux besoins de la guerre civile, ou dans quelque trésor privé ? Voilà ce qu'on murmure en Chine. je comprends cette indignation. je suis prêt à m'y associer,

## Miroir de la Chine

sous la seule condition qu'elle ait aussi libre cours dans les autres pays, le mien par exemple, où une brèche de deux ou trois cents mètres s'est ouverte dans la digue, près de mon village, sur la fin du siècle dernier. Il a été question aussitôt de la réparer. On a discuté, intrigué, marchandé. Les travaux ont commencé l'an dernier. Pendant ces trente années, l'eau n'a cessé d'aller plus loin, couvrant de ses cailloux les champs les plus fertiles, obligeant à la fin d'évacuer un hameau. Réduit aux proportions du territoire, le préjudice n'est pas moins grave, le scandale est pareil.

### NANKIN, CAPITALE POLITIQUE

@

Le nom chinois de Nankin signifie la capitale du Sud, et fut choisi par le premier empereur de la dynastie des Mîng, qui vint s'y établir en 1368. Les Mongols qu'il venait d'abattre régnaient dans Pékin, capitale du Nord. Le Nord s'oppose au Sud, comme la terre au ciel. Il fallait consacrer au ciel une dynastie qui par son titre de Mîng invoquait l'éclat du jour. Pékin n'étant plus capitale prenait le nom plus modeste de Pei-p'îng, la paix du Nord, mais redevenait Pékin dès le début du siècle suivant, l'empire ayant alors deux capitales. Les Mandchoux, qui s'emparèrent du trône impérial en 1644, choisirent celle du nord, plus rapprochée de leur pays. La république qui leur a succédé en 1911 ne voulut pas d'abord quitter Pékin, afin d'éviter la dépense et aussi par déférence pour les diplomates étrangers. Mais depuis 1928 Nankin est redevenue la capitale politique de la Chine, dont Pékin reprenant le nom de Pei-p'îng sera plutôt la capitale intellectuelle, ville de monuments, de musées et d'universités.

## Miroir de la Chine

Déchue de son ancienne splendeur, Nankin a été ruinée vers le milieu du dernier siècle, par l'insurrection qui avait pris pour devise la *Paix suprême, T'ai-p'ing*. Le chef de ce parti prêchait à la fois le retour à l'unité nationale et une religion nouvelle, apparentée au christianisme. Le premier article de son programme mettait à peu près tous les Chinois d'accord ; c'était l'expulsion de cette dynastie étrangère, venue d'un pays barbare, qui les tenait en suspicion, leur interdisait l'accès aux grades supérieurs dans l'armée, leur imposait la natte de cheveux pendante comme une marque de servitude et les obligeait, s'ils étaient fonctionnaires, à quitter leur province, pour devenir autant que possible des étrangers en leur propre pays. Elle n'en vint à bout que par dix ans de guerre et une répression sans merci. Depuis son avènement la rébellion fermentait dans les provinces du sud, que leur éloignement et leur vivacité de caractère disposaient à l'indépendance. Mais un trouble aussi grave signifiait que son mérite était épuisé. Elle ne se maintenait que par la violence. Ses jours étaient comptés.

Aujourd'hui, trop au large, la ville se rétracte comme une noisette desséchée dans la coque de ses remparts. Mais la sève revient par le tracé des avenues. L'art de bâtir selon un plan rationnel, qu'on appelle aujourd'hui l'urbanisme, peut se donner carrière en ces terrains abandonnés. Avant mon départ, connaissant l'importance des projets, j'avais essayé d'y intéresser quelques entrepreneurs français qui ne voulurent pas en entendre parler. Aussi n'ai-je pas été surpris de voir que les excavatrices, les tubes de ciment et les rouleaux compresseurs venaient des États-Unis.

Les ministères seront groupés, mais séparés par des jardins. Leurs bâtiments s'élèvent dans le style chinois qu'on sait aujourd'hui adapter au confort moderne ; construits en pierre,

## Miroir de la Chine

élevés de trois ou quatre étages, sans rien pourtant d'opaque ni de guindé, grâce aux portiques et aux péristyles qui leur apportent l'air, aux baies qui les éclairent, aux toits qui se relèvent. Celui des communications est particulièrement agréable à la vue, avec ses colonnes apparentes, et ses deux toits dont l'un s'élève comme un bonnet fourré, l'autre se noue en ceinture, sous le dernier étage.

L'aménagement intérieur comporte les bureaux, casiers et téléphones, instruments de l'administration en tout pays. Mobilier de bois noir, carré, d'une sobre élégance. Spacieux vestibules, escaliers accueillants. Salle de réception où l'on m'offre le thé. C'est une organisation qui commence. La Chine impériale avait la sienne, mais hors d'usage. Les présidents instables et les militaires incultes qui sont venus ensuite n'avaient auprès d'eux que des partisans ou des favoris sans attributions définies et remplacés d'un jour à l'autre. Les départements ministériels ont maintenant leurs cloisons posées. Comme me le disait un éminent diplomate, on sait à quel guichet s'adresser.

Autre chantier, sous la poterne trop étroite pour le passage des autos, des autobus, des camions et des voitures maraîchères : une municipalité intelligente la fait élargir sans toucher au rempart qui la surmonte et dresse vers le ciel ses créneaux dont un homme n'atteint pas la hauteur. Il date du XIV<sup>e</sup> siècle et ressemble à ceux de nos villes, dans le même temps, mais sur un autre ton, plus puissant et plus grave. Depuis seize cents ans déjà la Chine n'avait plus de maisons souveraines, mais seulement des apanages, pour les princes de la famille régnante. Cette couronne de pierre autour de la cité n'est pas féodale, ni royale ; elle atteste la majesté de l'empereur, délégué par le ciel pour gouverner la terre.

## Miroir de la Chine

### LE LOYAL SERVITEUR

@

Dans le chemin creusé qui s'accroche à la pente, la voiture s'arrête. Le valet de pied en livrée blanche quitte le siège à côté du chauffeur, et ramasse un éclat de pierre. « Voyez, me disent-elles, la roche est violette ». Je saurai désormais que la montagne d'or pourpre a mérité son nom.

Au sud-est de Nankin, la collation nous attendait en une villa fraîche. Il suffira de rentrer en ville pour le soir. Prenant à gauche, nous avons dépassé les métairies avec leurs tas de paille et leurs étables de planches, pour nous élever ensuite par les taillis de noisetiers, de charmille et de frênes, sous un ciel comme un lac où voguent des nuages, dont l'ombre en larges flaques obscurcit le relief du sol ; mais l'horizon en arêtes tranchantes garde sa netteté inviolable.

« On pourrait croire indifférent au bon gouvernement qu'une capitale ait de belles promenades. C'est une grande erreur. Si l'air est lourd, la pensée se trouble. Si la vue est bouchée, la volonté s'arrête. Il faut à un sage des objets qui le reposent, des perspectives qui l'éclairent, pour se sentir au calme, en paix et toujours au delà du nécessaire. C'est alors que la raison pénètre, et l'action s'accomplit.

Ces maximes furent rédigées au VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, sous la dynastie des T'âng qui a connu le luxe le plus exquis et les plus douces rêveries au bord des eaux ou dans la solitude des montagnes. Elles sont toujours vraies. N'ai-je pas devant moi, dans l'auto élégante, deux dames de la Cour ?

## Miroir de la Chine

Habillées pour la promenade, en robes courtes à l'européenne, Chinoises cependant par la souplesse de la ligne et la soie fine du tissu, elles ont coquettement posé sur leurs cheveux lisses, un peu de biais, les chapeaux de paille souple comme ceux des bergères de Trianon, dont elles ont aussi l'incarnat poudré en duvet de pêche sur les joues, et les petites bouches en cerises. Qui est la jeune femme, et qui la jeune fille ? Ce n'est pas qu'elles se ressemblent. L'une est brillante, et l'autre recueillie. Mais leurs regards directs ou détournés sous l'arc en croissant des paupières sont baignés de la même eau limpide. L'une est mince comme une adolescente, et l'autre potelée comme une enfant. Chacune a son parfum, composé avec art, doux et soutenu comme un accord en sourdine.

Il n'y a plus d'empereur et pourtant ce sont des princesses. Non de la cour mandchoue qui depuis trois siècles ne détenait que des captives, mais de la république chinoise dont la capitale redevient, comme sous les dynasties nationales, le rendez-vous du grand monde. Les républiques d'Europe, ni d'Amérique, n'ont de princesses, et c'est un grave tort. Il ne suffit pas qu'un gouvernement soit bon. Il faut encore qu'il soit beau, car c'est une condition du prestige qui lui est indispensable, pour qu'on accepte son autorité. À qui objecterait le surcroît de dépense il est aisé de répondre qu'il ne coûte pas plus cher de bâtir des palais et de donner des fêtes que de remplir les poches de grossiers personnages qui gardent tout pour eux. Il est bien vrai qu'une femme jeune et belle n'est pas toujours de bon conseil. Une femme vieille et laide peut être plus néfaste. Les gentilles Chinoises qui font aujourd'hui les honneurs de leur pays et le rendent à mes yeux plus admirable encore l'aiment de tout leur cœur et le servent de tout leur esprit, qu'elles ont fort vif. Quand elles plaident sa cause, j'avoue que leur sourire est un argument

## Miroir de la Chine

de plus. C'est autant de gagné pour la république chinoise, et pour celui qui les écoute.

La voiture s'arrête encore. À droite de la route, par delà le fossé, on aperçoit sous un dais de pierre une stèle debout, avec son inscription verticale, et pour la supporter le dos bombé d'une tortue géante. C'est l'entrée d'un tombeau, ouvrant sur l'allée funéraire, réduite à un sentier entre les buissons d'aulnes et d'aubépine, mais les gardes sont à leur poste, deux par deux, de distance en distance, leurs corps de pierre grise écartant les feuillages. D'abord les chevaux de bataille qui se cabrent, maintenus par des palefreniers soudés au sol et figés de respect. Puis les animaux symboliques, moutons arrondis, lions hérissés de colère. La tombe n'est plus loin, puisque ces militaires en faction, la main au sabre, couverts d'écailles, nous laissent passer jusqu'aux officiers civils en robe longue, le menton appuyé sur leur bâton de commandement. Mais le mort, où le trouverons-nous ? Sans pierre qui le couvre, sans monument, sans même que soit répété son nom, il est caché sous ce tertre modeste, qui soulève un manteau d'arbrisseaux et de fleurs sauvages. La colline à cet endroit s'abaisse et laisse apercevoir au loin les murs de la cité. La brise au travers des rameaux agite la lumière et répand les parfums mûris par la journée ; pieusement, en silence, nous cueillons la scabieuse, l'œillet, la clématite.

La Chine était alors, comme souvent au cours de son histoire, profondément troublée. Un siècle avait suffi à la dynastie des Mongols pour épuiser sa force vitale, elle tombait en décomposition. Le moment était venu d'éliminer ces maîtres étrangers. Siu-ta, robuste gars de la campagne, avait suivi une des bandes armées qui par toute la contrée leur faisaient une guerre de partisans. Il s'y distingua par son courage, passa ensuite à un autre groupe de combattants plus fort et mieux

## Miroir de la Chine

organisé, dont le chef, né aux champs comme lui, avait été novice en un couvent bouddhique. Il mérita sa confiance. Placé à la tête d'un détachement, il montra autant de talent que d'humanité. Il traitait bien les prisonniers, et soumettant ses jeunes soldats à la plus rigoureuse discipline, leur interdisait sous peine de mort de molester les populations civiles. Aussi étaient-ils partout bien accueillis. Le pays devenait leur complice. Quelques années plus tard, son chef parvenait au trône impérial, pendant que Siu-ta, commandant une puissante armée, pourchassait jusqu'à la frontière les Mongols en déroute.

L'empereur n'oublia pas son compagnon des mauvais jours. Il fit de lui son conseiller de droite, et le traitait, malgré sa respectueuse résistance, en ami familier, mais ne parvenait pas à lui faire accepter d'autre récompense. Pour lui donner un de ses palais, il s'avisa de l'inviter un jour à vider plusieurs coupes d'un vin capiteux. Siu-ta, qui n'avait pas l'habitude de ces excès, succomba au sommeil. On en profita pour l'emporter en sa nouvelle résidence. Il s'éveilla terrifié, sur un lit magnifique, d'où il dégringola pour se jeter à terre, balbutiant des excuses, devant l'empereur qui était là, et souriait. Il fallut y rester, et quelque temps plus tard, quand l'habitude fut prise, un arc de triomphe placé devant la porte signala ses éminents services.

Il mourut peu après, à cinquante et un ans. L'histoire officielle de la dynastie qui commençait avec ce règne nous apprend qu'il fut enseveli sur le versant septentrional du mont Tchoung, et qu'un ordre impérial a fait construire le chemin des esprits. Tchoung est le nom géographique, la montagne d'or pourpre, le surnom populaire. Le chemin est celui que nous venons de suivre, entre les gardes en effigie qui dirigent vers le mort les influences favorables.

## Miroir de la Chine

L'empereur l'avait fait roi de Tchoung-chan, la montagne de Tchoung ; ce n'était qu'un titre, comme ceux que Napoléon décernait, en souvenir de victoires, à ses maréchaux. En raison de sa haute origine, il a supplanté, sur la stèle funèbre, le nom de naissance. Siu-ta y est appelé Siu Tchoung-chan.

« Vous savez qui est venu ici il y a vingt ans ? » Je le sais ; déjà l'événement appartient à l'histoire. Né dans une ferme, lui aussi, mais en 1866, et dans le sud de Canton, où l'insurrection de la *Paix suprême* à peine réprimée laissait des souvenirs vivaces encore, il avait dévoué son existence à la restauration de l'ordre, de la justice, et de la prospérité en Chine ; la première condition pour y parvenir était d'abattre une autre dynastie étrangère, déjà en décadence, celle des Mandchoux. En 1895, après la guerre avec le Japon, qui s'était terminée par un désastre, il tentait, à Canton, un premier soulèvement qui fut découvert par la police impériale. Il put s'enfuir, mais le 11 octobre 1896 était arrêté à la légation chinoise de Londres, d'où il ne fut délivré que sur l'intervention pressante du premier ministre anglais lord Salisbury. Dès lors, pour quinze années, ce fut la vie errante, en Europe, en Amérique, au Japon quand on voulait bien y tolérer sa présence inquiétante pour le gouvernement voisin, avec de brefs retours en Chine où sa tête était mise à prix, caché dans les forêts du sud, près de la frontière du Tonkin, où il trouva bon accueil auprès des autorités françaises. Douze fois il organisa la révolte, douze fois elle fut réprimée. « Il n'est pas nécessaire, disait Guillaume le taciturne, héros des Flandres insurgées contre l'Espagne, d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Le libérateur de la Chine en son *Autobiographie*, a recours à une maxime énoncée dans le *Livre des Écrits*. « Il n'est pas difficile de savoir, mais d'agir. » C'est dans le sens inverse qu'il la fait sienne : « Il n'est pas difficile d'agir, mais de savoir ».

## Miroir de la Chine

L'événement lui a donné raison. Replié et comme réduit sur lui-même, macéré par l'étude et concentré par la méditation, il portait sa pensée inflexible comme une armure intérieure à l'épreuve de tous les coups du sort. Un jour vint où le mouvement qu'elle avait suscité se propagea soudain comme un feu dévorant. Surpris lui-même par la rapidité de la victoire, il se trouvait alors en Amérique ; une dépêche renvoyée de ville en ville l'atteignit juste à temps pour rentrer dans la Chine qui l'acclamait. Nommé à l'unanimité président de la république naissante, il remercia de cet honneur mais crut devoir le décliner, parce que l'ancien ministre de l'empire Yuan Cheu-k'ai, qui avait obtenu l'abdication de l'héritier du trône, lui paraissait mieux à même de parer aux difficultés de la transition, ayant des intelligences dans tous les partis. C'est alors qu'il est venu vers cette tombe, par le chemin des esprits. Que lui ont-ils murmuré à l'oreille ? Sans doute les conseils qu'il attendait, car au retour il prenait pour prénom le titre inscrit par la volonté de l'empereur sur la stèle, marquant ainsi, selon une très ancienne coutume de la Chine, qu'il réglerait désormais sa vie sur l'exemple de l'homme qui l'avait reçu avant lui. Le nom de sa famille était Suen, son nom personnel Wen, et ses parents l'avaient appelé Yi-sien, qui signifie l'Immortel de loisir et se rattache aux croyances taoïstes. Le prénom se place après le nom. Suen Yi-sien se prononce en dialecte cantonais Sun Yat-sen, et cette appellation populaire est aujourd'hui célèbre dans le monde entier. Mais ses ouvrages, livres sacrés de la Chine régénérée, et ses images qu'on vénère dans les monuments publics, ajoutent à son nom ancestral de Suen le prénom Tchoung-chan, qu'il a choisi et qui atteste son hérédité spirituelle.

Sur la route poussiéreuse, on rejoint la voiture. Un soupir en cadence peu à peu se rapproche. C'est un cultivateur qui entraîne

## Miroir de la Chine

ainsi son pas et soutient son effort, car il porte, attachés au bambou qui par le milieu pèse sur l'épaule, comme deux plateaux d'une balance, deux piles de paniers d'où débordent fruits et légumes. On rit de cette aubaine. Le valet crie. Lancé comme une mécanique, l'homme n'arrive à s'arrêter qu'un peu plus loin, pose sa charge au bord herbu de la chaussée et nous regarde, la bouche ouverte comme au sortir d'un rêve. Par brassées on extrait haricots verts et piments doux. Sur le sol on dresse une tourelle de sous. Il compte à voix basse et déclare que c'est trop, ajoute des aubergines. Il n'y a pas à discuter : c'est pour lui une affaire et non pas une aumône. Il s'assied, se relève, le bambou sur l'épaule, détourne un instant la tête, pour nous remercier de lui avoir allégé son fardeau, et reprenant sa plainte à bout de souffle, s'enfonce de nouveau dans la poussière de la route et le sommeil les yeux ouverts.

Nous emportons dans la voiture un jardin potager.

## L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE

@

Entre deux collines boisées, sous le ciel nuageux, montent les créneaux sombres : après trente et une années de règne l'empereur a dû quitter la capitale reconquise, frappé par la mort à son tour, mais n'est pas allé loin. Dallé de pierre, le chemin des esprits est l'avenue des longues funérailles. Aux animaux traditionnels s'ajoutent, prenant rang à leur tour, ceux des pays éloignés, dont ils sont le tribut et l'hommage : deux chameaux à genoux, deux éléphants, d'une courbe superbe. Les officiers de la maison militaire et ceux de la maison civile se regardent l'un l'autre au-dessus de nos têtes, géants et séculaires. Une esplanade de marbre, entourée d'arbres verts, conduit à la

## Miroir de la Chine

poterne d'un bastion massif. C'est l'entrée du passage voûté qui monte en pente raide, traversant la maçonnerie de part en part, et donne sur le flanc velu d'une colline où bruissent les pins obscurs. Sépulcre en proportion de la grandeur impériale, mais où la nature reprend ses droits sans partage, comme pour le dernier des sujets. Dernière étape de la marche funèbre où laissant en arrière le solennel cortège, seul désormais dans la nuit du cercueil, le fils du ciel est venu restituer à la terre nourricière sa dépouille mortelle.

Cet asile est inviolable. Seul le regard peut dépasser le fort qui le protège. Mais en deçà, dans la chapelle funéraire, nous avons contemplé, levant la tête car la salle est haute, deux tableaux sur le mur, au fond vers la colline, de part et d'autre.

L'empereur montre une figure extraordinaire et pourtant d'une vérité saisissante, tant la vie en rayonne, toute en retrait depuis la pointe du menton dur jusqu'aux yeux relevés en angle aigu sous le pli du front et la saillie des sourcils, et pour porter ce visage contracté d'attention, rongé par les soucis du pouvoir, on devine, sous l'ampleur tourmentée de la robe, un corps exténué que maintient une volonté inflexible. Il n'est pas seul. Comme de son vivant l'impératrice est là, compagne nécessaire, ronde, honnête et placide, le regard droit et le front pur.

Il était né, dans un village du pays, d'une famille très pauvre dont il était le quatrième fils. Une année vint où la récolte fut mauvaise ; il vit mourir de faim ses parents et ses frères. Il avait alors dix-sept ans. Sans un voisin charitable qui lui fit don du terrain, il n'aurait pu ensevelir ses morts. Seul au monde, il entra au couvent bouddhique de *l'Auguste réveil*, mais n'y séjourna guère, si l'on en croit l'histoire officielle, dont toutefois le témoignage est quelque peu suspect d'antichléricisme.

## Miroir de la Chine

Tous les ordres bouddhiques sont des ordres mendiants. Parti pour une tournée d'aumônes, le jeune moine tomba malade en route. Recueilli et soigné par de bonnes gens du voisinage, il ne serait revenu au couvent que trois ans plus tard. À peine rentré il en sortait, mais cette fois pour guerroyer contre les Mongols. Il avait vu le monde de trop près.

Le chef de la petite armée où il avait pris du service le remarqua, et lui fit épouser la fille d'un autre chef, dont sans doute il savait les vertus, car ce fut une épouse exemplaire. Qui croirait, à voir ce portrait de sa maturité placide, que jadis elle le suivait en toutes ses campagnes, lui préparant des galettes et des tranches de viande qu'elle cuisait, faute de feu, à la chaleur de son corps, pour lui en remettre une provision quand ils se retrouvaient, à l'étape, le soir ? Bien des années plus tard, au palais impérial, il rappelait ce souvenir. « C'était là, disait-il, un régal meilleur que la purée de pois ou la pâte de froment des terroirs les plus renommés. » Car il avait gardé, de son éducation bouddhique, une prédilection pour les aliments végétaux.

Elle était restée une excellente ménagère, mais pour des fins supérieures, économe par charité. Ses robes en soie écrue, de long usage parce qu'on pouvait les laver, ne grevaient pas de dépenses frivoles le trésor public. Avec ce qui restait de l'étoffe elle faisait confectionner des robes qu'elle offrait aux princesses : elle voulait ainsi leur montrer combien cette matière était précieuse. Dans les ateliers de couture annexés au palais elle ordonnait de ramasser les rognures de laine : on en tirait des couvertures pour les pauvres et les vieillards. Par une confiance dont on rencontre en Chine de fréquents exemples, de tout temps et dans toutes les classes de la société, il écoutait volontiers ses conseils. Elle ne craignait pas d'intervenir, même quand elle le

## Miroir de la Chine

voyait fort en colère. Il ne s'apaisait pas aussitôt, mais le lendemain, ayant réfléchi, il faisait grâce.

Il était prompt par excès d'énergie, mais très noble de cœur. Au temps des guerres, il épargnait les prisonniers, renvoyait les captives. Déjà maître de l'Empire, comme on lui amenait un prince mongol, dernier rejeton de la famille dépossédée, il le fit délivrer, malgré l'avis contraire de ses ministres. Un jour que des courtisans autour de lui énuméraient fièrement leurs captures, il dit, agacé, à l'un d'eux : « Les Mongols ont régné pendant un siècle. Mes parents et les vôtres leur doivent la subsistance. Pourquoi ces vains discours ? Changez vite de langage ! » Le respect de la vie humaine était pour lui un principe de gouvernement : c'est une règle essentielle de la morale bouddhique, appliquée à la politique. Une de ses proclamations, en la vingtième année de son règne, 1387 de l'ère chrétienne, commence par ces mots.

« Ce qu'on appelle la piété envers le Ciel ne consiste pas seulement en hommages et en cérémonies. Il faut aussi qu'elle ait sa réalité. Le ciel confie au prince la mission de faire du peuple son fils. Le prince donc, pour honorer le Ciel, doit d'abord prendre en pitié le peuple. Prendre en pitié le peuple, c'est réellement honorer le ciel. De même le gouvernement impose à un homme la charge d'une fonction administrative. Si cet homme ne peut faire le bonheur du peuple, il trahit la volonté du prince. Il n'y a pas de plus grand crime de lèse-majesté.

Il dit encore :

« Celui qui est prince parmi les hommes fait du Ciel son père, de la terre sa mère et du peuple son fils. Selon les attributions de chaque emploi, voilà ce qu'il faut

## Miroir de la Chine

achever. Si nous nous adressons au Ciel, ce ne sera pas en lui demandant le bonheur pour nous-mêmes, et c'est alors qu'en vérité nous rendrons l'univers florissant.

Les idées, les expressions même, circulent depuis la haute antiquité dans les livres chinois de morale et d'histoire. Mais l'accent est tout autre, d'un élan persuasif, où survit l'influence d'une religion plus fervente et plus tendre.

L'impératrice l'a précédé de plusieurs années dans la tombe. Elle n'avait que cinquante et un ans quand elle tomba gravement malade, et refusa le secours des médecins, craignant qu'ils ne fussent punis s'ils ne parvenaient pas à la guérir.

L'histoire officielle qui rapporte ces traits ne peut être accusée de flatterie. Selon l'usage constant de la Chine, elle fut rédigée, d'après les documents contemporains, sous la dynastie suivante, qui se trouva être celle des Mandchoux.

Malgré les stries dont la pierre est munie, on glisse un peu à la descente, dans le passage obscur. « J'ai peur », me disent-elles. Mais c'est par plaisanterie, car elles me devancent, et je les retrouve au bord de l'esplanade, interrogeant le feuillage des arbres. Elles discutent sur leurs noms, parce qu'elles aiment la nature. Ce qu'on aime, on veut le connaître, et pour connaître, il faut interpeller l'objet, le faire comparaître par devant notre esprit. Rien n'existe pour nous, hors de nous, sans l'imposition du nom. Il est écrit dans la *Genèse* que Dieu présenta ses créatures à l'homme, pour qu'il les désignât à son gré. Confucius, qui avait formé un recueil de chansons populaires, en recommandait la lecture à ses disciples : « Vous y trouverez en grand nombre, leur disait-il, les noms des herbes et des plantes ».

Mais soudain l'une d'elles s'échappe, traverse en courant l'esplanade, jusqu'à l'autre balustrade d'où l'on voit, au couchant,

## Miroir de la Chine

un vigoureux contour d'arbres et de rochers mordre le globe qui décline. Elle le montre d'un bras léger et s'écrie en sa langue imbue de souvenirs, trouvant sans y penser un titre de poème : « Oh ! Le soleil descend à l'ouest de la montagne ! »

## LE RÉFORMATEUR

@

Par un matin ensoleillé j'apporte mon hommage à la tombe de Sun Yat-sen. Plus de garde d'honneur. Plus d'animaux sacrés. Mais la colline entière est devenue un escalier monumental, aveuglant de blancheur. « Ne craignez-vous pas la fatigue ? » demandent mes amis. Ce n'est pas une promenade en effet. C'est une ascension. La chapelle est au faîte, avec son toit vernissé qui brille et se pose en cédant un peu sur les colonnes espacées, refuge d'air et de lumière, belvédère sacré. Quelle est la voix que l'on entend sur la montagne ? Confucius l'a dit, depuis longtemps : c'est la voix de l'humanité, de plus en plus puissante à mesure que l'horizon s'élargit, découvrant d'autres climats où la pensée humaine trouve toujours le même écho.

Telle est la montagne classique. La Chine connaît aussi la montagne romantique avec ses précipices, ses ombres, ses terreurs. À l'âge où les gens du vulgaire se préparent à mourir, c'est là que le sage taoïste, le cœur sans passion et l'esprit expurgé de toute opinion, va chercher une retraite sûre pour le long reste de ses jours ; et s'il est devenu un « homme véritable », il finira par monter au ciel. Car le taoïsme, comme toute religion digne de ce nom, aspire au salut éternel ; mais ses élus sont rares, et gardent leur secret.

## Miroir de la Chine

Sun Yat-sen est confucianiste ; il a dévoué sa vie à l'humanité. Lorsque la république fut instituée en Chine après l'abdication de la dynastie étrangère, à ceux de ses partisans qui croyaient la révolution accomplie il répondait : « Elle commence à peine ». C'était en 1912. Après tant d'essais infructueux, tant de chutes mortelles, on était parvenu à gravir quelques marches, jusqu'à la première terrasse : le pays était délivré. Mais il mesurait du regard la montée qui continuait jusqu'à la cime, perdue encore dans les nuages, et les événements ne lui laissaient pas un instant pour souffler.

Avant d'aller plus loin, il fallait un rude effort pour ne pas redescendre. Un régime nouveau est menacé par les compétitions qui trouvent le champ libre et plus encore par la force du passé qui le tire en arrière. Les Français qui en 1792 fondaient la république la voyaient, trois ans plus tard, aboutir au directoire, puis au consulat et à l'empire, dont la chute avait pour conséquence, en 1815, le retour à l'ancien régime à peine modifié. Tout était à recommencer. Comment être surpris si la république chinoise, en ses premières années, parut à la merci d'un coup d'État ?

Dès le début, on s'aperçut qu'il fallait se méfier du président Yuan Cheu-k'ai. Ce n'était pas un ambitieux vulgaire, mais c'était un ambitieux. Vieilli dans l'exercice du pouvoir, il en était avide, par un instinct de sa nature, que l'habitude comme un vice avait rendu de plus en plus exigeant. Mais il aimait son pays, et s'il tenait à s'en rendre maître, se flattait aussi d'être mieux que personne à même de le bien diriger. Homme d'ancien régime, il restait attaché à cette forme de gouvernement qui seule avait fait ses preuves en Chine jusque-là. L'expérience des affaires l'empêchait de croire aux idées. Il se rendait toujours à la raison du plus fort. Aussi longtemps que la dynastie régnante lui avait

## Miroir de la Chine

semblé de taille à se défendre, il l'avait fidèlement servie. En 1898, l'empereur en tutelle avait voulu s'émanciper, pour faire l'essai, comme le lui conseillait un de ses familiers, d'un empire libéral. Ayant eu connaissance de ce projet, Yuan Cheu-k'ai n'hésita pas à en instruire l'impératrice douairière, afin qu'elle gardât, en ses mains énergiques, le pouvoir absolu. Mais après sa mort et celle de l'empereur, qui se suivirent à peu de jours de distance en 1908, le trône échut à un enfant de quatre ans, et la régence à des princes inexpérimentés.

La monarchie en Chine est de droit divin, mais depuis la plus haute antiquité c'est un droit révocable. Le fils du Ciel n'est qu'un fils d'adoption. S'il se montre indigne de la confiance qui lui fut témoignée, le Ciel le renie. Il annule l'investiture, *keu ming*. L'insurrection devient alors un devoir, et le parti qui en prend l'initiative s'appelle le parti qui annule l'investiture, *keu ming t'ang*.

Dans les temps où l'histoire touche à la légende, la concession du pouvoir était personnelle, l'empereur en mourant ou en abdiquant désignait son successeur parmi les hommes dont il avait pu apprécier la vertu, interprétant ainsi la volonté du Ciel. Mais bientôt l'empire devint un héritage, octroyé à une famille où il passait de père en fils, selon le droit d'aînesse. C'est à la famille aussi qu'il était retiré, quand elle en usait mal. Le Ciel marquait alors sa réprobation par les calamités publiques et les désordres populaires.

La dynastie des Mandchoux avait démérité. Tous les Chinois pouvaient se réjouir de sa condamnation, puisqu'elle était d'origine étrangère, et avait traité la Chine en pays conquis. Sur ce point Yuan Cheu-k'ai se mit aisément d'accord avec Sun Yat-sen. Mais son patriotisme ne souhaitait rien de plus que de la

## Miroir de la Chine

remplacer, comme jadis celle des Mongols, par une dynastie chinoise, et son ambition lui faisait un devoir d'en devenir le fondateur, égal en gloire à l'ancêtre des Mîng.

Avant la chute de l'empire, Sun Yat-sen était le chef du parti révolutionnaire, *keu ming tàng*. Devenu un parti de gouvernement, il suffit d'un changement léger dans la prononciation pour en faire le *kouo min tàng*, parti national populaire. Sur un programme nettement républicain, les élections pour l'assemblée nationale, qui se réunit le 8 avril 1913, lui donnèrent la majorité. La réponse de Yuan Cheu-k'ai fut, le 8 novembre, la dissolution de l'assemblée. On a dit que ces élections, faites par le suffrage à deux degrés, n'étaient qu'un leurre, que personne dans le peuple ne savait de quoi il s'agissait, que les délégués mettaient leurs voix à l'encan, et que le résultat final avait été de représenter la nation chinoise par une mêlée d'imposteurs et de tripoteurs. Je n'en suis pas surpris. N'est-il pas d'usage courant, dans les pays républicains d'Europe et d'Amérique, d'évaluer, avant une élection, le prix qu'il y faut mettre ? Peut-on soutenir sérieusement qu'un électeur sur mille, même dans les classes les plus instruites de la société, possède les connaissances requises pour discuter d'un problème politique et apprécier le mérite d'un candidat ? L'avantage ne reste-t-il pas toujours, dans une réunion publique, à celui qui criera le plus fort, et dans les tractations à huis clos, au plus offrant ?

Ces vices congénitaux de la consultation populaire, Sun Yat-sen qui avait voyagé ne les ignorait pas. Mais le régime parlementaire était celui des temps modernes. La Chine devait l'adopter, pour se mettre au niveau des autres nations. Après quoi, on pourrait pousser plus haut. Ce n'était qu'une étape. Encore fallait-il la franchir.

## Miroir de la Chine

Son parti pourchassé redevint révolutionnaire, et Sun Yat-sen reprit le chemin de l'exil. C'est au Japon qu'il trouvait à la fois un refuge et un poste d'observation. Il eut le regret de n'y être pas suivi par l'épouse qu'il avait choisie dans une modeste famille de son pays natal et qui déjà lui avait donné un fils. Elle avait courageusement accepté le risque de la lutte contre un régime dont il n'avait rien à espérer, mais ne comprenait pas cette reprise des hostilités contre l'allié de la veille, après la victoire. Le mariage en Chine, à cette époque, n'était qu'un contrat entre deux familles, conclu ou rompu de gré à gré, sans que nulle autorité civile ou religieuse eût à intervenir. Ayant répudié sa première femme, Sun Yat-sen épousa le 25 octobre 1915 la fille d'un de ses plus dévoués partisans, mademoiselle Song King-lin, qui venait d'achever ses études en Amérique. Elle lui apportait la beauté, l'intelligence et la fortune, il pouvait goûter auprès d'elle un paisible bonheur. Mais elle partageait ses convictions, et ne cessa de l'encourager aux rudes combats qu'il lui restait à soutenir.

L'Europe était en guerre. L'Allemagne crut habile de lier partie avec Yuan Cheu-k'ai. Tout était prêt pour qu'il fût proclamé empereur, quand il mourut subitement, le 6 juin 1916. Le 10 septembre de l'année suivante Sun Yat-sen revenait à Canton pour y former un gouvernement indépendant, avec son parti qui reprenait la devise nationale et populaire.

C'est que les provinces du centre et du nord étaient alors déchirées par la guerre civile entre des chefs rivaux dont chacun prétendait y tailler son domaine, et l'étendre aussi loin que possible. Ce péril n'était pas nouveau. Durant les troubles toujours fort longs qui ont suivi l'effondrement de chacune de ses dynasties, plus d'une fois la Chine a été coupée en morceaux qui n'ont jamais manqué de se rassembler par la suite, sans aucune

## Miroir de la Chine

solution de continuité, autour du gouvernement stable, quand le Ciel eut enfin marqué sa volonté.

Mais cette fois le conflit intérieur était compliqué par les relations avec les puissances étrangères, dont la politique chinoise n'avait pas à tenir compte avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Le voisin le plus proche était aussi le plus redoutable, par sa rapacité. Le Japon avait déclaré la guerre à l'Allemagne et lui enlevait sans difficulté, dès l'automne de 1914, sa colonie de Ts'ing-tao, dans la province chinoise du Chantoung. L'ayant prise, il entendait la garder. C'est ce qu'il fit savoir à la Chine, au printemps de l'année suivante, en exigeant une acceptation immédiate et ajoutant d'autres clauses qui devaient assurer aux Japonais, sur tout le territoire de la république, une situation privilégiée. C'étaient les « vingt et une demandes », dont le nom rappelle une humiliation profonde. Le moment était bien choisi : la guerre européenne détournait l'attention du monde, et la Chine fut détroussée comme au coin d'un bois.

Le successeur de Yuan Cheu-k'ai à Pékin voulut réparer l'erreur qu'il avait commise en se rapprochant de l'Allemagne, et se rangea du côté des alliés. Mais comme il faisait annoncer par les journaux le prochain départ des troupes chinoises pour les seconder en Europe, Sun Yat-sen adressa une lettre ouverte au ministre anglais Lloyd Georges, pour protester contre cette décision. Il rappelait que le Japon, qui était membre de l'alliance, avait de graves torts envers la Chine, et faisait remarquer que ce renfort, dans l'état d'instruction où se trouvaient les soldats, ne pouvait être d'aucun secours sur les champs de bataille européens, mais procurait au parti militaire de la Chine un dangereux accroissement de prestige. Le regard toujours fixé sur l'avenir de son pays, il ne déviait pas de la ligne tracée.

## Miroir de la Chine

En fait, l'intervention de la Chine s'est réduite à l'expédition de quelques milliers de travailleurs, qui ont fait leur devoir en conscience, et avec courage quand ils étaient près du front de combat. En récompense, la convention de 1915 avec le Japon fut insérée, en 1919, dans le traité de Versailles ; on ne parvint qu'ensuite à faire restituer à la Chine son territoire. Sun Yat-sen avait eu raison de se méfier. La diplomatie des alliés n'a cessé depuis lors de soutenir contre lui les gouvernements militaires des provinces du Nord. L'Allemagne écrasée était momentanément hors de cause, le Japon toujours menaçant. La Russie des tzars n'avait eu d'ordinaire avec la Chine que des relations de bon voisinage, et le gouvernement soviétique faisait de son mieux pour en continuer la tradition. En janvier 1923, son ambassadeur, Joffe, avait à Changhaï une entrevue avec Sun Yat-sen, qui venait de s'adresser sans succès aux États-Unis, à l'Angleterre et à l'Allemagne, pour obtenir des officiers instructeurs. La Russie lui envoya Borodine, nommé aussitôt haut conseiller du gouvernement de Canton.

Cependant la guerre civile continuait, ne s'éteignant sur un point que pour se rallumer ailleurs. Sun Yat-sen y usait ses dernières forces. Les années de sa vie errante et traquée, quand sa tête était mise à prix, étaient certainement pour lui une épreuve moins pénible que celles où il fut obligé de prendre les armes contre des compatriotes. Il est vrai qu'on négociait aussi, même au cours des batailles, pour le scandale des Européens qui, la guerre déclarée, veulent aller « jusqu'au bout », c'est-à-dire, ainsi qu'on venait d'en avoir la preuve, jusqu'à l'extermination. Mais comme on dit chez nous qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès, les Chinois ont de tout temps estimé préférable une transaction où chacun met du sien, à la plus brillante des victoires. Cependant on ne parvenait pas à

## Miroir de la Chine

s'arranger, parce que les partis étaient trop nombreux ; il s'en trouvait toujours au moins un qui refusait de s'engager, un autre qui se prétendait lésé, rompait le contrat. Il fallait se débattre en un réseau mouvant d'intrigues, de complots et de trahisons. Sur la fin de l'année 1924, Sun Yat-sen se rendait à Pékin pour conférer avec deux grands chefs du nord. Il y tomba malade et dut être transporté à l'hôpital de la fondation Rockefeller. Le médecin diagnostiqua un cancer du foie dont il mourut le 12 mars 1925, en sa cinquante huitième année. La médecine moderne avec ses microscopes et ses bouillons de culture n'a pu déterminer encore l'origine du cancer ; c'est peut-être qu'elle la cherche où elle n'est pas. Sans être biologiste, chacun de nous a pu constater que souvent ce mal se développe à la suite d'un grand chagrin. Si Sun Yat-sen est mort à la peine, ce fut pour son pays.

C'est ici que le cortège de ses actions terrestres s'arrête. Seule sa pensée continue l'ascension. Il reste encore bien des marches à gravir. Pourtant là-haut, on commence à discerner sous l'ombre de l'auvent, rectangle plus obscur, l'entrée du sanctuaire.

Quand je l'ai vu pour la première fois, de passage à Paris, et encore en exil, sa redingote mince était presque celle d'un pasteur anglo-saxon. Ayant fait ses études à l'école protestante de Honolulu, où un de ses frères était établi, puis dans les instituts médicaux de Canton et de Hongkong, il était licencié en médecine et chirurgie, et converti à la secte des wesleyens ou méthodistes. De plus près que les insurgés de la *Paix suprême*, il s'approchait du christianisme.

Mais ce n'était pas un pasteur, cet homme au corps menu qui m'attendait debout en sa chambre d'hôtel, le regard fixé droit vers un but invisible à mes yeux, et parlait presque à voix basse,

## Miroir de la Chine

avec un doux sourire où persistait toujours ce pli de réflexion au coin des lèvres. À un pas en arrière, rangés avec respect, trois ou quatre jeunes gens attentifs lui faisaient comme une garde d'honneur. Il m'avait fait remettre, la veille, une brochure en polycopie, qui exposait le plan complet de la révolution future avec ses trois phases d'occupation militaire, de tutelle politique, de régime régulier, et, maintenant, m'estimant renseigné, traitait d'une autre question, celle des relations, après ce grand changement, avec les puissances étrangères. Que ferait la France ? La Russie tzariste allait bouder, mais sans hostilité déclarée. Je répondais de mon mieux, n'osant lui dire combien cet avenir qu'il s'obstinait à prévoir me paraissait lointain encore, et improbable. Mais il avait raison : l'année suivante, l'empire de la Chine, qui durait depuis tant de siècles, s'effondrait tout à coup.

« Il n'est pas difficile d'agir, mais de savoir. » Il a toujours observé cette maxime, veillant sur ses idées, qui dictaient sa conduite. Les six conférences qu'il a prononcées à Changhaï, dans la dernière année de sa vie, et dont le Père d'Elia, de la Compagnie de Jésus, a procuré une excellente traduction en français, avec un lumineux commentaire, tracent le plan complet de la cité, ou plutôt de la société future, selon les trois principes assurant au peuple l'indépendance nationale, la souveraineté politique, et la subsistance. Cet ordre est progressif : un principe est la condition requise, pour que le suivant entre en vigueur. La souveraineté s'exerce par le suffrage. Le gouvernement ajoute aux trois pouvoirs d'exécution, de législation et de jugement les pouvoirs de contrôle et d'examen, non moins nettement séparés, qui ont déjà fait leurs preuves en Chine, depuis le début de l'ère chrétienne où furent institués les censeurs et les concours. Les censeurs allaient inspecter les gouverneurs de provinces, et

## Miroir de la Chine

pouvaient, bien que ce ne fût pas toujours sans danger, adresser de respectueuses remontrances à l'Empereur. Les concours avaient pour objet de recruter tout le personnel administratif. Ce n'est que sous la dynastie des Mandchoux qu'ils se réduisaient à des exercices d'amplification, sans aucune liberté d'esprit. Jusque-là, ils étaient, sauf les erreurs inévitables en tout établissement humain, à l'avantage de l'instruction et du talent.

Toutes les dynasties de la Chine, depuis les temps historiques, ont veillé à la subsistance du peuple. Celle des Song, illustrée par la brillante renaissance de la philosophie confucéenne, a même mis à l'épreuve pendant quelques années, sur la fin du XI<sup>e</sup> siècle de notre ère, une sorte de socialisme d'État. Mais en un pays presque entièrement agricole il s'agissait surtout d'encourager ou de prescrire certaines plantations à longue échéance, comme celle des arbres, et de régulariser les cours par la circulation des produits du sol : le gouvernement, selon l'époque, a le droit d'acheter ou impose l'obligation de lui vendre l'excédent de la récolte, qu'il va répartir sur les marchés où l'offre est dépassée par la demande, pour réfréner de part et d'autre les excès de la spéculation. En Europe, le développement de l'industrie au XIX<sup>e</sup> siècle pose une autre question, qui est celle des rapports entre le capital et travail. Sun Yat-sen condamne le capitalisme qui est le droit du plus fort mais se sépare du marxisme, dont procède le communisme russe. Il lui reproche de prendre pour une loi, et même pour la seule loi de l'histoire, la lutte des classes, qui n'est qu'un accident pathologique. Dans une société saine, les classes vivent en paix, sans qu'il ait été nécessaire, pour mettre fin au conflit à la manière russe, de les exterminer toutes, au bénéfice du prolétariat victorieux. En Chine, le capitalisme n'existe pas encore. Au lieu de le combattre, il suffira d'en prévenir la formation par la progression de l'impôt

## Miroir de la Chine

foncier, le rachat au gré de l'État des grandes entreprises et le développement de la coopération.

Traiter cette doctrine d'utopie, c'est présenter un argument en sa faveur. Un système qui n'a pas sa place marquée et retenue dans l'état présent du monde est par définition une utopie. Toutes les utopies ne s'accomplissent pas ; mais seule une utopie peut s'accomplir. C'est le possible qui se réalise et non pas le réel. La première des conditions pour exister un jour, c'est de pas exister encore.

Utopie, pour un citoyen romain au temps de Néron, cette religion d'une secte juive qui l'eût obligé à traiter son esclave comme un frère. Si l'on préfère un autre exemple, où l'intervention de la Providence soit moins accusée, c'était une autre utopie, à peine moins choquante, que la morale de Confucius, au temps où elle fut prêchée.

La Chine était alors en une agitation comparable à celle de la France sous les derniers successeurs de Charlemagne : le souverain légitime n'ayant plus qu'une autorité nominale, les grands seigneurs étaient les maîtres, et constamment en guerre les uns avec les autres, se croyaient tout permis. L'histoire de cette époque n'est qu'une suite de batailles et de sièges, de massacres et de traîtrises ; on y voit, comme l'a écrit plus tard un moraliste indigné, « le fils tuer son père, et le sujet son prince ». Rien ne s'oppose à la fureur des passions. Pas un château qui n'ait son scandale d'inceste ou d'adultère ; et une chanson que Confucius a recueillie comme un témoignage a pour refrain : « ce qui se passe dans les appartements intérieurs, on ne peut pas le raconter ».

Désespérant de son pays natal où il restait confiné en un modeste bureau de l'administration, il se mit en route, parcourant

## Miroir de la Chine

le territoire de l'empire à la recherche d'un seigneur qui consentît à faire l'essai de ses idées. C'était une entreprise insensée. Comment un de ces barons aussi rudes que ceux des premiers siècles de notre moyen âge, mais beaucoup plus débauchés, eût-il admis ce rigoureux système qui lie le maître au sujet, comme le père au fils, l'époux à l'épouse, le frère au frère, et l'ami à l'ami, par un échange obligatoire de bons procédés ? Après de vaines pérégrinations au péril de ses jours, parfois aussi de sa vertu, Confucius revint au logis, vieilli, désabusé, réservant désormais son enseignement aux disciples qui l'ont transmis à la postérité. Qui pouvait croire alors que trois siècles plus tard la féodalité serait détruite, et qu'entre les dix écoles de philosophie qui disputaient entre elles, celle de Confucius serait choisie pour donner à l'empire restauré sa moralité d'État ?

Cette féodalité sans ancêtres, qui aujourd'hui tient tous les peuples du monde à sa merci, et dont les barons se font la guerre sans y paraître en personne, mais en prenant pour mercenaires les nations, n'est-elle pas condamnée, elle aussi, à disparaître un jour ? Il ne suffit pas de souhaiter que ce jour arrive. Il faut savoir ce qu'on fera le lendemain.

Nous voici parvenus à la terrasse la plus haute. Nous ne sommes pas seuls. Un groupe d'étudiants vient de franchir le seuil, et près de nous une famille nombreuse contemple le large paysage, pendant que reprennent haleine les femmes et les enfants. Tous les jours, du matin au soir, les pèlerins venus de toutes les régions de la Chine montent jusqu'à ce tombeau. Des écriteaux donnent avis d'entrer par la porte de gauche et de sortir par l'autre. À l'intérieur, de chaque côté, deux factionnaires veillent au sens unique de la circulation, en tenue de campagne, vareuse de toile khaki et boudriers de cuir ciré, corrects avec aisance. Comme je signe, au moment de sortir, sur le registre

## Miroir de la Chine

des visiteurs, celui qui se tient là s'approche et sourit de me voir tracer des caractères chinois.

Selon la règle de l'architecture chinoise, l'édifice a la forme d'un rectangle dont les flancs sont les petits côtés. La nef est haute mais spacieuse, portée sur ses colonnes d'un seul jet. Par les baies ouvertes de la façade, l'air y circule, et la lumière. Au centre, le monument, dont la statue et les bas-reliefs viennent de France, et sont l'œuvre d'un de nos statuaires en renom, M. Landowski. On y reconnaît Sun Yat-sen qui part en exil, harangue le peuple qui l'acclame, prête serment à la république. Hors de ces dates historiques, je revois en pensée un autre épisode. Dans un pauvre appartement d'une petite rue, à Paris, la chambre est barrée par la table où nous sommes serrés. Les bols et les assiettes en faïence grossière reçoivent le potage aux nids d'hirondelles, le ragoût d'ailerons de requins, le canard rissolé, la carpe en sauce brune, la compote d'holothuries, la salade de soja, l'omelette aux crabes, et les autres friandises d'un festin de la Chine. Il n'est plus question de politique ; pareils à des écoliers en vacances, les disciples se livrent à l'entrain de leur âge ; on conte des anecdotes, on soutient des paradoxes. « Il n'y a rien de plus laid, dit l'un, que le nez au milieu de la figure, mais on en a pris l'habitude », pendant qu'un autre, à l'adresse d'un camarade qui est élève à Saint-Cyr, cite le proverbe qui rime en chinois : « Avec le mauvais fer on fait un clou ; avec le mauvais homme on fait un soldat ». Le maître qui nous ayant invités a pris la place de l'hôte, au bas bout de la table, sourit avec bienveillance et goûte à tous les plats pour en faire compliment aux auteurs. Chacun a fait le sien, car la cuisine en Chine est un art de bonne compagnie. Pourtant, sur un signe, tous se tenaient prêts à rejoindre en secret le poste qui leur serait indiqué ; ils partaient en effet quelques jours plus tard, étant à peu près sûrs de n'en

## Miroir de la Chine

pas revenir. Combien en reste-t-il aujourd'hui, de ces joyeux convives ? « Ce soir, nous souperons chez Pluton », disait Léonidas à ses hommes dans le défilé des Thermopyles où leur fut distribué pour la dernière fois le rata de Lacédémone. Ce sont d'autres héros, qui sans plaisanterie macabre et dans la gaieté la plus franche goûtaient en connaisseurs, après y avoir rivalisé d'adresse, au menu délicat de ces agapes chinoises.

Au fond du sanctuaire on se recueille, en saluant de la tête et des mains, devant la porte close du caveau ; la dépouille mortelle de Sun Yat-sen, ramenée de Pei-p'ing à Nankin, y fut déposée le 1<sup>er</sup> juin 1929, en une cérémonie grandiose où dix-neuf nations étaient représentées auprès des membres du gouvernement et des délégations chinoises. Le Vatican avait envoyé son délégué apostolique pour la Chine, Mgr Costantini, dont la présence, selon les précieuses paroles de l'éminent prélat, était un « signe des temps » et promettait d'heureux effets « dans un avenir prochain ».

Comme le mont delphique pour la Grèce, cette colline est aujourd'hui le centre spirituel de la république chinoise. Mais la pensée qui s'y est allumée doit rayonner plus loin encore, par delà les frontières. Confucius, Sun Yat-sen, et tous les moralistes chinois dont la suite remplit les vingt-cinq siècles d'intervalle, sont d'accord pour fonder leur doctrine sur les lois générales de la nature humaine, non sur les privilèges d'une race, d'une nation, d'une classe. Ce modèle pour les relations entre les hommes n'est plus celui que proposait Confucius, parce qu'il a fallu tenir compte du changement produit par l'industrie occidentale. Si toute fois il est valable pour la Chine, il devra fonctionner aussi bien en tout lieu où des hommes sont réunis, après les remaniements que peut exiger le genre de vie ou la coutume. Du haut de la terrasse,

## Miroir de la Chine

les champs et les collines à perte de vue font songer aux climats de la terre, et l'homme se confond avec l'humanité.

### LE PHILOSOPHE

@

Quand on arrive à la mairie de Nankin, on laisse sur la gauche une file d'édicules dont chacun a sa porte, fermée d'un verrou extérieur et percée d'un trou rond à hauteur d'homme. Ce sont les cellules où sous la dynastie des Mandchoux on enfermait les candidats aux concours, munis de leurs pinceaux, leurs encriers, leurs feuilles de papier, l'ouverture servant à leur passer les bols de riz.

Une chaussée de pierre entre deux pièces d'eau conduit ensuite à la salle d'honneur. Les chaises y sont alignées devant le portrait de Sun Yat-sen en agrandissement photographique, accroché au mur du fond entre les faisceaux de drapeaux aux couleurs de la nation ou du parti populaire national, rouges ou bleus avec un soleil blanc à douze pointes. Dans toutes les administrations, toutes les casernes et les écoles, la disposition est la même, et c'est là que chaque lundi, le matin, on se réunit pour s'incliner, par trois fois, devant l'image. Lecture est donnée ensuite du testament politique rédigé le 11 mars 1925, la veille de sa mort :

« Depuis quarante ans je me dévoue à la cause de la révolution nationale, dont le but est d'assurer à la Chine la liberté et l'égalité. L'expérience acquise durant ces quarante années m'a convaincu que pour y parvenir il est nécessaire d'éveiller la multitude de notre peuple et

## Miroir de la Chine

de nous associer avec les peuples étrangers qui nous traitent en égaux, pour mener le combat en commun.

« La révolution n'est pas achevée. Je recommande à mes camarades de se conformer aux instructions de mes ouvrages, et de travailler sans relâche à leur réalisation. Surtout la réunion d'une assemblée générale et l'abolition des traités inégaux, comme je l'ai demandé récemment, doivent être obtenues dans le plus bref délai. Telle est ma dernière volonté.

Trois minutes de silence terminent l'hommage.

Il faut reconnaître que cette dévotion jusqu'ici n'a produit aucun miracle. Ce n'est pas un motif pour douter de sa sincérité. Certes, il eût fait beau voir les chefs militaires du nord, comme Tchang Tso-lîn, l'ancien brigand de Mandchourie devenu maître de Pékin, abandonner volontairement les provinces conquises et verser leurs millions dans les caisses du gouvernement régulier. Mais il a fallu une campagne victorieuse du général Tsiang Kiaiche, commandant en chef des armées républicaines, pour obtenir leur soumission précaire. C'est le parti national populaire, réorganisé en janvier 1924 avec la discipline du parti communiste en Russie, qui détient aujourd'hui le pouvoir. Il eût mieux valu qu'en ce parti tout le monde fût toujours de la même opinion, et qu'on s'entendît notamment pour terminer au plus tôt la période de la tutelle politique, en procédant à des élections générales qui n'auraient pas manqué d'envoyer à l'assemblée nationale un conseil de six ou sept cents sages. Mais le parti au pouvoir a ses radicaux et ses modérés. Ceux-ci l'ayant emporté ont exclu les communistes qui sont entrés en rébellion dans plusieurs provinces du centre et de l'ouest. Les radicaux dénoncent les procédés dictatoriaux de leurs rivaux, demandant la convocation

## Miroir de la Chine

immédiate de l'assemblée, la réconciliation avec les communistes et la lutte à outrance contre le Japon qui vient d'attaquer la Chine, en Mandchourie et à Changhaï. Quant aux puissances étrangères qui ont des concessions et des privilèges sur le territoire de la Chine, elles auraient donné un magnifique exemple de désintéressement et de générosité en annulant d'elles-mêmes les traités inégaux qui les avaient extorqués. Mais sauf la Russie révolutionnaire, l'Allemagne vaincue, et quelques États qui n'ont en Chine que des intérêts secondaires, elles se font prier.

Mon vieil ami Li Yu-ying apparaît sur le seuil de la jolie maison où habite le maire de Nankin, et comme si nous nous étions quittés la veille, me salue de sa voix inflexible. Je pensais le rejoindre à Pei-p'ing dans quelques jours, mais un avion du gouvernement l'a déposé ici hier au soir : on a besoin de ses conseils. Assis auprès de moi, il m'interroge et me considère. Son regard un peu voilé se pose avec douceur, mais se fixe et adhère, presque palpable, comme la main d'un ami qui n'admet pas de résistance.

Li Houg-tsaou, qui fut vice-roi et précepteur impérial, a légué à son cinquième fils ce visage affiné, ce calme séculaire, et une part d'héritage qu'il a depuis longtemps dépensée au service de la révolution. Sa vocation s'est déclarée de bonne heure mais avait tout contre elle, l'autorité paternelle, la tradition familiale, l'habitude du luxe, la faveur de la cour. Le courage indomptable qui brisait à la fois tous ces obstacles l'a du même élan porté aux extrêmes conséquences. Auprès de Sun Yat-sen qu'il n'a pas cessé de seconder, ce ci-devant aristocrate était intransigeant jusqu'à l'intolérance. Jamais il ne s'est approché du christianisme, ni d'aucune religion, n'acceptant que la science, pour procurer à la vie de l'homme, extérieure ou intérieure, toutes ses règles de

## Miroir de la Chine

conduite. Quand il a quitté son pays, il est venu en France, pour y étudier la biologie et surtout préciser ses idées. L'empirisme des Anglo-Saxons et la méthode historique de Karl Marx n'agréaient pas à son esprit rigide autant que le raisonnement géométrique dont Descartes avait fait l'application à la connaissance de l'univers, nos philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et nos sociologues du XIX<sup>e</sup> à la politique et à la morale. Il était jeune encore, déjà marié à une femme dévouée qui supportait vaillamment avec lui une pauvreté aggravée encore de restrictions volontaires. Il fondait sur des motifs d'hygiène une discipline qui interdisait à la fois l'opium, le tabac, l'alcool et les boissons fermentées, la chair des animaux et les plaisirs des sens. Il voulait introduire dans le monde entier la culture ou tout au moins la consommation de la légumineuse analogue au pois chiche qui donne d'abondantes récoltes dans le nord de la Chine et en Mandchourie, et qu'on connaît en Europe sous son nom japonais de soja ; il avait trouvé le moyen non seulement d'en utiliser, comme on le faisait déjà, la farine, les pousses et le jus fermenté, mais d'en tirer une espèce de lait, une sorte de fromage, et une pâte comprimée dont le goût ressemblait à celui de la viande. Donc, par cet unique produit, on pouvait assurer à bon marché l'alimentation totale de l'humanité entière.

Pour le prouver, il avait monté dans les environs de Paris une petite usine qui ne put malheureusement faire ses frais. Un peu plus tard, afin de répandre l'instruction dans le peuple de la Chine, il faisait partir pour notre pays, en leur assurant la dépense de l'entretien et de l'étude, plusieurs convois d'enfants pauvres, sans aucun examen préalable, parce qu'il ne lui semblait pas juste de faire un avantage à ceux qui savaient déjà quelque chose, sur les malheureux qui ignoraient tout. La Vérité divine peut en effet se révéler, par le secours de la grâce, à l'esprit le

## Miroir de la Chine

plus grossier comme au plus cultivé. Mais il n'en va pas ainsi pour la vérité que l'homme se fabrique à lui-même, par des raisonnements qu'il faut suivre, sous peine de n'y rien comprendre, du premier au dernier.

Aussi éloignés l'un de l'autre qu'il est possible, par l'objet de nos croyances, nous avons toujours été en sympathie, et même en amitié, comme peuvent l'être les fidèles de deux cultes différents. Religieux sans religion, il sert la science avec un zèle de dévot, le courage d'un martyr, les macérations d'un ascète et une confiance qui n'admet aucun doute en ses miracles. Mais ces vertus dont elle recueille ainsi le bénéfice, la science est incapable de les inspirer, n'étant qu'un instrument de mesure, indifférente au bien ou au mal comme peut l'être le thermomètre à la tiédeur d'un beau jour ou le microscope à la contagion qu'il décèle. Une autre source est dans son cœur : c'est la bonté.

Aujourd'hui qu'il a dépassé l'âge mûr, son visage se prolonge d'une barbiche en pinceau comme on en voit dans les peintures aux sages retirés du monde, jouant du luth au pied d'un arbre, ou regardant un livre, sous une véranda que le rocher domine. Voué comme eux à la méditation, il porte en lui son ermitage. C'est la salle d'audience où les bruits, les paroles, les spectacles du monde, devant sa raison impassible sont introduits avec respect. La réponse, comme eux, a plusieurs seuils à franchir entre ce perpétuel silence et le tumulte du dehors. Le verbe est lent, le geste rare. C'est qu'ils viennent de loin, transmis comme des ordres et dictés aux serviteurs de la porte par le maître caché. On ne discute pas. On écoute.

« Vous vous intéressez aux arts et à la politique Dans quelle proportion ? Dix pour cent ? Vingt pour cent ? » Mal préparé à cette arithmétique je répons : « cinquante pour cent », avec un

## Miroir de la Chine

empressement qui sans doute lui paraît suspect, car il me regarde et ne dit rien.

Comment lui parler de l'agression japonaise, qui est la question à l'ordre du jour ? Je sais en quel embarras le met la politique de notre gouvernement ; il n'a jamais cessé de recommander à la Chine l'amitié de la France qui aujourd'hui, seule entre les grandes puissances, prend ouvertement parti pour le Japon. Il n'est pas malaisé de deviner une collusion d'intérêts entre les hommes d'affaires à qui les hommes d'État, même les plus honnêtes, sont forcés d'obéir, dans les deux pays. Les grands journaux que leurs capitaux alimentent sont comme de coutume odieux de fourberie et de partialité. Plaider l'innocence du peuple en rejetant la faute sur ceux qui exploitent sa faiblesse et abusent de sa crédulité, c'est l'accuser en croyant le défendre : devant l'abus de l'autorité, la faiblesse est coupable, et la ruse n'a pas de complice plus sûre que la docilité. Le seul recours, comme l'a bien vu le gouvernement de Nankin, est dans la Société des nations dont le pouvoir est très faible, mais non pas nul. La Chine a montré sa patience et prouvé son bon droit. Qu'arrivera-t-il si le Japon passe outre ? La Russie soviétique aura en Mandchourie un belliqueux voisin qui se présente au monde comme le champion du capitalisme. Un conflit semble inévitable. « Sans doute, me dit-il. C'est le risque de toute nation qui empiète sur le territoire d'autrui, d'être un jour arrêtée, refoulée, parfois même envahie à son tour. Si ce châtement extérieur ne survient pas, un autre est plus certain. La victoire est un poison par l'orgueil et l'argent qu'elle apporte aux plus forts. Le parti militaire et la classe capitaliste feront fléchir à leur profit l'équilibre intérieur, et le Japon sera de plus en plus troublé. » Il cite deux maximes rédigées en quatre mots par les sages antiques. L'une définit

## Miroir de la Chine

l'ordre de la société : « chacun obtient sa place ». L'autre les effets de la guerre : « double défaite, maux partagés ».

On nous dérange. Un homme d'âge mûr, dont le visage rond annonce la force et la droiture, laisse la porte ouverte pour ces deux serviteurs qui portent dans une litière son compagnon inerte, le soulèvent et le déposent avec précaution dans un fauteuil. L'histoire a gardé le souvenir de la paralysie hémiplegique qui vers le vingtième siècle avant l'ère chrétienne ne laissait qu'une jambe et un bras libres à l'un des plus vertueux empereurs de la Chine ; son règne fut un âge d'or, où nul ne s'avisait de ramasser un objet perdu sur la route, ni de fermer la porte en quittant sa maison. Cet ancien combattant de la république chinoise, dont le regard brille entre les angles de ses traits pétrifiés, est atteint d'un autre mal qui rend son corps pareil à un cadavre souple encore ; mais l'esprit veille, sans rien pour le distraire, et nourri de lui-même comme une flamme sans matière. Je n'assisterai pas au conseil des trois sages. Je sais qu'ils n'ont que le temps de se concerter entre eux, avant les réunions gouvernementales où ils passeront la journée. Le régime institué par Sun Yat-sen exige la discussion. Un ministre ne peut rien entreprendre sans l'avis de ses conseillers, rien terminer sans l'apostille du conseil d'État. Il est tenu d'assister aux séances du conseil central politique, du conseil central exécutif et du conseil exécutif, qui ont lieu chaque semaine, à jours fixes. Mais il a deux adjoints dont le premier peut le remplacer dans les comités et les conseils, et l'autre au ministère. Nos ministres privés de cette facilité ne sont-ils pas plus fréquemment appelés hors de leurs bureaux, pour se défendre devant les chambres ou s'expliquer avec les commissions ? Un avantage de la constitution chinoise, c'est que le contrôle s'exerce avant que la décision soit prise. Il arrive au régime parlementaire qu'il abatte à l'improviste

## Miroir de la Chine

un projet longuement étudié, rende stérile de laborieuses négociations ; un exemple célèbre est celui du président Wilson qui après avoir collaboré avec les ministres alliés à la rédaction du traité de Versailles n'a pu obtenir le vote favorable du sénat des États-Unis. Un ministre chinois attend des instructions, il n'est qu'un mandataire et n'a en aucun cas pleins pouvoirs. Les étrangers s'impatientent, et voudraient voir la fin de ces débats interminables. En Chine le temps n'est pas, comme en Amérique, de l'argent à gagner minute par minute, mais un courant qui porte loin, quand on sait s'y prêter.

L'après-midi, au consulat de France où je reçois une très aimable hospitalité, je fais mes paquets en y ajoutant les cadeaux que vient de m'offrir le conservatoire de musique : un long étui de flûtes et un luth ancien, emmitouflé avec soin dans une couverture ; on dit qu'un musicien célèbre du XVI<sup>e</sup> siècle, prince de la famille impériale des Mîng, l'a touché de ses nobles doigts. M. Li, que je ne pensais plus revoir ici, vient me surprendre. Il a pu s'échapper pour quelques instants, et m'apporte des lettres, qu'il vient d'écrire, pour ses collaborateurs de Pei-p'îng, chargés de me recevoir, prévenus eux-mêmes par un télégramme et une lettre confiée à l'avion postal. Il a aussi tracé, pour que je trouve mon chemin les premiers jours, un plan des édifices où un appartement m'est réservé, un autre pour les promenades aux alentours. « Nous avons fait de notre mieux pour vous offrir votre confort coutumier. Mais c'est un premier essai, bien des choses vous manqueront. Je vous prie de les signaler, dans notre intérêt, pour nous instruire. » Sans parler plus vite que d'ordinaire, mais d'un trait, il débite ses recommandations et me quitte, avant que j'aie pu lui dire combien je suis touché, en me souhaitant un bon voyage avec un lumineux sourire : il pourra désormais me suivre

## Miroir de la Chine

par la pensée, et presque chaque jour s'informer de mon sort, sans trop d'inquiétude.

### CAMPAGNE

@

Le soleil du matin traverse les voies libres et projette sur le quai l'ombre du train où courent des enfants, levant à bout de bras les paniers de concombres et les paquets de journaux. Le nom de la station est Siu-tcheou, inscrit sur le panneau de bois comme il le fut jadis dans le *Tribut de Yù*, registre des produits de la Chine attribué à un empereur légendaire et vieux peut-être de trente siècles. Dans la nuit nous n'avons cessé de nous éloigner du Kiang en montant vers le nord, mais ce territoire appartient encore, comme Changhaï et Nankin, à la province du Kiang-sou.

Il n'était pas commode hier soir, le grand fleuve qu'il fallait franchir pour trouver, sur l'autre rive, la gare et l'express de Pékin. J'ai pensé y avoir perdu mon porte-cigarettes en passant d'une embarcation à l'autre, et le regret de ce petit serviteur venu de si loin pour se noyer dans les flots livides m'a empêché de goûter la sécurité du wagon, jusqu'au moment où il a reparu, s'étant trompé de poche dans l'émotion du départ et de la traversée.

Les bas quartiers étaient encore inondés. Sur les passerelles de planches remplaçant les trottoirs, les passants en file ininterrompue s'emboîtaient le pas l'un à l'autre. Quand la voiture a roulé dans l'eau jusqu'au moyeu, il a fallu accepter les services des bateliers qui s'approchaient, passer dans leur barque à fond plat, descendre ainsi la rue jusqu'au quai submergé. Des gamins, la tête hors de l'eau, s'amusaient comme au bain à s'éclabousser.

## Miroir de la Chine

Un fils respectueux portait à califourchon sur ses épaules une vieille dame impassible, jambes tendues. Des ménagères revenaient du marché, en serrant leurs paquets comme des enfants sur leurs poitrines. On se fait place en pataugeant, on s'interpelle avec des voix joviales. Le bon peuple de Chine, comme celui de France, trouve toujours le mot pour rire.

Nous voguons maintenant dans le courant du fleuve, retroussé en courtes vagues par le vent contraire. Il faut, pour atteindre la vedette du gouvernement où je suis attendu, contourner un gros vapeur. La barque en dépassant l'abri de sa coque est prise par le travers, vacille un peu, mais le batelier habile l'a promptement redressée, face à la lame. Quelques instants après, sur la dunette du petit navire dont on mettait en marche le moteur à pétrole, assis en nos fauteuils d'osier devant la table où fumait le thé jaune, nous étions à l'aise. « J'ai eu peur », me dit mon compagnon. Ce très aimable et distingué fonctionnaire est capable, je le sais, d'un courage à toute épreuve pour servir son pays. Comme lui j'ai vu la barque sur le point de chavirer. J'ai redouté cet accident, mais je n'ai pas eu peur, pareil à ces enfants qui, après une chute protestent qu'ils ne se sont pas fait mal, et se retiennent de pleurer.

Le régime féodal, plus récent en nos pays qu'en Chine, nous a laissé l'obligation de faire toujours bonne contenance, comme un soldat sous les armes. Règle excellente devant un adversaire à qui il faut tenir tête. Mais on n'intimide pas les vagues sur le fleuve, ni le bacille de la typhoïde.

Devant Changhaï, un chef de bataillon demandait soixante volontaires, pour une mission où leur mort était certaine. Deux fois de suite, le bataillon entier se proposa. Il a fallu tirer au sort. La mission était de se glisser en rampant dans la nuit jusqu'aux

## Miroir de la Chine

lignes japonaises, chaque homme portant une ceinture de bombes qui feraient explosion sous les balles et les grenades. Ce qui fut accompli. Un chauffeur de taxi fut réquisitionné près du port de la ville, par quatre hommes et un caporal japonais, pour transporter des caisses de munitions. Revolver au poing, le caporal monta près de lui sur le siège, les soldats aux marchepieds, et il alla d'un trait jeter sa voiture dans le fleuve où tout fut englouti.

L'histoire de la Chine abonde en exemples pareils ; et les plus récents n'ont surpris que les étrangers, qui l'ignorent.

Roses, blonds et vêtus de drap beige, Américains sans doute, des voyageurs descendus pour se dégourdir les jambes et remontés à l'instant du départ regagnent leur compartiment sans plus me regarder que si j'étais un meuble. Les Chinois, s'ils passent par le couloir, s'excusent de me déranger, et nous lions conversation. Tous me disent avec politesse leur sympathie pour les Français, mais je les devine peu convaincus, lorsque je l'affirme partagée : ils en voudraient sinon des preuves, du moins des signes, dont on n'est pas avare en d'autres pays. L'un est inspecteur des chemins de fer, l'autre secrétaire d'un gouvernement provincial. Tous ont fait leurs études aux États-Unis, et laissent discrètement entendre que la Chine trouve là ses vrais amis. Je prends le parti de rentrer dans ma chambre, où le ménage est fait.

« Les Japonais, quel malheur ! Avez-vous des nouvelles ? » Le conducteur du wagon-lit, venu pour tâter la théière posée devant moi sur la tablette et s'assurer qu'elle est encore assez chaude, m'interroge parce qu'il m'a vu acheter des journaux. Je les lui offre, mais il voudrait aussi savoir ce que j'en pense. « La Société des nations fera quelque chose pour nous ? » A la question qui

## Miroir de la Chine

l'intéresse, je puis répondre sans détour que les droits de la Chine sur son territoire ne manqueront pas d'être reconnus par un tribunal équitable.

Il m'écoute avec une attention qui contracte ses traits, remercie d'un signe de tête, et part emportant la thèière, les journaux pour les lire avec ses collègues au bout du couloir où je surprends leur groupe tassé quelques instants plus tard, et mon discours comme un bonbon fondant entre ses lèvres closes pour le partager avec eux.

Le patriotisme est également répandu dans toutes les classes de la société chinoise, mais si l'on excepte cette partie de la jeunesse qui s'est mise à l'école de l'étranger, c'est un culte privé. Un Chinois appartient à sa famille, à son village, à la maison où il trouve son travail, nourri par le patron qui remplace le père, à sa corporation, à sa province, à sa nation. Ces groupes concentriques sont inséparables et procèdent l'un de l'autre par une filiation naturelle. La nation est unie comme la grande famille qui contient toutes les autres, et vénérable comme l'aïeule des aïeules. L'idée de l'État n'est pas inhérente à ce système. Les théoriciens de la monarchie l'y avaient introduite en prenant pour modèle la constitution familiale : le chef, le magistrat, le gouverneur, le vice-roi, l'empereur, ont aux degrés successifs de la hiérarchie l'autorité, mais aussi les devoirs d'un père envers ses enfants. Ce gouvernement idéal fut celui des empereurs légendaires. Il est à l'honneur de la Chine d'en avoir approché par la suite, en ses règnes les plus glorieux. Mais chaque dynastie, quand elle dépérissait, s'en écartait de plus en plus. À celle des Mandchoux, quand elle commença de se corrompre, au siècle dernier, on reprochait par surcroît son origine étrangère, qui la rendait illégitime. Le peuple depuis lors a pris l'habitude de ne compter que sur lui-même, et la garde, parce que le

## Miroir de la Chine

gouvernement de la république n'a pas su encore lui inspirer confiance. Si sa patrie est menacée, il s'armera pour la défendre. Devant Changhaï on a vu les fermiers de la campagne et les ouvrières des faubourgs enlever leurs fusils aux soldats morts sur les champs de bataille pour combattre l'envahisseur. Les Japonais ont eu beaucoup à souffrir de ces francs-tireurs et ne leur ont fait aucun quartier. En Mandchourie les repris de justice et les gens sans aveu qui trouvaient un refuge en ce pays mal surveillé ont formé des bandes de partisans qui harcellent les détachements et les convois japonais, sans renoncer, quand l'occasion se présente, à détrousser comme de coutume les voyageurs. Ce sont, en toute sincérité, des brigands patriotes, comme dans la religion de l'Inde les démons sont pieux, récitent des prières et font pénitence de leurs péchés.

En d'autres circonstances, le peuple de la Chine a recours contre l'ennemi national à d'autres moyens, comme de mettre à l'index ses maisons de commerce. Le Japon qui ne peut vendre qu'en Chine ses cotonnades et sa quincaillerie subit un dommage qui lui est d'autant plus sensible qu'il n'est pas riche. Il s'en plaint au gouvernement chinois qui n'en peut mais : ce n'est pas lui qui donne le mot d'ordre. On ne sait d'où il vient, mais il se répand aussitôt, par les corps de métier, les familles, tous les canaux de cette masse ramifiée mais homogène, comme l'eau que boit une éponge. On accuse le Chinois de xénophobie. On a tort. Sa morale lui prescrit les mêmes obligations envers tous les hommes. Ce n'est pas l'étranger qu'il déteste. C'est celui qui a fait du mal à son pays : le Mongol ou le Mandchou qui usurpe le trône, et au XIX<sup>e</sup> siècle l'Européen qui fait la guerre pour s'installer en maître sur le territoire de l'Empire. De nos jours, il sait discerner les nations d'outre-mer, et traiter chacune selon son mérite.

## Miroir de la Chine

Nous ne serons à Peï-p'ing que demain à onze heures du matin. Les wagons lourds roulent sans bruit. Le soleil maintenant a quitté ma fenêtre et balaie le couloir. Entre la cigarette et la tasse de thé, je passe la journée à contempler le paysage qui défile sans hâte dans le calme de sa grandeur. C'est le Chantoung, province illustre où naquit Confucius. Plaines comme un lac de terre brune jusqu'au pied des montagnes tranchantes. Gerbes de sorgho, de millet, de maïs et de seigle, en tas au bord des champs, en meules près des maisons. C'est la deuxième récolte, destinée à la nourriture. Déjà la terre est préparée pour la semence du froment qui sera vendu au début de l'été prochain, s'il plaît au ciel et au fleuve. Sillons étroits, sans un brin d'herbe parasite, tracés comme au râteau par la charrue au soc pointu. Les maisons pour laisser plus de place aux guérets s'agglomèrent en hameaux de pisé, en bourgades de pierre, où les murs d'enceinte se touchent et comme dans les villes enferment la rue. Mais chacune entre cour et jardin a ses arbres pour l'ombrage et le fruit. Parfois une ferme s'écarte, avec son clos attenant comme le meix franc-comtois, où le champ porte aussi des arbres en bordure : les fruits piqués comme des lampions dans le feuillage ressemblent à des tomates par la forme et la couleur ; ce sont des *cheu-tzè*, connus en Europe et même acclimatés en nos pays du sud sous le nom japonais de kaki, ils sont gonflés d'un jus délicieux de fraîcheur.

Disséminés dans la campagne, des boqueteaux de saules tiennent à l'ombre des réserves gazonnées où le sol se relève comme si de grosses taupes y avaient creusé leurs galeries. Ce sont des tombes, placées là par le calcul des influences favorables. Le cultivateur qui ailleurs ne perd pas un pouce de terrain les entoure d'un respectueux sillon.

## Miroir de la Chine

La montagne, en cette région depuis tant de siècles fertile et populeuse, a été défrichée pour les besoins de la charpente. Si pourtant elle porte à son sommet une chapelle, les pins et les thuyas y montent sur la pente, en rangs assez distants pour laisser voir le chemin qui circule dans l'intervalle, ouvrir à ses détours de larges perspectives. Plus loin elle se dresse en arêtes vives mais solides, qui se soutiennent l'une l'autre et tiennent au sol par des racines qui s'étendent, violettes dans l'ombre, orangées au soleil, comme une riche étoffe qui se casse en plis raides ; elle est vêtue de majesté.

### PREMIER JOUR À PEI-P'ÎNG

@

Septembre qui se termine a flétri les feuilles des nénufars, sur le lac qui nous sépare de la résidence impériale appelée l'enceinte interdite. Mais les larges feuilles étalées protègent encore l'eau calme contre le vent d'automne. Sous le ciel sans nuages, la muraille violette y trouve un miroir sans rides.

Sur la rive occidentale, laissant derrière nous la chaussée qui tient à l'écart le lac du sud et sans nous arrêter à l'embarcadère que protège un baldaquin de bambou, nous suivons une majestueuse allée d'ormes et de sycomores, vers le pont de marbre infléchi comme un arc et dont la voûte s'ouvre vers le lac du nord. Au delà, sans proportion avec ce paysage de plaisance, pâle comme une apparition et posté là, sous le casque du toit qui se relève en flèche, ainsi qu'un veilleur étranger, le haut clocher de l'église construite par un empereur mandchou pour le culte, cher à cette dynastie, du bouddhisme tibétain. Mon logis est tout près d'ici, parmi les toitures vernissées qui nous regardent entre les arbres et par dessus le mur qui les enferme. J'en suis sorti

## Miroir de la Chine

sans difficulté, par la poterne fortifiée où ne veille plus qu'un gardien de ce jardin public. Mais autrefois, sans doute fallait-il porter à sa ceinture un insigne de jade ou de bronze que vérifiait l'officier de service, car nul n'habitait là qui n'eût une charge à la cour. Aujourd'hui ce sont des locaux universitaires où M. Li Yu-ying m'a fait aménager un appartement.

Ce matin à huit heures, j'ai été réveillé, le train arrêté, par un agent de police qui debout à la porte de mon compartiment ne disait qu'un mot : « *P'ien-tzé ! Carte !* » J'ai montré d'abord mon billet composé de plusieurs morceaux de carton pour les parties du trajet et la location des couchettes, puis mon passeport. Raide en son uniforme verdâtre, il secouait la tête et je commençais à m'inquiéter. Le contrôleur accouru m'excusait : « *Pou mîng*, il ne comprend pas ». Mais l'autre s'obstinait, fidèle à sa consigne : « *P'ien-tzé* ». Il ne me restait plus qu'à lui offrir ma carte de visite. Mais qu'en pourrait-il faire, et n'aurais-je pas l'air de me moquer ? Pourtant, dès qu'il me vit tirer de mon portefeuille une de ces lamelles blanches, il s'en empara, remerciant d'un signe approbateur, et disparut. Alors seulement j'ai pu regarder, au dehors, la foule chinoise mêlée d'Européens se pressant sur les quais, se croisant sur les escaliers des passerelles, et lire sur l'écrêteau le plus proche : « *T'ien-tsin centre* ». Nous entrions dans la province de Pei-p'îng, appelée aujourd'hui le Hô-peï, Nord du fleuve, et réputée entre toutes pour sa bonne police, qui vient de prendre et même d'emporter mon nom.

« Voilà pourquoi, dit l'ami qui m'écoute, l'inceste entre les noms est le pire de tous. » La coutume traditionnelle du mariage, encore observée par le peuple, n'admet en effet aucune dispense quand les deux familles portent le même nom, même si leurs généalogies, aussi loin qu'on puisse remonter, n'indiquent aucune communauté de sang ; cas très fréquent en un pays où les noms

## Miroir de la Chine

de famille sont en petit nombre, et à peu près les mêmes pour toutes les provinces. C'est que le nom n'est pas un signe arbitraire, mais l'émanation de l'être, captée par un mot. Nous partageons cette croyance, quand il nous faut défendre l'honneur d'un nom sans tache. Mais en Chine les noms ont des mœurs. Sur les tablettes des ancêtres, de même qu'aux temples du culte officiel, le nom suffit, l'image est accessoire, et c'est ainsi que ce pays fut préservé de l'idolâtrie.

L'allée est à souhait pour une promenade de philosophes. Cette fois, ce qui sans doute est moins habituel, ce sont deux Européens. Mais Witold Jablonski est mieux qu'un philosophe : un humaniste, et sur un horizon autrement étendu que celui de la France, presque toujours restreint à l'antiquité classique, car depuis l'observatoire naturel de son pays, avant d'atteindre la Chine sa pensée a fait le tour de l'Europe dont il connaît les grandes littératures en leur langue d'origine. Et mieux encore qu'un humaniste : un seigneur polonais. Qui n'a pas connu un polonais de race noble, je veux dire de race pure, ignore un rare accord d'esprit et de fierté, de gentillesse et de magnificence. De Paris, où je l'ai connu, il a gagné Pei-p'ing, l'an passé. Chargé de cours en une des universités, il est logé dans la « maison des étudiants chinois qui reviennent d'Europe et d'Amérique » et n'est jamais entré dans un de ces magasins de bibelots à l'usage des étrangers qu'on appelle, en jargon britannique, des « curios ». Je ne saurais trouver un meilleur compagnon pour les journées comme celle-ci, où mon programme est de n'en pas avoir.

Le pont de marbre nous conduit, par une porte monumentale dans l'enceinte extérieure, à l'avenue qui longe un canal rectiligne, première défense du rempart. C'est le donjon intérieur, rectangle orienté sur les points cardinaux, protégé encore par des bastions d'angle et grand comme une ville, car il contient les

## Miroir de la Chine

palais où réside l'empereur, les jardins pour ses promenades, et la salle du trône. Aujourd'hui, comme à Paris le Louvre, la demeure du souverain appartient à la nation. La garde qui veille aux quatre portes fortifiées dont la double toiture marque le milieu de chacune des faces perçoit un droit d'entrée et règle une invasion pacifique, admise à circuler, en sens unique, devant les trésors dont elle ne prendra possession que du regard ; les meubles, les peintures, les maximes écrites, les vases de bronze et de jade, les bassins, les kiosques, les arbres centenaires, et d'un calme souverain sur leurs degrés de marbre les séjours de majesté, tout ici est exposé au public, comme une pièce de musée. Des étudiants vont à pas lents, déchiffrant avec nous les poèmes inscrits au ciel des paysages ; car la peinture chinoise ne se contente pas, comme la nôtre, du mérite de la ressemblance ; avec les objets de la nature elle compose des symphonies qui inspirent ces vers à l'artiste lui-même ou à quelque lettré de ses amis ; souvent même par la suite, passant de main en main, l'œuvre s'enrichit, sous la signature et le sceau de ceux qui l'ont aimée, d'autres commentaires en poésie. L'écriture chinoise, autrement riche et souple que la nôtre, s'accorde au dessin du tableau.

L'écriture est elle-même un art, dont nous voyons en larges caractères, sur ces banderoles blanches, sans autre appui que les mots qu'elle trace et leur sens, d'authentiques chefs-d'œuvre. *Foung kou* : le vent et l'os. Par cette double métaphore la critique chinoise indique les vertus qu'il faut unir pour la composition. Le vent de la pensée emporte le trait droit comme une flèche verticale, le tord soudain sans le rompre, le noue sur lui-même et le laisse flottant, ou le serre en massue. Le squelette tient bon ; disséminés ou entassés, jetés ici et là, mais toujours dans le même ordre, voici la côte et le tibia, la vertèbre et la rotule,

## Miroir de la Chine

solidifiés d'un noir brillant où le pinceau s'arrête avant de reprendre sa course, marquée seulement d'une trace brumeuse. L'écriture se contracte et se dilate, et le regard qui la parcourt transmet au cœur sa vibration.

« Conduire le pinceau sur le rythme vital » ; précepte vieux aujourd'hui de quinze siècles, et toujours observé par les peintres. L'écriture aide à le comprendre. Les êtres et les choses sont les caractères d'un alphabet figuratif ; l'artiste les retrace dans un mouvement qui accuse le sens ; on doit lire un tableau, comme on lit un poème. L'espace inerte ne prend vie que s'il devient parcouru, inscrit dans la durée.

« Venez donc vous asseoir ! » La voix criarde nous fait tourner la tête, mais ce n'est pas à nous que s'adresse la joviale commère qui profitant d'un moment où le gardien n'est pas là vient de s'affaler sur un divan de soie jaune, réservé jadis, comme cette couleur l'indique, à la famille impériale. C'est son fils ou son gendre, ce jeune homme qui porte en bandoulière la bouteille thermos pour le thé du voyage. Il obéit, suivi de sa femme rondelette, flanquée elle-même de deux enfants, moins amusés du jeu que les parents et la grand'mère, qui se saluent avec des sourires farceurs, heureux sur ce siège auguste comme les sans-culotte qui en un jour d'émeute, aux Tuileries, se prélassaient dans les fauteuils, et forçaient Louis XVI à coiffer le bonnet révolutionnaire. C'est ainsi que le peuple opprimé prend sa revanche.

Sortis en nous laissant porter au courant de la foule, nous n'avons que l'avenue à traverser pour retrouver la solitude. La porte qui fait face à celle du rempart conduit à un ancien jardin du palais, aujourd'hui jardin public, sur une colline à trois sommets dont chacun porte un belvédère. On l'appelait le *King*

## Miroir de la Chine

*chan*, montagne du paysage, ou le *Mei chan*, montagne de la houille, par une méprise du langage populaire, et sous les Ming le *Wan soei chan*, la montagne des dix mille années, autrement dit de l'empereur. Les allées soigneusement sablées s'élèvent doucement entre les thuyas dont les troncs ravinés par les ans soutiennent un feuillage toujours vert. Quelques promeneurs à pas lents nous y croisent, sans interrompre, même d'un coup d'œil, leurs rêveries. D'autres qui se reposent au bord de l'allée, sur des bancs pareils à ceux de notre Luxembourg, nous laissent passer comme des ombres dans le champ de leur regard.

Nous n'irons pas plus loin, prévoyant la fatigue et persuadés l'un et l'autre que pour bien voir il ne faut pas tout voir. Sur la pente orientale, près du chemin qui nous ramène, une barrière en bois entoure la place vide où a péri, au siècle dernier, un arbre pareil à ceux que nous voyons encore, mais chargé de chaînes, pour expier le crime de lèse-majesté. À l'une des grosses branches qui s'écartaient du tronc comme les solives du pilier soutenant la toiture d'aiguilles sombres, le dernier empereur de la dynastie des Mîng s'était pendu, le matin du 9 avril de l'année 1644, parce que l'insurrection dans la capitale était triomphante. À l'aube, selon la coutume, la cloche avait sonné pour le conseil des ministres, mais personne ne s'était présenté. Le palais était vide : tous avaient pris la fuite ou étaient passés à l'ennemi. Sur la robe de l'impérial cadavre, on trouva, tracé en lettres de sang, ce dernier décret :

« Par la froideur de ma vertu et la faiblesse de ma nature je me suis rendu coupable envers le Ciel très haut. Ainsi, en toutes circonstances, mes ministres m'ont trompé. En mourant je n'ai pas de regard pour affronter mes ancêtres. De mes propres mains je retire la tiare impériale et me voile la face de ma chevelure,

## Miroir de la Chine

consentant que les rebelles me coupent en morceaux, sans maltraiter un seul homme de la population.

Quand la dynastie des Mandchoux est tombée à son tour, en 1911, l'héritier du trône ne pouvait guère s'offrir en sacrifice pour le salut de la nation, puisque c'était un enfant de quatre ans. Pendant que les autres princes de la famille gardaient et occupent encore leurs résidences dans la ville, mais avec un train fort réduit, il a reçu de la république une dotation suffisante pour entretenir, d'abord ici, puis à T'ien-tsin, une maison où rien n'a manqué, dès qu'il eut l'âge d'homme, à ses plaisirs. L'armée japonaise ayant séparé la Mandchourie de la Chine, il s'est conduit en acceptant d'en être le nouvel empereur comme aurait fait le fils de Napoléon III s'il avait reçu de la Prusse, en 1871, un royaume en Alsace, ou inversement le prince héritier d'Allemagne, en 1919, si la France lui eût octroyé la même faveur. Une de ses épouses, choisie en 1923 dans une bonne famille d'origine mandchoue, l'avait quitté l'an passé, en le menaçant, s'il voulait la retenir, d'introduire en justice une requête en divorce, pour le grief et avec la preuve de sévices. Afin d'éviter ce scandale, une convention amiable lui accorda une pension de cinq mille dollars de Chine, environ trente mille francs par mois. Mais ayant sur ces entrefaites quitté T'ien-tsin pour la Mandchourie, le jeune souverain sûr de l'impunité renia sa signature. Il fallut les instances de quelques partisans d'une restauration qui s'obstinent encore en Chine et l'intervention personnelle d'un prince de la famille impériale pour que la dette fût payée.

M. Li Yu-ying avait bien raison de me remettre, à Nankin, le plan des bâtiments où serait ma demeure, et j'ai eu bien tort de le laisser, en sortant, sur ma table. Impossible de se méprendre sur la poterne. Mais au delà, chaque édifice a sa porte d'entrée

## Miroir de la Chine

peinte en rouge, rigoureusement égale à celle du voisin, sur le même perron de trois marches et protégée à même distance par un écran de pierre sculptée contre les revenants qui ne peuvent contourner cet obstacle. Les écriteaux, de près, nous détrompent. L'un annonce un institut technique, l'autre des bureaux administratifs. Vainement nous faisons par deux fois le tour de l'avenue. Il faut consulter un agent de police qui nous écoute, correct et grave comme tous ceux de la Chine, et après réflexion nous envoie dans une avenue parallèle et semblable. Sous l'auvent, le concierge qui m'a vu pour la première fois quelques heures plus tôt me reconnaît et me salue.

## LE SÉJOUR DU BONHEUR

@

« Le pain n'était pas bon ? Je l'ai pris cependant à une boulangerie française. » Dans ma dernière tasse de thé j'arrive à dissoudre une tranche encore, pour ne pas affliger le domestique préposé à mon service, que le respect immobilise, debout à trois pas comme un soldat devant son chef mais semblable plutôt, avec sa robe noire, son crâne rasé et l'air de componction que lui donnent ses paupières tombantes, à quelque frère convers mûri dans la dévotion du cloître et pieusement attentif à sa tâche modeste, mais nécessaire.

Il guettait mon réveil, dans la galerie en bois ciselé, aux trumeaux peints sur deux tons seulement, bleu d'azur et rose de corail, devant le vitrage de ma chambre. Je lui donne mes instructions du jour. Pour prendre sa responsabilité il répète après moi mot pour mot qu'à midi j'ai un invité, que le soir je ne dîne pas ici et qu'il me faut ma voiture à dix heures.

## Miroir de la Chine

Sa probité rigoureuse m'ôte le souci de fermer les tiroirs, et si je le charge d'acheter des timbres ou un paquet de cigarettes, il me présente aussitôt le compte, tracé d'un pinceau minutieux, non sans élégance. Quand je rentre, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, à peine ai-je traversé la première cour que je le vois accourir ; il me salue sans obséquiosité, d'une légère inclination de tête, les mains à plat sur la poitrine, et pour franchir les trois marches des seuils successifs me soutient par le coude, comme c'est la règle envers un homme d'âge ou un maître. Je n'ai pas encore accroché mon manteau que déjà il m'apporte la théière chaude.

Le pavillon où je suis logé forme le côté occidental de la troisième cour, carrée et dallée, mais plantée de pommiers sauvages ; le matin je vois les jeunes domestiques sauter jusqu'aux branches étalées, cueillir les fruits écarlates, à peine plus gros que des cerises. La toiture est de tuiles vernissées, portées par des solives apparentes à l'extérieur. Mais la chambre est maintenant fermée d'un plafond lambrissé de bois verni, comme ses murs, à la mode anglaise. Au fond une cloison également récente abrite la salle de bains. L'ameublement, comme celui de la salle à manger voisine, est de fabrication chinoise, mais de forme européenne. Ces bâtiments ont été concédés à l'académie nationale de Pei-p'ing fondée et dirigée par M. Li Yu-ying. Mais pour indiquer mon adresse à un tireur de pousse, un chauffeur, un marchand, il faut user de l'ancien nom, qu'ils n'ont pas désappris encore : « *Tchoung haï, Fou lou kiu*, Lac du centre, Séjour du bonheur ».

Qui donc habitait, au temps jadis, en ces demeures légères ? Je me plais à imaginer les femmes du palais, celles qui selon l'expression des annalistes, étaient « nourries ensemble », plusieurs dans le même pavillon, obligées, comme dit l'une d'elles

## Miroir de la Chine

qui avait du chagrin, « de faire leur toilette dans les rideaux ». Le poème où se trouve ce trait date du deuxième siècle avant l'ère chrétienne, et c'est un des derniers empereurs de la dynastie mandchoue qui a fait placer devant la galerie ces urnes d'où débordent des fruits et des grappes de pierre, comme pour une offrande à Pomone, dans un jardin de Trianon. Les bâtiments ne sont pas plus anciens, mais la coutume de la cour, surtout dans les appartements des femmes, a peu changé au cours des siècles. Sous la surveillance des eunuques, dont l'institution vieille de deux mille ans a duré jusqu'à la révolution de 1911, de quoi pouvaient s'occuper ces recluses, sinon d'intrigues et de commérages, de musique et de poésie si elles étaient instruites, et surtout de soigner leur beauté ? L'une d'elles parfois, si le regard de l'empereur la remarquait, passait un jour le seuil d'une muraille violette, par delà un lac de nénufars, et là, si elle plaisait, comblée de présents et d'honneurs, son espérance était alors d'avoir un fils qui pouvait devenir l'héritier présomptif et lui donnerait ainsi le rang d'impératrice douairière. Les femmes ont toujours eu une grande influence sur la politique de la Chine. Les unes sont illustres et les autres fatales. Beaucoup n'ont dû leur élévation qu'à ce concours de circonstances, et tel fut encore le cas pour la régente Ts'eu-hi qui a exercé le pouvoir dans les derniers temps de l'empire et surpris le monde par l'énergie de son caractère.

Mais il arrivait aussi que la faveur du souverain fût éphémère. Il fallait alors revenir à cette vie oisive et sans souci que bien d'autres, obligées au travail et vieilles avant l'âge, pouvaient envier. Tel fut le sort de la poétesse, les deux enfants qu'elle avait donnés à l'empereur étant morts au berceau :

*L'existence humaine — n'a qu'un temps,  
elle passe — comme le flot.*

## Miroir de la Chine

*J'ai obtenu — la suprême faveur.  
Perdue dans la foule — au comble de la félicité,  
je garde en mon cœur — la perfection de joie,  
et le bonheur — sans terme.  
Plaintes de femmes — abandonnées,  
il y en eut — toujours.*

C'est ainsi qu'elle se consolait de sa peine, par l'éternité du souvenir. Les vers sont coupés, à la mode du temps, d'une forte césure, mais elle a su trouver, pour terminer son élégie, ce rythme qui décroît et s'efface, d'une grâce un peu distraite et dédaigneuse. Et le mot qu'elle emploie pour dire le bonheur, *fou lou*, est celui qui désigne, aujourd'hui encore, *Fou lou kiu*, le séjour du bonheur.

## SANS SOURIRE

@

Le premier des vingt-quatre historiens officiels de la Chine, grand annaliste de la cour impériale sur la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne, rapporte le malheur du roi Yeou, de la dynastie des Tcheou. En la troisième année de son règne, qui est l'année 778 avant la naissance du Christ, il s'éprenait d'une favorite, appelée Pao-sseu, au point de dégrader l'impératrice et l'héritier présomptif, pour conférer ces titres à Pao-sseu et à l'enfant qu'elle venait de lui donner. Son grand annaliste, consultant les anciennes archives, prononça : « C'en est fait de la dynastie ! »

Les archives étaient bien tenues à cette époque. Elles permettaient d'affirmer que deux dragons s'étaient montrés dans la salle d'audience au palais impérial, après la mort de Hia-heou qui avait fondé, vers le vingtième siècle avant l'ère chrétienne, la première des dynasties héréditaires. « Nous sommes, disaient-ils,

## Miroir de la Chine

les princes de Pao. » Ce pays dont le nom a subsisté jusqu'à nos jours se trouve dans la province moderne du Chan-si qui formait alors la limite occidentale de l'empire. L'empereur consulta les sorts : fallait-il tuer les dragons, les chasser, les garder ? Dans les trois cas, la réponse fut sinistre. Il demanda s'il devait recueillir leur écume et la réponse fut favorable. Les dragons informés par une affiche sur le mur disparurent après qu'on eut pris leur écume, enfermée en un coffret qui se transmet à la dynastie suivante, celle des Yin, puis à celle des Tcheou, fondée au douzième siècle avant notre ère. Mais sur la fin du règne du roi Li, dans les dernières années du neuvième siècle, quelqu'un par curiosité s'avisa de l'ouvrir. L'écume se répandit sur le pavé de la salle, d'où on ne put la retirer. L'empereur alarmé eut recours à une conjuration magique. L'écume du dragon, c'est l'émanation de son esprit vital. Elle est chargée du principe mâle ou positif, et sera attirée par le principe contraire. C'est pourquoi les femmes furent appelées pour se dévêtir et jeter ensemble de grands cris. L'écume alors se changea en un lézard qui courut aux appartements intérieurs. Une petite fille de sept ans se trouva sur son passage. Elle devint femme et eut un enfant. Mais prise de peur, elle l'abandonna dans la campagne. Le roi Siuan, qui avait succédé à son père cette même année, apprit un jour que des petites filles chantaient une ronde sur ces paroles :

« Arc en mûrier sauvage, carquois de vannerie, perte de la dynastie ». C'était alors une croyance, destinée à durer longtemps encore, que les chansons enfantines sous leur absurdité apparente recelaient de graves présages. On découvrit un pauvre homme et sa femme qui faisaient commerce d'arcs en mûrier sauvage et de carquois en vannerie. Ordre fut donné de les mettre à mort, mais ils réussirent à prendre la fuite.

## Miroir de la Chine

Au bord du chemin, dans la nuit, ils entendirent des vagissements. C'était une fillette de quelques jours. Ces braves gens par pitié l'emportèrent avec eux et coururent d'un trait jusqu'au pays de Pao, où elle trouva des parents d'adoption. C'était l'enfant abandonnée par la petite fille du palais. En grandissant, elle prenait une rare beauté.

Les gens de Pao ayant eu quelques difficultés avec l'autorité impériale résolurent, pour racheter leur faute, d'offrir la jeune fille en présent au palais. C'est ainsi que le roi Yeou fit d'elle sa favorite sous le nom de Pao-sseu.

Les présents dont elle était comblée, les faveurs qui lui étaient prodiguées, elle acceptait tout, mais restait impassible et sérieuse. L'empereur ne sachant qu'inventer pour lui arracher un sourire s'avisa un jour de faire allumer les grands feux de crottes de loup dont la flamme pendant la nuit, et la fumée en plein jour, servaient de signal d'alarme pour convoquer le ban et l'arrière-ban des vassaux. Ils accoururent, et on leur expliqua que c'était une erreur. Cette fois Pao-sseu rit aux éclats de leur déconvenue. L'empereur eut la faiblesse de recommencer, deux autres fois encore, pour lui plaire, cette mauvaise plaisanterie.

Mais l'impératrice légitime qu'il avait dépossédée était allée chercher du secours au delà des frontières occidentales, chez les tribus sauvages qui ont le chien pour totem ou animal ancestral. C'étaient de redoutables archers. L'empire fut envahi. L'empereur fit allumer les feux d'appel, mais personne ne vint car on n'y croyait plus. Il fut tué, son palais dévasté, et la belle Pao-sseu emmenée en captivité chez les hommes-chiens.

J'ai relu cette histoire à cause d'un portrait que j'ai vu hier au musée. Comparé à une antiquité aussi haute, il date d'hier : la princesse Cha Hiàng-fei est morte en 1758. Il était aisé de

## Miroir de la Chine

reconnaître l'époque à la vivacité du coloris et au dessin précis, d'une grâce un peu maniérée qui semble avoir pris ses leçons à la cour de Louis XV. Ce n'est pas vrai au sens matériel, mais chaque siècle est une saison dont l'influence est répandue sur plus d'un climat. Le moyen âge en Chine comme en France a eu ses remparts à créneaux et ses romans de chevalerie ; celui des *Trois royaumes* est resté populaire, pour ses traits admirables d'héroïsme et de fidélité. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis l'Europe jusqu'à l'Asie orientale, on respire le même air de galanterie.

Cependant l'arc et le carquois n'étaient pas là, comme sur une toile de Lancret ou de Boucher, les attributs d'une fiction mythologique. Ils s'accordaient à la fierté du fin visage rejeté en arrière sur la taille cambrée, au défi du regard en éclair sous les paupières aux longs cils, et sans doute avait-elle dans les veines, elle aussi, l'écume du dragon, cette jeune femme dont les lèvres étroitement closes ignorent le sourire.

Sous son nom posthume de K'ien-loung, les amateurs de porcelaines connaissent l'empereur Kao-tsoung, dont le règne fut égal en durée comme en gloire à celui de Cheng-tsou ou K'ang-hi, contemporain de Louis XIV. À l'exemple de son aïeul, il était malgré l'origine étrangère de leur dynastie profondément imbu de la tradition chinoise dont il se fit en ses édits l'éloquent défenseur. Poète abondant et facile, c'était un habile écrivain au sens que garde ce mot en un pays où l'écriture est un art. Dans la même salle, des banderoles où sa main auguste a tracé des sentences de morale attestent par la fougue du trait à la pointe effilée, aux noires épaisseurs, un vigoureux talent.

C'était aussi un grand conquérant qui étendit de beaucoup les frontières de l'empire vers l'Asie centrale. C'est ainsi qu'il fut amené, en la vingtième année de son règne, à envoyer une

## Miroir de la Chine

colonne contre un prince du Turkestan. Mais les précautions étaient mal prises, les effectifs insuffisants ; la colonne fut massacrée. Plus d'une grande puissance a éprouvé pareils mécomptes en ses expéditions lointaines. La Chine était une grande puissance ; elle s'obstina, et par une stratégie plus habile remporta une victoire complète. Le prince put s'enfuir avec les débris de son armée. La princesse qui était restée vaillamment dans le château, faite prisonnière, fut amenée à la cour de Pékin, où était parvenu avant elle son renom de beauté. L'empereur lui trouva plus de charmes encore qu'il ne pensait. C'est lui qui l'appela Hiàng-fei, la dame parfumée. Il paraît en effet que cette fleur sauvage exhalait une odeur délicieuse.

Mais fidèle à son pays et à ses souvenirs, elle demeurait dans les splendeurs de la cour indomptable et farouche, ne daignant même pas se lever à son approche. Il lui parlait avec douceur, s'excusait du mal qu'il avait fait à son pays sur la nécessité de la politique, sans jamais obtenir un seul mot en réponse. Il pouvait aisément la contraindre, mais ne voulait rien obtenir que de son sentiment. Ainsi l'impérial amant implorait une captive rebelle en une scène que l'on croirait empruntée à quelque tragédie de Voltaire si elle ne se trouvait dans le drame chinois qui a pour sujet cette histoire, et pour auteur, dit-on, un général de l'ancien régime rallié à la république.

Les autres femmes du palais ne comprenaient pas le refus d'une faveur dont elles étaient jalouses. Comme elles lui conseillaient d'en prendre son parti, l'étrangère s'emporta jusqu'à tirer de son sein un stylet dont elle les menaça. L'impératrice douairière prit peur alors pour les jours de son fils, et profita d'une nuit où il restait à la chasse pour faire présent de la mort, selon l'expression courtoise, à la dame parfumée.

## Miroir de la Chine

### RUES DE PEI-P'ÎNG

@

La plupart de mes amis me plaignent d'habiter un quartier perdu. J'ai une automobile à ma disposition mais préfère, quand la distance n'est pas trop grande, faire appeler un de ces véhicules à deux roues, traînés par un homme, que les Français appellent des « pousses », les Anglais des « rickshaws » et les Chinois des « voitures étrangères » *yâng tch'oe*, parce qu'elles sont venues du Japon, il y a une cinquantaine d'années. On compte environ quatre-vingt mille tireurs de pousse à Pei-p'îng. Comme nos marchands des quatre saisons, ils louent à des entrepreneurs leur instrument de travail. Sauf les heureux qui entrent au service d'une maison particulière, ils gagnent de quoi ne pas mourir de faim. Sans famille pour la plupart, dans la rue tout le jour, sans autre vêtement que leur culotte courte et leur veste de cotonnade, il en est beaucoup qui n'ont d'autre domicile, la nuit, que le garage de leur voiture. En hiver, la clientèle se fait plus rare, à cause du froid dont on ne peut se garantir en ces paniers sur roues, et comme ils y sont plus exposés encore entre les brancards la tuberculose et la pneumonie les déciment. Il est rare qu'on dépasse la quarantaine en ce métier. D'autres prennent les places vides, maintenant au même chiffre l'effectif de cette population misérable et inoffensive. Il faut débattre le prix qui varie, selon la longueur de la course, entre soixante centimes et trois francs de notre monnaie. L'accord fait, jamais une contestation ne s'élève, ni un supplément n'est demandé à l'arrivée. Les agents n'ont pas à intervenir.

Ils sont nombreux et vigilants, postés à tous les carrefours des avenues spacieuses et fort bien entretenues qui traversent la

## Miroir de la Chine

ville, du nord au sud et de l'est à l'ouest, de part en part, et pareils, avec leurs bras gantés de blanc qui indiquent la voie libre, à des sémaphores en uniforme. Ils n'ont à dresser d'ordinaire que de minimes contraventions, pour croisement fautif ou stationnement interdit. Dans les quartiers populeux où se presse, sur les trottoirs de terre battue, une foule ouvrière, jamais je n'ai vu un ivrogne, ni assisté à une rixe, ni même à une altercation violente. Pourtant on parlait fort, dans les groupes ; on plaisantait ; on discutait aussi, parfois on échangeait de gros mots qui faisaient rire l'assistance, et la querelle en restait là.

Un soir que j'avais hélé un tireur de pousse pour dîner chez un ami, non loin de là, comme je lui donnais le nom de la rue, il me répondit : « Laquelle ? » Pei-p'ing ressemble à Londres en ceci qu'on y trouve, en des quartiers différents, des appellations identiques. Je ne pouvais le renseigner, et dus me fier à son instinct. Nous roulions de rue en rue ; les voitures devenaient de plus en plus rares, et les maisons plus basses. Je l'arrêtai. Un rassemblement de bonne volonté nous entoura aussitôt. Je me souvins que la maison était voisine de la Faculté de droit. Mais personne ne connaissait la Faculté de droit. Il fallut se remettre en route, et bientôt j'entendis le sifflet d'un train. Nous approchions de l'une des voies ferrées qui contournent la ville. Nous étions donc irrémédiablement perdus. La rue n'était qu'une route inégale, crevée d'ornières et bordée de masures. Par conscience, mais sans conviction, il finit par faire halte devant l'une d'elles qui portait bien le numéro requis, et m'interrogea du regard. Une lueur rougeâtre filtrait au bas de la porte, et les pulsations d'un tambourin sauvage traversaient le plâtras des murs. J'hésitais à descendre, mais il ne fallait pas offenser mon conducteur. Un passant me tira d'embarras en nous apprenant que c'était là le quartier des tanneurs. L'un d'eux sans doute

## Miroir de la Chine

battait des peaux de bêtes en cet antre de sorcières. Il n'y avait plus qu'à refaire en sens inverse le chemin parcouru. Avec joie je reconnus mon logis. Le chauffeur devant la porte attendait mes instructions. Comme il m'avait déjà conduit en cet endroit, il jeta un regard de mépris à son humble rival, qui fit des façons pour accepter le prix de la double course, se déclarant coupable de l'erreur commise.

Un autre jour, au matin, un robuste coureur m'entraînait allègrement par l'avenue qui longe au sud l'enceinte interdite, quand j'aperçus devant nous un cortège de jeunes gens en robes noires, de jeunes filles en jupes bleues, portant haut des bannières blanches, comme une procession de fête sous le clair soleil. Mais la démarche était plus vive ; sur les bannières, en approchant, je lisais des devises vouant à l'exécration l'impérialisme des Japonais, et aussi l'injustice des étrangers ; de minute en minute, la troupe entière avec ensemble proférait des cris de guerre, pendant que les tramways sonnaient, les voitures se détournaient, les passants s'arrêtaient un moment, sans paraître autrement surpris d'un spectacle qui sans doute leur était familier. Le sort qui m'a fait naître à l'autre bout du continent m'a donné des traits où aucun Asiatique ne saurait se méprendre. Mon tireur court si vite que nous aurons bientôt rejoint les manifestants. Pour rien au monde je ne voudrais lui demander de ralentir ni de changer de route, et nous voilà, longeant les rangs en marche, à les toucher parce qu'il faut laisser libre passage aux voitures. Tous me jettent au passage un regard scrutateur, mais pas un, parmi tant de jeunes exaltés, n'a un geste de menace, ni même un mot désobligeant pour cet Européen avéré. J'arrive à la tête du défilé quand il tourne à gauche en bon ordre pour s'engager sur un pont de marbre et disparaître, englouti par la voûte obscure de la porte centrale,

## Miroir de la Chine

gardienne immuable, majestueuse et revêche sous la pesante coiffure de ses deux toits crochus. La vieille Chine accueille ses enfants.

Hors des avenues, les rues se croisent en réseau rectangulaire, juste assez large pour deux voitures. Mais dans les quartiers du commerce, la foule répandue sur la chaussée oblige à de telles précautions qu'on va plus vite en pousse et même à pied. Tous ceux qui ont conduit une auto en Chine savent que le passant ne se gare qu'au dernier moment. Ce n'est pas qu'il ait moins de nerfs que l'Européen, mais il a plus de dignité, et compte davantage sur des égards réciproques. Il les obtient toujours de ses compatriotes, aussi habiles que prudents, et les accidents sont très rares, même en cette populeuse capitale. Cependant un de mes amis, qui se hâtait en bicyclette à son bureau de l'Académie, en a causé un ce matin, et me le raconte plus ému que s'il en avait été victime :

— C'était un vieux bonhomme, qui ne m'entendait pas ou pensait à autre chose. Le voilà étendu par terre qui se met à gémir : Ma jambe, ma pauvre jambe ! Il y a trois mois elle était cassée. À peine guérie, il va falloir la réparer encore ! Je le relève, il tremble, mais se tient debout, essaie de faire un pas : sa jambe était intacte. Je lui offre un peu d'argent qu'il refuse : Vous ne me devez rien, puisqu'il n'y a pas de mal. Et il est parti, se retournant encore pour me dire : Soyez sans inquiétude.

Dans tous les pays du monde, le commerce de détail cherche à plaire au client par l'attrait des étalages. Ici, de même, une vitrine mêle agréablement les souliers de soie sur semelles de feutre blanc aux bottines de cuir brillant, à la mode d'Europe ou d'Amérique ; une autre a composé un édifice d'abat-jour

## Miroir de la Chine

multicolores ; ailleurs ce sont des robes délicatement nuancées, ou des appareils de photographie exposés entre un choix de portraits et de paysages, ou des chapeaux de feutre en compagnie de calottes chinoises et de bonnets de fourrure. Partout l'entrée est libre. On peut faire le tour du magasin, examiner de près un objet, puis un autre, s'y attarder comme dans un musée. Le commis en silence attend qu'on l'interroge et salue, aussi poliment qu'à son entrée, le visiteur qui s'en va les mains vides. Le marchand est un hôte qui reçoit dans sa maison. C'est pourquoi, non content de lui donner bonne apparence, il la pavoise au dehors d'enseignes et d'oriflammes, qui sont comme un habit de fête.

Si pourtant il n'attend que des invités de bonne compagnie, il dédaigne cette parure et promet au contraire une intimité que ne troubleront pas les importuns. Dans cette rue sans étalages, il suffit de quelques mots au jambage d'une porte pour renseigner le connaisseur. C'est là que sont groupés les marchands d'objets en jade. Ce silicate de chaux et de magnésie, qu'il ne faut pas confondre avec la jadéite, silicate de soude et d'alumine, ne se rencontre qu'en gisements disséminés parmi les montagnes du Turkestan chinois, ou sous la forme de cailloux roulés dans les torrents qui en descendent. C'était jadis un tribut réservé à l'empereur qui en décorait ses officiers, gardant pour lui le jade blanc, préféré de beaucoup jusqu'à nos jours, pour son doux éclat, au jade noir, veiné, ou vert. Une seule qualité se vend plus cher encore : c'est le jade jaune, qui doit cette nuance à un long séjour sous terre et porte ainsi la marque indélébile de son antiquité.

Le jade, selon les anciens rituels, est l'emblème de toutes les vertus parce qu'il est diffus comme l'humanité, serré comme la connaissance, net sans tranchant comme la justice, précieux

## Miroir de la Chine

comme la sagesse. C'est ici, dans la calme clarté d'une salle que les stores baissés protègent contre l'indiscrétion de la rue, qu'il faut contempler à loisir, sur les gradins des étagères, une pendeloque découpée à jour, un vase que supporte un phénix héraldique, une tasse qui laisse filtrer un reflet lunaire. Le regard n'est pas seul à y trouver sa joie. Il est permis de s'approcher. On soupèse l'objet, on éprouve la finesse du trait, la fermeté du grain et la douceur de l'épiderme, car le jade a un corps.

Les luthiers sont plus loin, plus retirés encore, sans autre indication que leur nom sur la porte, en d'étroites boutiques où les grosses guitares sont pendues au plafond et se touchent de l'abdomen. Les ouvriers quittent leur travail, dans l'atelier voisin, et viennent avec leur tablier poudré de fins copeaux pour voir cet étranger qui parle d'un vieux luth. Pour garnir l'instrument qu'on m'a offert à Nankin il faut que je m'adresse à trois corps de métier, dont l'un fournit la corde, l'autre la torsade de soie pour l'accrocher, et le troisième le petit étui de bois, solidaire avec celle-ci, qui en tournant produit la tension, retenu par le frottement de sa face plate contre le dessous de la table. Je ne m'en tirerais pas sans peine, si je n'avais pour guide un ami obligeant, que tous les arts intéressent. Né dans une des premières familles de la capitale, d'un père qui fut ministre sous l'ancien régime, il doit à son origine et à son éducation première un goût que ses études, achevées en France, ont cultivé encore.

Nous revenons par la rue des libraires, qui est la plus animée de toutes. Étudiants et étudiantes flânent aux devantures où sont ouvertes des éditions rares, et d'autres annoncées par une affiche sur la vitre, mais s'écartent pour faire place au vieux lettré qui descend d'un pousse et qu'on voit accueillir, à l'intérieur, par des salutations profondes. Quelques jours plus tôt, j'étais allé seul en un de ces magasins pour rectifier une commande. C'était ma

## Miroir de la Chine

seconde visite, mais le libraire ne m'avait pas reconnu. Ce qui ne l'a pas empêché de m'offrir aussitôt une tasse de thé, dans la salle du fond, réservée aux ouvrages de prix. Couchés sur les rayons, du plancher au plafond, ils garnissent les murs. Craignant d'avoir fait erreur moi-même, j'alimentais la conversation en lisant à haute voix les titres, recevant en récompense des compliments pour mon savoir, et nous pouvions rester ainsi jusqu'à la fin du jour, si un autre rendez-vous ne m'eût pressé. Je risquai une allusion à la collection qui devait m'être envoyée, mon hôte tressaillit, et me pria d'excuser ses mauvais yeux.

Dans un atelier ouvert, trois ou quatre ouvriers, courbés sur des dalles de pierre inclinées comme de longs pupitres, les couvrent d'inscriptions fines, à la pointe du ciseau. Le plus âgé se dresse et décerne un salut particulier à mon compagnon. C'est lui qui a gravé l'épithète de son père et il s'en souvient, à cinq ans de distance, comme d'un de ses plus beaux ouvrages.

Dans les quartiers aristocratiques, la rue est enfermée entre les murs que dépasse le feuillage. De distance en distance, sous un auvent de tuiles vernissées, une porte carrée à deux battants, d'un rouge vif, est close. Il faut se reconnaître parmi les numéros qui souvent ne sont pas en ordre ; si l'on fait erreur, les voisins d'ordinaire s'ignorent et ne donnent aucune indication. Le visiteur admis trouve devant lui un vestibule clos, d'où on passe dans le jardin par des ouvertures latérales, et de là au bâtiment qui fait face à l'entrée et où s'ouvrent les appartements de réception. D'autres pavillons, épars sous les ombrages et reliés entre eux par des galeries couvertes, servent à l'habitation ou à l'étude. Ainsi chaque famille à l'abri de son enceinte dispose à son gré de l'espace et forme une cité dans la cité.

## Miroir de la Chine

On reconnaît qu'un dîner se donne à la file des voitures arrêtées et vides. L'usage hospitalier de la Chine réunit à l'office, pour un repas non moins nombreux que celui des maîtres, les valets de pied et les chauffeurs. Au retour, dans la nuit, on entend le silence au bruissement des feuillages. Les maisons dorment, invisibles, et personne, même en rêve, n'y soupçonne mon existence. Je l'oublie moi-même et me dissous dans cet univers qui m'ignore comme une goutte d'eau dans la mer.

## LÉGATION DE FRANCE

@

Adossé au rempart du sud, le quartier des légations observe un diplomatique silence. Les palais de pierre en style européen mais agrémenté de colonnades et de galeries ouvertes semblent bâtis pour quelque gouverneur de colonie. Les poternes donnant accès aux parcs où ils s'isolent sont gardées par des lions de pierre et aussi par des piquets de soldats aux uniformes des nations. Ces murs épais ne furent pas inutiles, quand il fallut soutenir un siège contre l'insurrection des « Poings de justice », désignés hors de la Chine par leur sobriquet britannique de « Boxeurs ». Comme celle de la « Paix suprême », cinquante ans plus tôt, cette société patriotique avait d'abord pour but de chasser les Mandchoux. La régente Ts'eû-hi prit peur, et se crut fort habile en détournant cette colère contre les étrangers. Elle ne parvint ainsi qu'à prolonger de quelques années la dynastie condamnée, au prix d'une indemnité qui pèse encore sur les finances de l'État, et ce qui est plus grave, d'un mauvais souvenir.

On se croirait à Versailles, en ces avenues majestueuses, et aux Indes quand on y croise une voyageuse autoritaire et lisse,

## Miroir de la Chine

figée en sa voiture et sans regard pour l'indigène. Mais devant la légation de France le sergent de la coloniale me reconnaît d'un signe de tête remplaçant le salut militaire des deux premiers jours : depuis qu'on me sait de la maison, c'est en familier qu'on me traite, et j'en suis bien aise.

Comment résister à l'invitation du ministre de mon pays, quand ce ministre est M. Wilden ? Son esprit fascine, sa bonté retient, son expérience instruit. Depuis longtemps accoutumé aux mœurs de la Chine dont il parle la langue couramment, il en connaît le fort et le faible, les vertus et la gloire, les fautes, les malheurs. Le trouble des esprits dont souffrent aujourd'hui toutes les nations est devenu pour celle-ci une fièvre pernicieuse ; il fait la part des circonstances, mais aussi celle des hommes, qu'il ne ménage pas. Les Chinois mieux que nul peuple au monde apprécient une amitié généreuse et sincère : ils le respectent, et ils l'écoutent.

Ces qualités qu'il possède au plus haut degré ne sont pas rares dans la société des ambassades. Je les retrouve sous d'autres formes, chez les ministres étrangers dont je lui dois la connaissance, et les collaborateurs dont il est entouré. L'un d'eux à qui je demandais un jour s'il n'y avait pas moyen de tirer un sens clair des traités invoqués avec une conviction égale par la Chine et le Japon en Mandchourie, me répondit, sceptique : « Certainement il n'y a pas moyen, et il en est ainsi de tous les traités. Si un traité n'admettait qu'une interprétation, jamais on ne pourrait le faire accepter de part et d'autre. » J'ai pris, ce jour-là, en quelques instants, la meilleure leçon d'histoire diplomatique de ma vie.

Après les missionnaires, qui savent interroger une conscience chinoise, les diplomates qui résident depuis quelque temps en

## Miroir de la Chine

Chine sont certainement les meilleurs juges de ce qui se passe dans ce pays. Mais la centralisation du pouvoir, produite elle-même par la facilité des communications, les tient de court au bout d'un fil télégraphique qui restreint à l'excès la liberté de leur mouvement. Rien ne vaut le contact direct ; il faut être sur place pour discuter, négocier, répondre à l'objection, trouver l'argument décisif, saisir l'occasion favorable. Nos hommes d'État le savent bien ; ils se rendent visite l'un à l'autre, et jamais n'ont autant voyagé. Et dans le même temps les instructions dont les ligote la métropole rendent inutiles la science et le talent des diplomates qui ne sont plus que des facteurs, chargés de remettre à un ministre des affaires étrangères les dépêches de leur gouvernement.

## SERVICE CHINOIS

@

Quand j'ai quitté le *Séjour du bonheur*, j'ai dû rassurer mon fidèle serviteur et lui promettre de revenir, ce qui est bien mon intention. C'est un de ses compatriotes qui chaque matin, avec la même exactitude, m'apporte le premier déjeuner en me souhaitant le bonjour, et prépare le bain dans la salle voisine. Valets de chambre et de pied, plantons, cuisiniers, chauffeurs, tous sont chinois. Dès le premier jour ils savaient que je parlais leur langue, et me marquaient un intérêt qui redoubla le lendemain, parce que l'un d'eux m'avait vu lire un livre de leur littérature. Rien ne touche un Chinois comme de voir un étranger qui prend la peine d'étudier l'histoire et la civilisation de son pays. Instruits ou ignorants, ils ont tous le respect du savoir. Parmi ceux d'ici, il en est qui dans leur modeste condition ne manquent pas de connaissances. C'est ainsi qu'un soir le jeune valet qui

## Miroir de la Chine

dans le vestibule attendait mon retour occupait son loisir à copier sur une bande d'étoffe une maxime de morale, et je lui fis compliment sur sa belle écriture. Mais il parut un peu gêné, et je n'insistai pas, ayant compris que c'était sans doute un travail rémunéré, et qu'il se croyait en faute.

En l'absence de M<sup>me</sup> Wilden, qui vient de partir en avion pour passer quelques jours en France, c'est la nièce du ministre, M<sup>elle</sup> du Gardier, qui s'acquitte, avec une grâce modeste et charmante, des devoirs de la maîtresse de maison. Ce n'est pas une sinécure que de diriger un personnel dévoué, mais fort susceptible. Un jour, c'est à l'hôtel de Pékin que nous devons nous rendre pour le repas de midi, le cuisinier en chef ayant donné sa démission parce qu'on l'avait offensé. Nous ne sommes pas seuls à connaître ces difficultés. Un peu plus tard, le froid étant déjà très vif après la fin du jour, nous eûmes la surprise de voir, en nous quittant, un jeune diplomate italien endosser un pardessus d'été. À regret, car c'était lui aussi un ami de la Chine, il dut nous avouer que sa pelisse avait disparu. Mais tout s'expliqua par la suite. Ce n'était pas un vol, c'était la vengeance du deuxième valet : jaloux du premier et convoitant sa place, il avait voulu le rendre victime d'une accusation injuste, qui l'obligerait à la quitter. J'ai eu moi-même à mon service, après mon retour en Europe, un maître d'hôtel chinois qui était un modèle d'exactitude, de probité et de dévouement. Il ne manquait jamais de se lever si l'un de nous venait à passer devant la porte ouverte de l'office, mais en nous présentant les plats prenait part volontiers à la conversation par des remarques, le plus souvent à mon adresse, et en chinois, bien qu'il parlât fort bien français : « Monsieur a raison, cet empereur de Mandchourie n'est qu'un petit imbécile ». Ou bien : « Monsieur ne sera pas en retard pour son livre ? Il n'est encore qu'à Nankin. » Il avait pris

## Miroir de la Chine

connaissance du manuscrit sur ma table de travail, ce qui ne l'avait pas empêché de laisser mon bureau dans un ordre exemplaire. Il m'a quitté sous un prétexte futile, je n'ai jamais su pourquoi ; mais à son air je voyais bien qu'il était fâché. Tous mes amis chinois se plaignent aussi, de temps à autre, de la familiarité de leurs domestiques mais l'acceptent parce que c'est, comme le nom même en notre langue l'indique, une manière de s'adjoindre à la famille. Tous s'attendent aussi, quand il faut une observation, à recevoir une réponse, qui oblige à discuter. Même dans le salon imposant de la légation, si je demande un morceau de sucre supplémentaire pour ma tasse de café, le serveur en obéissant murmure : « Mais j'en ai déjà mis un ». Je lui réponds, sur le même ton, que je le sais ; il se rassérène. Le Chinois n'est jamais servile. C'est un homme, qu'il faut traiter en homme, à quelque distance que le place la hiérarchie de la société. Il est susceptible, parce qu'il est sensible, et s'il proteste, c'est parce qu'il croit son mérite méconnu.

## BONNE SOCIÉTÉ

@

Quand je suis arrivé à Pei-p'îng, j'ai été profondément touché, et même un peu confus, de trouver sur le quai de la gare, avec son bon et fin sourire, M. Tch'ên-louh qui fut pendant plusieurs années ministre de la République chinoise à Paris, et y a laissé les meilleurs souvenirs. C'est alors que j'ai eu l'honneur d'entrer en relations avec lui, pour ma grande joie, car ce diplomate expérimenté est aussi un poète de talent, et aime tout ce qui est beau. Son accueil à Pei-p'îng a dépassé mon espérance. Durant tout mon séjour il n'a cessé de me combler d'attentions affectueuses, car il a le cœur aussi délicat que l'esprit, et

## Miroir de la Chine

devinant par sympathie la peine, que je cachais de mon mieux, d'être si loin des miens, il m'a fait trouver en sa maison charmante mieux encore qu'un ami, une famille adoptive.

Par lui aussi je fus introduit dans la meilleure société de Pei-p'ing, où manquait seulement le nouveau ministre de la république à Paris, M. Wellington Kou, alors en Mandchourie où il avait tenu à pénétrer avec la commission d'études dont il faisait partie, malgré les avertissements significatifs des autorités japonaises, déclinant toute responsabilité s'il lui arrivait malheur. Mais j'ai pu dire à M<sup>me</sup> Kou que j'avais déjà l'honneur de connaître, et qui joint à l'élégance la plus raffinée une très haute intelligence, combien j'admirais non seulement les talents de l'homme d'État, mais son énergie et son courage.

Rien de plus somptueux, ni de plus cordial, que les réunions où je fus ainsi prié. La chère était exquise. Chacun à son tour m'y faisait les honneurs de sa province natale, dont il me présentait et m'expliquait les régals préférés, heureux si j'y prenais goût. Si j'ai commis ainsi plus d'une fois le péché de gourmandise, la joie de mes hôtes sera, je l'espère du moins, une circonstance atténuante. Un des meilleurs moments pour moi fut celui où je surpris cette remarque à voix basse, d'un convive à son voisin, me désignant par mon nom chinois : « *Lai sien-cheng tch'eu hen to*, M. Lai a bon appétit ».

La conversation ne chôma pas. On parlait peu de politique, mais plutôt, comme en France, des amis présents ou absents, souvent de littérature et d'art, sur un ton d'enjouement aimable, chacun ne formulant une opinion que sous la réserve d'un sourire ou ne risquant une plaisanterie que pour provoquer la riposte. Joute courtoise et jeu de société dont nous savons aussi la règle,

## Miroir de la Chine

mais plus animé par la vivacité à renvoyer la balle, dans un feu de bonne humeur.

Ainsi, en toutes ses manifestations saines, la vie chinoise apparaît plus intense que celle de l'Europe, mais aussi mieux accordée. C'est qu'elle a secrété, pour se maintenir en ordre, ces cloisons résistantes dont Confucius et ses disciples ont fait sous le nom de rites un système cohérent d'obligations morales. De là vient la grande divergence entre les récits de la plupart des voyageurs, selon qu'ils n'ont approché des Chinois que pour des relations de formalité ou n'ont vu que la populace, pareille à celle de tous les pays, et plus violente encore, quand l'instinct se déchaîne.

Les rites sont la coquille et procurent un moulage en creux dont il faut prendre la mesure, mais changer de signe, et passer du négatif au positif, pour reconstituer la substance intérieure. Sur tous les points où ce tégument vient à se rompre, la chair s'enflamme aussitôt, et bourgeonne : le corps social a le cancer.

## LE MAL DE LA JEUNESSE

@

Le mal dont souffre la Chine éclate aux yeux de tous, et principalement des étrangers, par la guerre civile et le désordre politique. De pareils troubles se sont déclarés chaque fois que le pouvoir suprême, tombé en faiblesse ou en déshérence, a laissé libre jeu aux ambitions rivales. Ils ont toujours cessé dès que le gouvernement central a été reconstitué, sans laisser de traces, parce que le moral de la nation n'était pas atteint. Aujourd'hui la guérison s'annonce. Mais un autre foyer d'inflammation demeure,

## Miroir de la Chine

plus profond et plus grave : c'est la mauvaise éducation de la jeunesse.

Dans tous les pays du monde, depuis vingt ans environ, la jeunesse est inquiète, présomptueuse, brutale et sans courage, parce qu'elle s'aventure au hasard, sans règle de conduite, sans ordre dans l'esprit. En Europe on accuse la guerre. Mais elle n'a fait que précipiter une crise que devait susciter tôt ou tard le matérialisme du siècle précédent.

Le matérialisme n'est pas capable de fonder une morale, ni de procurer un autre but à l'existence que la satisfaction des appétits. Jusqu'à la guerre il était tenu en échec par d'anciennes habitudes, que les générations récentes ont perdues. On voit nettement aujourd'hui qu'il a pour conséquence naturelle le capitalisme, qui est le droit du plus fort, combattu par le communisme, qui est la réclamation des déshérités. Les deux systèmes s'opposent mais se valent, n'ayant l'un et l'autre pour objet que la répartition plus ou moins inégale des richesses. Le problème n'est certes pas sans intérêt. L'opulence excessive n'est pas favorable à la vie spirituelle ; l'extrême misère, pas davantage. Mais posséder ne suffit pas : il faut savoir user.

La religion peut seule assigner à l'existence un autre but que le bénéfice ou le salaire. C'est pourquoi les communistes russes, dont la logique est bonne, si leur principe est faux, voudraient l'exterminer. C'est pourquoi aussi nous voyons aujourd'hui une élite de jeunes gens qui trouvent dans le dogme catholique une méthode sûre à la fois pour l'action, la connaissance et la contemplation. Ainsi, dans la barbarie du haut moyen âge, il a suffi de quelques moines en leurs couvents pour sauver, avec la tradition de l'Église, la civilisation menacée.

## Miroir de la Chine

En Chine l'irruption du matérialisme a été soudaine, et compliquée par la défaillance de l'autorité gouvernementale a produit des effets désastreux. À Changhaï, à Nankin, à Pei-p'ing, je n'ai pu échapper à la promenade officielle en quelques universités. J'ai refusé de voir les autres. Que m'y eût-t-on montré, sinon des salles de cours et des laboratoires ? Presque partout le régime est anarchique, et le résultat nul. Dans le mois qui a suivi l'occupation de Moukden par les Japonais, les étudiants étaient en grève, passant la journée à tenir entre eux des réunions politiques d'où ils sortaient pour bâtonner, en son bureau de Nankin, le ministre des affaires étrangères, ou prendre d'assaut, aux gares de Pei-p'ing et de Changhaï, les trains en partance afin de se joindre, dans la nouvelle capitale, à leurs camarades.

Il est vrai qu'à Paris nos jeunes royalistes, si on les eût laissés faire, étaient capables de violences pareilles ou pires, à l'égard de Briand ou de M. Caillaux. Mais en Chine le mouvement était beaucoup plus étendu, et le gouvernement n'a pas osé sévir.

Hors de ces circonstances exceptionnelles, il arrive que les étudiants font des grèves partielles, réclamant la révocation d'un professeur ou même d'un recteur, et obtiennent presque toujours satisfaction. Les professeurs, sans statut régulier, sont en outre exposés à toutes les vicissitudes de la politique : une chaire est une prébende, souvent distribuée avec les autres, sans examen des titres, à la clientèle du parti au pouvoir. Mais c'est le dernier des métiers : voilà un an bientôt que les appointements, dans le désordre des finances, ne sont plus payés, sinon dans les universités qui disposent de ressources spéciales, venues de France ou d'Amérique.

Il y a beaucoup trop d'universités en Chine, et l'on envoie aussi beaucoup trop d'étudiants achever leurs études en celles

## Miroir de la Chine

des pays étrangers. Leur unique ambition est d'obtenir un diplôme qui leur vaudra un emploi d'ingénieur ou de fonctionnaire. Mais le calcul est faux, parce que l'industrie est débordée de demandes, et que les places dans l'administration ne sont guère données qu'à la faveur, en attendant que fonctionnent les départements de l'examen et du contrôle prévus par Sun Yat-sen, en son système des cinq pouvoirs. Quant au diplôme, il ne prouve rien, la plupart des universités chinoises ayant adopté la méthode américaine, qui en fait la prime de l'assiduité sans aucune vérification de savoir, et remplace les notes par des jetons de présence. Les universités étrangères l'accordent volontiers à des étudiants qui vont quitter le pays, et qu'on ne veut pas décourager.

Les étudiants n'apprennent rien, ne peuvent rien apprendre, parce qu'ils ont perdu le respect du maître, et ne savent pas travailler. Ce qui leur manque, c'est la morale, et la culture. L'une et l'autre leur étaient procurées à la fois, sous une forme assimilable au tempérament de la nation, dans les écoles de jadis, par les livres classiques de Confucius. Le gouvernement républicain a commis la faute inexpiable de les exclure des programmes. On ne met plus à la disposition des élèves, et seulement dans les cours supérieurs des collèges, que des anthologies littéraires, fort bien faites d'ailleurs, mais sans efficacité, parce que la littérature et la civilisation de la Chine s'appuient sur les textes classiques ; faute de les connaître, le sens précis échappe. On a créé une sorte d'enseignement moderne, aussi vain que le nôtre, qu'on supprime aujourd'hui.

Quant à l'enseignement primaire, je n'oublierai jamais le regard chancelant d'un ministre de l'instruction publique à qui j'en demandais le régime, et obligé de me répondre qu'il était au gré des gouvernements provinciaux. Ils n'ont assurément ni la

## Miroir de la Chine

compétence ni les mœurs qu'il faudrait pour donner à la Chine les 1.400.000 instituteurs qui seraient nécessaires, d'après les évaluations officielles. Et même s'ils pouvaient, en unissant leurs efforts, réunir ces effectifs, comment réaliser la non moins indispensable unité des programmes ? La situation est la même qu'en Indochine. Dans les deux pays on a supprimé les écoles de village, où les familles se cotisaient pour qu'un fonctionnaire en retraite ou un lettré sans emploi donnât l'instruction à leurs enfants, et on n'a pas su organiser les écoles normales d'instituteurs, dont le besoin pourtant était urgent.

Avec l'université des jésuites à Changhaï et l'école supérieure de commerce et d'industrie qu'ils ont fondée récemment à T'ien-tsin, le seul établissement d'enseignement supérieur qui en ces temps troublés donne encore des résultats acceptables est l'université catholique de Pei-p'ing, fondée en 1925 par les Bénédictins de la congrégation américaine du Mont-Cassin dans l'ancien palais d'un prince de la dynastie déchue. Les autres universités accordent une place aux lettres et à l'histoire de la Chine, mais comme à une matière d'érudition, pour les spécialistes ; leurs facultés principales, et de beaucoup les plus fréquentées, sont celles du droit et des sciences appliquées. Seule l'université catholique développe un large programme qui comprend toutes les parties de la civilisation chinoise, de l'antiquité à nos jours, sans excepter les systèmes de philosophie, les religions, les arts. Seule aussi elle a voulu et pu s'adjoindre, grâce à une fondation particulière, un collège préparatoire, qui supplée au défaut de l'enseignement officiel et procure des étudiants capables de suivre les cours avec intelligence et intérêt. À cette précaution indispensable s'ajoute, depuis cette année, un examen d'entrée, qui atteste l'affluence des candidats et en assure la sélection.

## Miroir de la Chine

L'enseignement primaire et secondaire n'est pas plus que le supérieur réservé à l'État, qui de nos jours, sachant combien la tâche est immense, accepte volontiers le concours des établissements libres. Parmi ceux-ci, les protestants ont jusqu'ici l'avantage du nombre et de l'argent. Il n'existe actuellement guère plus de trois mille écoles catholiques, fréquentées par cent trente mille élèves, dont soixante quinze mille ont reçu le baptême. Le directeur d'une de ces écoles, dans la province de Pei-p'ing mais assez loin vers le sud, recevait récemment les félicitations du général commandant le district militaire, pour les caractères qu'on y formait. Les conversions obtenues par les missions protestantes sont loin d'offrir la même garantie. Un exemple célèbre est celui du général Fong Yuhsiang, choyé par l'Amérique parce qu'il était membre de *l'Association chrétienne des jeunes gens* et faisait baptiser en masse ses soldats, mais passé peu après au communisme.

On s'étonne, en France, de trouver tant d'instituteurs dans ce parti. Ce qui est surprenant, c'est, après l'éducation matérialiste qu'ils ont reçue, qu'ils n'y soient pas tous. Dans les universités chinoises, la propagande communiste fait d'incessants progrès parmi les étudiants les meilleurs, qui ne se contentent pas d'un nationalisme outrancier et sont encore capables de réfléchir. Si l'on n'y prend garde, ils y viendront tous. Mais la république chinoise, pas plus que la nôtre, n'a un système de morale ni une conception de l'univers qu'elle puisse opposer à cette doctrine. L'Église n'a rien à craindre du communisme. Elle peut même approuver certaines de ses réformes, si vraiment elles corrigent des abus, améliorent la condition des humbles, mais sous la condition expresse qu'elles ne s'appliquent qu'à l'ordre temporel. Dans le spirituel, sa vérité demeure hors d'atteinte. Les communistes le savent bien. Leur premier soin, quand ils

## Miroir de la Chine

envahissent un territoire, est de détruire les missions et d'exterminer les fidèles. Ce sont les pires ennemis de l'Église. Mais en Chine, de nos jours, elle n'en a pas d'autres.

Tel fut aujourd'hui le sujet de notre entretien, et mes amis songeant à l'avenir de leur pays s'affligent. Jeunes encore, ils ont pourtant commencé leurs études dans les écoles à l'ancienne mode, où les élèves prenaient le deuil, si le maître venait à mourir, comme pour un père adoptif. « Déjà, me dit l'un d'eux, nous ne savons pas grand'chose. Mais ceux qui viennent après nous ne sauront rien du tout. » Il est trop modeste en ce qui le concerne, car j'ai pu apprécier son goût instruit et sûr. Mais pour ceux qui ont vingt ans aujourd'hui, je crains fort qu'il ne dise vrai.

Ce pavillon de l'ancien palais, bâti jadis pour une favorite, a gardé son toit gracieux, ses colonnades, ses fenêtres cloisonnées, mais est devenu un restaurant où l'on nous sert avec le thé des beignets savoureux, les uns farcis de viande, et les autres de fruits confits, sur la terrasse en pilotis qui domine le lac du sud. Le soleil décline dans le ciel pur et jette un long reflet dans le miroir de l'eau. Sur la rive, les arbres dont pas une feuille ne bouge concentrent leur pensée, et si un souffle passe, ils n'y font pas attention. Le reste s'effacera, ceci demeure. Il n'est pas possible de désespérer d'un pays qui détient ce secret de calme et de puissance.

## CHEZ MEI LAN-FANG

@

Son sourire a jailli comme une fleur soudaine, merveilleuse d'éclat, de grâce et de douceur. Bien pris en son veston serré à la taille, alerte sans brusquerie, il s'avance d'un pas léger et

## Miroir de la Chine

décidé ; le regard d'une lumineuse franchise suffirait à signaler une nature privilégiée, où les forces du corps et de l'esprit sont d'accord pour produire le plus riche concert, même si j'ignorais que je me trouve devant un des plus grands artistes du monde entier. Meï Lân-fâng est illustre en Chine ; l'Amérique vient de l'acclamer ; son nom depuis plusieurs années est parvenu jusqu'à l'Europe, envieuse de lui faire fête à son tour.

Je dois à M. Tch'ên-louh, qui sait ce qui m'intéresse, d'avoir pu lui rendre visite le jour même de mon arrivée, pour parler d'un projet qui nous tient également à cœur, regarder dans l'intimité ses admirables collections de costumes et sa bibliothèque où l'on trouve les plus rares ouvrages de poésie, de théâtre et de musique. Une aimable surprise m'était préparée : un petit livre sur la musique chinoise, que j'ai publié il y a longtemps déjà, se trouvait ouvert sur une table, attendant la dédicace que j'ai tracée d'un pinceau fort maladroit, mais entièrement sincère.

Aujourd'hui c'est pour moi qu'il donne cette collation que doit suivre un concert, en sa somptueuse demeure de la rue du Sage immense, *Wou leang ta jen*. Par l'allée couverte entre les rocs moussus, à gauche du vestibule, il m'a conduit, en hôte attentif, jusqu'au premier pavillon d'où nous passons ensuite, le maire de Pei-p'ing en tête du cortège où se pressent poètes, hommes d'État, savants, généraux, diplomates, jusqu'au bâtiment central où les tables serrées offrent à profusion, autour des tasses de thé, les brochettes de fruits confits, les beignets parfumés, les laits savoureux qu'on fait avec des noix ou des amandes.

Le concert est dans le haut salon entre deux chambres plus étroites, où j'ai été reçu le premier jour. En l'une d'elles, un orchestre d'enfants se place, sous la direction de son maître, musicien délicat et savant, qui a reconstitué les airs en usage,

## Miroir de la Chine

sous la dernière dynastie, pour les cérémonies de la cour. Flûtes droites et traversières, orgues à bouche, soutenus par la guitare et la batterie de gongs accordés, chantent des mélodies vigoureuses, en lignes brisées sans inflexions, d'une majesté qui domine et qui plane au-dessus de toute émotion particulière. Sur ma demande, le maître prend ensuite le luth, le cale sur la table avec les précautions obligatoires, et je m'approche pour ne rien perdre, entre les notes que le doigt détache, graves ou cristallines tour à tour, de leur effluve qui s'évapore comme l'écho dans le feuillage.

Pâle et timide, un jeune homme s'avance, serrant du coude un instrument que je reconnais pour l'avoir entendu déjà dans les théâtres de Cholon et de Changhaï. C'est le *eul-hoû*, dont le nom indique à la fois qu'il a deux cordes, et qu'il vient de par delà les frontières du nord. Vers la même époque, qui est pour nous celle du moyen âge, l'Asie centrale, par l'intermédiaire des Arabes, envoyait en Europe un instrument analogue, où l'on utilisait aussi l'archet fait en crins de cheval. C'est l'ancêtre de notre violon. En Chine il a gardé sa forme primitive, l'archet passé en permanence entre les deux cordes qui reposent sur un petit cylindre, minuscule tambour fermé par une peau de serpent et accroché au long manche sans marques ni sillons. Le *eul-hoû* n'a pas été admis jusqu'ici aux honneurs du concert. M. Liou T'ien-hoa a entrepris de le réhabiliter. Assis sur un siège bas, le manche dépassant l'épaule gauche, il s'accorde sur cette quinte qui au théâtre annonce régulièrement un air de chant, et dit le titre : *La plainte du malade*. C'est un virtuose extraordinaire, qui tire de ses deux cordes, avec une justesse parfaite, des traits et des arpèges aussi brillants que ceux du violon, mais le son pénètre le cœur d'une pointe plus vive, et bientôt à notre curiosité s'ajoute une émotion profonde, tant la mélodie qui s'élève gémit avec

## Miroir de la Chine

douceur, et semble dire adieu à la vie qu'il faut quitter, dolente et résignée, trouvant encore des forces pour un dernier sourire. Quand il eut terminé, dans un silence de recueillement, il fallut quelques instants pour revenir à nous-mêmes et l'entourer de nos félicitations.

Cette musique était tristement prophétique. Bientôt je devais apprendre la disparition prématurée de l'auteur qui savait si bien la traduire, enlevé par l'épidémie de scarlatine qui sévit à Peï-p'ing après mon départ.

## FÊTE DE FAMILLE

@

Les voitures se poussent l'une l'autre, dans la rue étroite encombrée de foule et obstruée d'enseignes en longues banderoles, devant un seuil lumineux. Les badauds font cercle et contemplent les élégantes en manteaux chamarrés qui effleurent de leurs mules brodées la boue noire, soutenues par leurs maris ou leurs frères engoncés de fourrures. Cette maison est le club des marchands de tissus. Un riche banquier y fête le quatre-vingtième anniversaire de son père par une représentation théâtrale. Il s'est assuré le concours des meilleurs artistes de la Chine et même, pour terminer la soirée, celui de Meï Lân-fâng qui m'a fait parvenir une invitation.

M. Tch'ên-louh m'accompagne, bien qu'il ait horreur de la foule ; ce soir il accomplit pour moi un sacrifice plus grand encore que je ne pensais, car au moment de descendre je veux qu'il prenne les devants puisque je ne connais personne en cette société, et il me répond, hochant sa tête fine et clignant des yeux sous les lunettes d'or : « Ni moi non plus ».

## Miroir de la Chine

Nous contournons de compagnie, en trébuchant un peu, car nous sommes myopes l'un et l'autre, le mur en écran qui dans toutes les maisons chinoises barre la route aux mauvais esprits. Au fond de la cour, sous l'auvent qui donne accès à la salle, nous avisons un homme de haute mine, au menton dur, en robe confortable, et lui disons nos noms. C'est en effet le financier qui donne la fête, ou l'un de ses parents proches, car il nous indique une table où aussitôt les serviteurs s'empressent à nous verser le thé, en attendant qu'on nous trouve une place. Le spectacle est déjà commencé, et nous voyons aux derniers rangs les retardataires qui restent debout, en masse compacte.

Il nous faut fendre cette foule, guidés par un jeune homme qui porte une fleur de papier rouge au revers de son veston ; c'est l'insigne qui distingue les membres de la famille, le rouge étant la couleur de la joie. La salle est tendue de soie rouge où sont inscrites, en lettres d'or, des adresses de félicitations, des vœux de longue vie. Le programme qui nous est donné porte aussi, en or sur fond rouge, les noms des acteurs et les titres des pièces. Dans la galerie du premier étage où l'on se serre pour nous faire place sur un banc j'ai devant moi une compagnie de fillettes, qui parfois quittent des yeux la scène pour consulter leur miroir, vérifier l'alignement sur le front de leurs cheveux lustrés, ou se taquiner l'une l'autre en se poussant du coude, parfois même échanger leurs places, par caprice amical ; elles ont la fleur rouge, elles aussi, épinglée près du col de leur robe montante. Dans les loges qui s'ouvrent de chaque côté on aperçoit des familles avec leurs enfants, qui montrent du doigt les acteurs et demandent qu'on leur explique la pièce. Du thé et des gâteaux circulent. Au parterre personne ne bouge : c'est la réunion des amateurs. De temps à autre seulement, un bras se lève. Un domestique posté le long du mur jette un paquet blanc, attrapé

## Miroir de la Chine

au vol : c'est une serviette imbibée d'eau chaude, pour essuyer les mains et le visage, bientôt renvoyée de la même manière.

Trois acteurs sont en scène ; la mère, la fille et son gendre. Ce sont trois acteurs, parce que depuis deux siècles le théâtre chinois n'admet plus le mélange des sexes. De nos jours seulement quelques actrices de profession se montrent, ont du succès ; mais la tradition se défend, et durera longtemps encore.

La mère est une de ces bonnes bourgeoises, rondes et joviales, comme on en rencontre tant dans les rues commerçantes, marchandant aux étalages d'épicerie ou de mercerie. La fille minaude avec grâce. Le gendre porte le bonnet des fonctionnaires au temps des Mîng et une barbe noire en minces filaments : c'est un jeune lettré. Ils font mauvais ménage. La vieille dame s'efforce de les réconcilier pour la nuit. Ils cèdent, mais nous ne verrons pas dresser pour eux un lit de vaudeville. Le théâtre chinois, très chaste, interdit au comédien de se coucher à la vue du public ; il reste assis, le menton sur la main fermée si c'est un homme, ouverte pour les femmes. Chacun comprend ce langage figuré. C'est ainsi que le couple s'installe, de part et d'autre de la table. Sitôt que l'un semble dormir, l'autre le regarde sans bienveillance et se plaint à mi-voix de son sort. Paix trompeuse et menaçante. Le mari le premier se lève, pour vaquer à ses affaires. Ses mains croisées et décroisées signifient qu'il ouvre la porte, son pas plus lourd qu'il descend l'escalier. Mais de son portefeuille il a laissé échapper une lettre, dont sa femme s'empare. Elle hésite d'abord à y jeter les yeux, mais la curiosité l'emporte. Son visage s'éclaire de joie maligne : c'est une lettre compromettante. Du bruit dehors. Elle se replace dans le lit fictif, feint de dormir. Le mari monte en hâte l'escalier. Le voici qui cherche à terre, sous la table, dans la tige de sa botte, sous la robe de sa femme, inquiet, bientôt tremblant de

## Miroir de la Chine

peur. Scène muette, que l'orchestre groupé de côté accompagne de ses cymbales à coups pressés. La salle entière a fait silence, car le moment est pathétique, le geste éloquent. De plusieurs points des *hào* approbateurs éclatent : « Bien ! » C'est la manière chinoise, qui certes vaut la nôtre, de crier : « Bravo ! » On applaudit ensuite, comme la pluie après la foudre, mais l'ondée est courte, pour ne pas arrêter le mouvement dramatique.

Ces manifestations ne se produisent jamais à la fin de la pièce, signalée seulement par la sortie des personnages et l'entrée des accessoiristes qui viennent déplacer la table et les chaises. Ce n'est pas que ces ouvrages soient sans valeur, mais au contraire que la valeur n'en est plus discutée. Le théâtre chinois est un théâtre de répertoire. Les auteurs modernes eux-mêmes se bornent le plus souvent à l'adaptation d'un drame ancien ou empruntent l'intrigue, sans presque y rien changer, à l'histoire ou au roman.

Un drame héroïque fait admirer ensuite de superbes tournois où les guerriers se défient, se poursuivent, s'affrontent en cadence, mais sans air de musique, portés seulement par les chocs alternés de la cymbale grave et de la crécelle stridente, tenus comme en suspens et renvoyés de l'une à l'autre, dans l'angoisse de leur destin. On nous repose avec une scène de comédie où l'on voit l'étudiant pauvre, relégué au grenier par un important aubergiste qui change de ton à la nouvelle que son client, reçu premier au concours, va devenir un puissant magistrat. L'acteur a beaucoup de verve et ne craint pas de moderniser son texte : « Non, mais pour deux sous tu te crois peut-être à l'hôtel des wagons-lits ? »

Il est deux heures du matin quand une rangée de lampes électriques à coquilles de cuivre s'allume devant la scène, en

## Miroir de la Chine

même temps que l'orchestre disparaît dans la coulisse. Un murmure joyeux parcourt l'auditoire : Meî Lân-fâng va venir. Le célèbre artiste n'est pas seulement interprète, mais aussi, comme Molière, directeur de théâtre. Il amène ses compagnons, et aussi les innovations qu'il a introduites dans la mise en scène, sans altérer en rien la tradition du genre.

Sous la coiffe fleurie et le manteau étincelant, cette jeune fille qui chante tristement, est-ce donc lui ? Sans doute, décomposant les traits du visage, j'y retrouve, étant prévenu, le contour du menton, l'éclat des yeux, l'enjouement du sourire. Mais d'où lui est venue cette voix cristalline qui vole de note en note, se pose, frémit, s'élançe et mollement retombe, avec des trilles et des battements ailés ? Et cette parole où subsiste un chant vague comme un souvenir, si nette cependant que même un étranger comme moi ne perd pas une syllabe ? Surtout cette ondulation de la taille flexible, jusqu'à la tête penchante qui bouge à peine, assez cependant pour trahir, comme l'oscillation lente de l'arbre sous la brise imperceptible, la palpitation intérieure ?

C'est une femme du palais, une de celles dont la foule inutile peuple quelque séjour du bonheur. Un tyran s'est emparé du trône. Elle a pris le vêtement et la parure d'une princesse impériale qu'il a fallu lui promettre en mariage. Par cette ruse elle s'approchera de lui et en fera justice. Elle a peur mais n'hésitera pas. Il apparaît, gonflant la cuirasse de son torse robuste, féroce et barbu, le regard flamboyant d'ivresse et de convoitise. C'est un comédien célèbre en cet emploi, et à juste titre, car M. Wang Poh-chen a le geste et l'accent d'une vigueur splendide. Coquette, elle s'approche, lui offre à boire encore, et bientôt, confuse, lui demande de renvoyer les servantes. Cette cuirasse, il faut qu'il l'ôte en un jour de bonheur ; elle veut la lui retirer elle-même. Il se prête à ce qu'il croit une tendre sollicitude

## Miroir de la Chine

et s'affale derrière les rideaux de l'alcôve, où il l'appelle. « J'enlève, lui dit-elle, mes épingles à cheveux, ma tunique, mes souliers, ma jupe. » Mais elle a tiré de sous ses vêtements une dague et la contemple, tremblant de tous ses membres. Il ne répond plus ; il dort. Le moment est venu.

Cette suite de sentiments vrais ou feints tour à tour est traduite par des mouvements où chaque détail a un sens et prend exactement sa place, comme le mot dans la phrase. Rien n'est laissé au hasard de l'improvisation ; une composition rigoureuse produit une image achevée, en traits qui mordent et se gravent dans l'esprit. Ce n'est pas une femme entre les femmes que nous avons devant les yeux.

C'est la beauté de la femme, sa douceur, sa faiblesse, son courage, sa ruse, ses mensonges, son héroïsme. Les accents et les gestes sont jetés sans retouche ni bavure, d'une décision souveraine et d'une sûreté infallible, comme en un dessin de maître ou mieux encore en une de ces inscriptions chinoises où le pinceau du calligraphe a laissé dans les pleins et les déliés, les élans et les retours, les courbes et les angles, la trace indélébile de l'émotion génératrice. C'est une grâce écrite, dont l'écrivain est un grand artiste.

## LE THÉÂTRE

@

Le théâtre en Chine mêle toujours au discours parlé le chant et la musique et n'est pas un genre littéraire, ni musical. Ce qui lui manque pour mériter le premier de ces titres, c'est la composition et le style. L'auteur suit pas à pas l'histoire, la légende ou le conte, sans dégager l'action principale ni éliminer l'accidentel :

## Miroir de la Chine

ainsi faisaient les nôtres, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, avant de suivre l'exemple de la tragédie grecque et de se conformer aux règles d'Aristote. Monologues et dialogues sont en langage familier, et les paroles des airs, si elles contiennent quelques images de poésie, n'ont d'autre rythme que celui de la musique. Celle-ci n'est pas composée pour le drame, elle n'offre qu'un répertoire de thèmes fixés par la tradition, choisis selon la circonstance, variés au goût de l'interprète qui autrefois, comédien dès l'enfance, souvent de père en fils, trouvait dans la troupe ou la famille son maître. Pei-p'ing possède aujourd'hui, grâce à M. Li Yu-ying, un conservatoire d'art dramatique où j'ai vu un exercice d'élèves fort intéressant.

Pourtant il ne faut pas croire que le texte de ces ouvrages soit dénué d'intérêt. Si l'auteur emprunte son sujet à l'histoire, ce qui est le cas le plus fréquent, il y trouve toujours, en des situations pathétiques, les plus nobles exemples de dévouement et de courage. Comédien ou amateur de théâtre, il connaît les effets de la scène, et s'il a du talent, unit le naturel à la force du trait. Mais ce ne sont encore que des thèmes, proposés à la virtuosité de l'acteur qui les développe, joignant à la parole le geste, qui a ses lois, et forme un art. Aussi quand la pièce est publiée les répliques n'y sont pas mises au nom du personnage, mais de l'emploi : l'ingénue accepte le rendez-vous du jeune premier, ou le père noble est berné par un valet de comédie. Et souvent, de nos jours, on joue dans la même soirée plusieurs scènes tirées de pièces différentes, formant ainsi ce que nous appelons un spectacle coupé.

Le geste sans paroles devient danse. Le drame moderne n'a plus que des ballets guerriers, magnifiques d'ailleurs, dans le tournoiement des robes, la fulguration des sabres et parfois, entre les mains d'un étonnant soliste, la roue éblouissante d'une

## Miroir de la Chine

lance invisible, volant autour du corps. Toutefois Meï Lâng-fâng ayant étudié les danses anciennes en fait revivre aussi les pas gracieux, et c'est ainsi qu'on le voit paraître, dans l'histoire de la *Beauté de l'occident*, au tableau de la fête nuptiale, salué par une entrée d'enfants portant des lanternes et des fleurs, du plus charmant effet.

La pièce qui a pour sujet le *Singe dérobant les pêches d'immortalité* est à la fois un mystère religieux, un ballet et une féerie. Elle date du XV<sup>e</sup> siècle et son titre indique le mélange entre la croyance bouddhiste à la transmigration des animaux et la mythologie taoïste où ce fruit, cueilli à un arbre magique, peut conjurer la mort. Par des moyens très simples le spectacle évoque les splendeurs du céleste séjour, où les divinités avec leur cortège de figures angéliques et de monstres farouches s'effrayent à l'arrivée de l'intrus. Les unes cherchent à le séduire, les autres le pourchassent, mais il échappe par la force du talisman, quoiqu'il l'ait mal acquis, et finit par obtenir, avec le pardon de ses fautes, sa place dans ce paradis. L'artiste qui jouait ce rôle en faisait une composition admirable d'intelligence et d'habileté : ni homme ni singe, mais l'un et l'autre, homme quand il admirait ces merveilles ou se prosternait en prières, singe pour arracher le fruit d'un coup sec, le regarder curieusement avant d'y mordre, rappelé ensuite, malgré lui et par intervalles, à sa bestialité par une démangeaison soudaine, un bond oblique, retombant à quatre pattes pour se relever aussitôt, ces retours indiqués seulement par des allusions rapides, qui se faisaient de plus en plus rares : on voyait par degrés s'alléger sa nature jusqu'à la rédemption totale. Le sens allégorique de ce conte est que le salut est en nous. Celui qui sait le découvrir triomphera de la tentation, ne connaîtra pas la peur, et sera sanctifié. Mais il faut avouer que le public ne semblait guère y songer, amusé par les danses, les combats, les

## Miroir de la Chine

gambades, et le jeu de ce démon qui au devant de la scène soufflait des jets d'étincelles ; provoqué par les applaudissements il répéta son tour jusqu'au moment où il le manqua, sa provision d'amadou incandescent épuisée, et s'excusa d'un geste qui mit en joie le parterre.

Le théâtre en Chine a de puissants attraits. Pas une fois je n'y suis allé sans trouver salle comble, toutes les loges garnies, la théière, la boîte de cigarettes et la coupe de fruits posées sur le rebord, et en bas, sur les stalles de bois, une foule serrée de têtes attentives, vieux amateurs ridés, grand'mères à lunettes, jeunes gens portant un bracelet-montre sous la manche de leur robe de soie, jeunes femmes aux cheveux coupés net sur le front à la mode du jour, tous suivant le spectacle en un silence ému d'où émergeait seulement aux endroits pathétiques le « hào » énergique d'un amateur, déchaînant l'applaudissement.

C'est ainsi que j'ai vu M. Tch'en Yen-ts'ieou, jeune artiste d'une sensibilité touchante, en un drame qui se rapporte à des mœurs abolies puisqu'il a pour sujet les exactions des sergents recruteurs, pour titre *Les Larmes sur la montagne déserte*. On se pressait au théâtre Kouang-houo, pour les enfants comédiens qui jouaient, sans omettre un pas ni une vocalise, l'opéra héroïque de la *Rencontre des preux*. Et dès qu'apparaissait sur l'affiche le nom de Meï Lân-fâng, le théâtre entier était loué dès le jour même. Il n'a pas manqué de m'y faire réserver ma place, et c'est ainsi que j'ai pu l'admirer encore dans l'histoire de Mou-lan la guerrière qui revêt l'uniforme pour en dispenser son père infirme, se couvre de gloire et revient, modeste et docile, prendre sa place au foyer : rôle à transformations où l'artiste superposant à la grâce féminine une virilité affectée produisait un chef-d'œuvre de justesse et de goût. Dans le *Détour du fleuve* une pauvre femme retrouve, après une longue absence, son mari devenu un grand chef de guerre ; cette

## Miroir de la Chine

fois encore c'est M. Wang Poh-cheng qui donnait à Meï Lân-fâng des répliques admirables d'orgueil et de cordialité. Il la met d'abord à l'épreuve, et la trouvant irréprochable, se fait connaître. En un mouvement de pieuse tendresse elle se prosterne devant lui, puis le questionne sur son nouvel état, admire sa cravache, l'insigne de son grade, lui prépare une soupe aux poissons qu'il trouve détestable. Soudain il avise un soulier d'homme dans un coin. C'est son fils, né après son départ, grandi près de la mère abandonnée, qui l'a laissé là. Il tire son grand sabre, mais elle éclate d'un rire si frais qu'il demeure interdit. « Oui, lui dit-elle, malicieuse, il y a quelqu'un ici, depuis que vous m'avez quittée. Il est plus gentil que vous, et plus jeune. » La pièce finit par un terrible coup de théâtre. Le militaire a rencontré, comme il venait, un petit garçon qu'il a tué par un accident singulier. La mère haletante l'interroge : « Comment était-il habillé ? Avait-il un arc et des flèches ? » Le doute n'est pas possible : c'était leur enfant. Ainsi la vengeance d'un mort qu'on avait vu paraître au début, expliquant son grief contre cette famille, s'est accomplie.

C'est pour venger son père que la fille du pêcheur entrait dans cette barque et la détachait du rivage. Sans rien devant les yeux que l'acteur et son geste, j'ai vu la barque et le rivage, et n'oublierai jamais le mouvement indiquant à la fois l'oscillation dans l'eau qui cède sous le poids et la réaction du corps qui garde l'équilibre. Notre théâtre a des machines. Il n'a pas lieu d'en être fier.

## SOIRÉE ARTISTIQUE

@

Dans la cour que les lampes des galeries éclairent à peine, le bois de genévrier répand des flocons de fumée odorante qui se perdent parmi le feuillage des arbres, et la braise rougeoie sous

## Miroir de la Chine

le grill. Un dîner mongol nous attend. Les amateurs de couleur locale regretteront les chameaux, le désert. Mais la couleur locale n'est qu'une convention. C'est la couleur qui seule importe, et certes elle ne manque pas à notre groupe où je suis le plus mongol de tous, avec mon bonnet de fourrure acheté au marché couvert de Pei-p'ing ; auprès de moi, M. Tch'ên-louh en pardessus, Meï Lân-fâng debout et nu-tête, les autres convives en robes chinoises, les deux filles du maître de maison nous servant de leurs mains fines : voilà un tableau pittoresque.

La cuisine en Chine est un art ; non contente des merveilles qu'elle a inventées selon le goût de chaque province, elle s'intéresse également aux saveurs exotiques. Mais c'est pour s'en inspirer, et en leur retirant ce qu'elles peuvent avoir d'ingrat ou de sauvage les soumettre aux bonnes règles du style.

La viande de mouton, nourriture des Mongols, n'a rencontré qu'en Chine cette saumure aromatique où elle macère avant d'être mise sur le grill. Chacun puise du bout de ses baguettes un morceau, qu'il regarde cuire et grésiller en le retournant quand il faut. Le goût est délicieux ; et nous sommes surpris nous-mêmes de pouvoir à ce point nous gorger de viande, comme de vrais Mongols.

Le lettré raffiné qui est ce soir notre hôte nous réserve encore un autre régal. Nous prenons place dans la cour, devant une fenêtre qui s'éclaire. Des ombres colorées s'y projettent, on reconnaît un empereur, des magistrats, des soldats. Ce sont les personnages des pièces qui vont être jouées devant nous. Je suis prié de choisir celle qui me plaît, dans une longue liste de titres, inscrits sur les deux faces d'une lame de bois courbée. Ce sont les mêmes que l'on représente au théâtre, et je choisis, parce que j'en connais le sujet, l'histoire de ce novice en un couvent

## Miroir de la Chine

bouddhique, poursuivi par l'épouse qu'il a quittée, et qui est une magicienne. Voici le supérieur du couvent, branlant la tête, et le novice à genoux devant lui. Puis le déluge suscité par la magicienne, menaçant les murs du monastère sur la montagne, les luttes avec des monstres, dont l'un crache du feu derrière l'écran de papier huilé. Le violon chante et la guitare se moque, avec ses notes sèches, en rythme de scherzo. Le moine est retourné à son logis et a retrouvé son épouse qui lui présente leur enfant. Il ne pense qu'à se débarrasser d'elle, qui ne se doute de rien, et presse le nourrisson sur son cœur.

La musique change. Ces sons graves et pénétrants, c'est le cymbalon chinois qu'on frappe de baguettes flexibles. Il découpe sans arrêt ses arpèges auxquels s'accroche tantôt un violoncelle à trois cordes, plus doux que le violon, tantôt une voix de ténor, agréable et nuancée. C'est une berceuse, d'une tendresse inquiète, mélancolique et délicate. Il faut féliciter les artistes. Celui qui fait mouvoir les silhouettes découpées dans le parchemin n'y emploie qu'une main ; l'autre soutient le tuyau de sa pipe qu'il fume, l'air satisfait et un peu narquois. Le chanteur vers le fond de la chambre a son livre ouvert devant lui et ne s'en laisse pas distraire. Les deux musiciens sont âgés, puisqu'ils portent barbe, et les traits nets de leurs visages sont creusés par les rides. Tous quatre répondent d'un salut aimable à mon compliment. Mais leurs visages s'éclairent d'un heureux sourire quand j'ajoute : « Je m'en souviendrai en France ».

## NOCES

@

Les musiciens sont arrivés. Comme pour un vrai mariage ils ont endossé les souquenilles chamarrées de bleu et de rouge, et

## Miroir de la Chine

voilà qu'ils disposent leurs tambours, sur deux rangs qui se font face, le long des murs de la salle oblongue, pendant que les joueurs de flûtes, de clarinettes et de hautbois gagnent le fond où ils restent debout, attendant le signal.

Mon ami le fils du ministre m'a fait cette surprise. Qu'il s'agisse de vases anciens, de sculpture ou de musique, son goût affiné sait discerner, sous la rudesse du procédé, l'accent direct et fort. Les symphonies que nous allons entendre sont de tradition pour accompagner la fiancée qui monte dans la chaise à porteurs hermétiquement close, disant adieu à ses compagnes, puis en descend, accueillie par sa nouvelle famille qui la présente aux ancêtres.

Dès les premières notes le concert nous submerge, si puissant que malgré moi je m'avance, attiré par les ondes sonores, pas à pas dans l'allée que trace le rythme des tambours, pour gagner un siège vacant près du groupe instrumental, et boire de plus près encore la mélodie impérieuse et déchirante. De part et d'autre du hautbois qui la scande en lignes droites, fermes comme le sol, la clarinette plonge en remous aquatiques, et la flûte voltige : puis tout se rejoint, se noue pour un moment à l'unisson, s'écarte par des inflexions différentes ; le son instable explose, se reforme, éclate encore, avec des irisations changeantes et des stries mobiles qui ne laissent pas à l'oreille un instant de repos dans la sécurité, pendant que les tambours tous ensemble frappent des coups violents comme la foudre, soudain s'apaisent en un murmure aussi doux que l'ondée, ou abattent les baguettes en grêle sèche sur le rebord en bois. Personne ne dirige, mais tous sont attentifs, le regard immobile, lisant en leur mémoire la partition qui se transmet ainsi depuis des siècles.

## Miroir de la Chine

Ni allégresse, ni tendresse en ce chant nuptial. C'est un pieux martyr, une souffrance nécessaire et féconde. La fiancée est l'élue mais aussi la victime offerte en sacrifice aux volontés de la nature élémentaire. C'est l'idée que Stravinski a illustrée, en son poème symphonique des *Noces* et mieux encore dans le *Sacre du printemps*, d'une musique où son art parvient à imiter, sans les avoir jamais entendues, ces sonorités en déflagration et cette cadence implacable. Mais ici l'harmonie est à l'état natif, sans facettes polies, gemme rugueuse et dure, qui lentement a pris sa forme inaltérable aux profondeurs de la terre chinoise.

## CONFUCIUS

@

Le temple est à l'extrémité de la ville au nord-est, et nous avons pris pour nous y rendre le tramway qui parcourt la longue avenue de Ha-ta men. C'est le quartier mongol et mandchou, signalé déjà, depuis quelques stations, par les enseignes de cette écriture en grappes où les traits s'accrochent de part et d'autre de la tige. Nous n'avons que quelques pas à faire, sur un trottoir de terre où une foule habillée à la manière chinoise, mais plus bruyante et plus rude, s'empresse aux épiceries et aux boutiques où l'on achète et vend des peaux d'écureuils, de taupes, de marmottes.

« Avant la révolution, me dit M. Toung, nous étions tous convoqués en grande tenue pour cet anniversaire. » Sa voix est triste. Je suis déçu. Les empereurs anticléricaux chassaient les congrégations bouddhistes et faisaient accuser de lèse-majesté les missionnaires chrétiens. Le gouvernement de la république a décidé d'abolir toutes les fêtes anciennes de la Chine, sans excepter celles de Confucius. Je le savais, mais espérais

## Miroir de la Chine

rencontrer au moins quelques fidèles près du temple ancestral en ce jour solennel : c'est, selon la tradition, celui où naquit, cinq siècles et demi avant l'ère chrétienne, dans une petite ville du Chan-toung, le maître à qui la Chine a dû jusqu'à nos jours ses règles de conduite.

Quelques promeneurs désœuvrés errent sous les ombrages entre les édifices, sans gravir les perrons, ou font le tour du fossé en anneau envahi par les joncs, qui isole la chapelle de l'enseignement. Le cercle est l'image de la perfection, et l'eau par son pouvoir de pénétration est pareille au savoir. Le silence n'est ponctué que des coups assourdis que frappent de leur marteau de bois sur le papier mince adhérent à la pierre les ouvriers occupés à l'empreinte d'une des stèles où sont gravés les textes des livres classiques. Seul mon compagnon apporte à la mémoire de Confucius l'hommage d'un lettré.

Cet ancien fonctionnaire de la cour impériale doit à la race des Mandchoux son visage rigide et tiré sur les os, à l'éducation chinoise une affabilité paisible, à son grade la dignité de son maintien, la gravité de sa démarche. Fort honnête homme, il n'a pas fait fortune. Fidèle à la dynastie tombée, il reste sans emploi et n'aurait pour vivre que le revenu d'une ferme, non loin de la capitale, s'il n'usait de sa science et de ses loisirs pour des leçons particulières, où il est fort habile. Non seulement il connaît à fond ses classiques, mais sensible aux beautés du style, sans le secours d'aucune langue étrangère il sait avec patience les graver mot par mot dans les dures cervelles de ses écoliers d'Europe et d'Amérique. Déjà les façons de parler qu'il m'a montrées m'ont valu des compliments que je lui ai transmis. « C'est que malgré votre âge, a-t-il répondu, vous avez bonne mémoire. » Il m'a ainsi rendu deux fois la politesse, car la Chine est un pays où la vieillesse est un bonheur. Quand il a su que je logeais à la

## Miroir de la Chine

légation de France, il a paru embarrassé ; après un moment, il s'est excusé d'ajouter un léger supplément au prix fort modéré de ses leçons, étant obligé de prendre un pousse, pour ne pas « perdre la face », autrement dit n'avoir pas à rougir devant la majesté du lieu. Le lendemain il grattait à ma porte et son premier soin, dès qu'elle s'ouvrit, fut de corriger ma prononciation pour les mots qui signifient *qui est là ?* et *entrez !* « Vos soldats sont terribles », dit-il ensuite avec un discret sourire. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il trouvait un factionnaire devant un bâtiment officiel, et nos hommes de la coloniale, en vareuse khaki et béret bleu, ont l'air trop ennuyé par ce service de garde pour faire peur à qui que ce soit. Mais les lettrés de Chine ont pour tradition de se moquer des militaires, à peu près comme nos intellectuels s'égaient de vieilles plaisanteries sur l'administration.

Il est rare que nous nous entretenions des événements politiques, car il sait mon amitié pour plusieurs membres influents du parti au pouvoir, et craint de m'offenser par ses opinions réactionnaires. Il m'interroge sur la pièce que j'ai vue, le monument que j'ai visité, pour me renseigner sur la légende ou l'histoire dont il vénère les glorieux souvenirs.

Je lui dois le respect puisque c'est mon maître. Il le mérite par son application et sa patience, ne lâchant le morceau qu'après s'être assuré que je le tiens solidement. Mais son sérieux n'est pas sévère. À table il ne cache pas son goût, ni son appétit, et n'est pas ennemi d'une douce gaîté, pourvu qu'elle soit contenue toujours entre les bornes de la décence. Un jour que nous parlions des étudiants que l'on rencontre à l'heure des cours dans les jardins publics, en promenade sentimentale avec une camarade, nous avons été d'accord pour conclure avec indulgence que l'attraction du *yin* et du *yang* est une loi de

## Miroir de la Chine

nature : le *yin* est le principe négatif, le *yang* positif. Maxime empruntée aux vieux livres par notre savoir en vacances.

Il ne voulait pas m'accompagner aujourd'hui, et n'a pas l'air de bonne humeur : c'est son pays qui perd la face dans ce temple désert. Sans prononcer un mot il regarde, sur la table d'offrande, les vases d'étain anguleux qui sont vides, devant la chapelle funéraire aux boiseries poudreuses. Pour voir s'avancer le cortège, dans le bruissement des robes en soie et le tintement des insignes en jade, pour entendre l'hymne funèbre qu'accompagnent les flûtes, les cloches et les pierres sonores, il faudrait aller loin d'ici, dans le Chan-toung où s'est perpétuée jusqu'à nos jours la descendance du philosophe. Le chef de la famille, à qui le gouvernement n'a retranché ni son titre de noblesse ni sa pension, célèbre aujourd'hui un office selon le rituel antique. Mais autrefois l'empire entier s'associait à cet hommage, depuis la capitale jusqu'aux plus lointains chef-lieux de canton. Partout le temple ou l'oratoire ouvrait ses portes et c'est le premier magistrat de l'endroit, entouré de ses subordonnés, qui disait la prière. Aujourd'hui Sun Yat-sen seul a droit à ces honneurs officiels. C'est le Confucius des temps modernes. Mais pourquoi déposséder le Sun Yat-sen des temps anciens ? Je suis sur le point de le demander à mon compagnon, mais j'aime mieux ne pas lui parler de Sun Yat-sen.

L'édifice n'est pas vieux mais fidèle aux règles séculaires. Les colonnes qu'un homme ne peut entourer de ses bras sont faites avec les troncs de *séquoia* venus d'Amérique vers la fin du dernier siècle, car les arbres de cette taille se font rares dans les forêts chinoises. Elles montent d'un jet jusqu'aux poutres visibles et divisent le vaisseau en trois nefs transversales, d'une proportion simple comme un accord parfait. Pas une image. Au centre, sous l'abri de bois ciselé, la tablette d'un rouge sombre

## Miroir de la Chine

porte en lettres d'or le nom du « Saint ancêtre et maître ». De part et d'autre, se faisant face comme les stalles dans un chœur, quatre rangs de panneaux forment par leurs inscriptions l'assistance de ses soixante-douze disciples. M. Toung me les fait déchiffrer et son front s'éclaircit : j'ai mérité une bonne note.

C'est à mon tour de me sentir un peu gêné, comme par un début d'asphyxie, en ce temple aussi nu qu'une salle d'école, devant une anthologie d'épitaphes. Sur les pierres gravées qui debout au dehors, serrées dans la galerie couverte, montent la garde de la doctrine, les rayons du jour peuvent lire que jadis les ancêtres de l'empereur étaient honorés au temple de la limpidité où on leur offrait le breuvage d'azur, qui est l'eau claire, puis le poisson cru et le grand bouilli qui n'avait aucun assaisonnement. Il ne manquait que le bœuf au pot-au-feu de la Chine pour ressembler à ceux de l'Europe ; la viande de mouton et de porc, servie en son eau de cuisson avec des légumes variés, s'y relevait de sel, de vinaigre de fruits, et d'autres condiments à l'usage des fiers seigneurs en manteaux de fourrure qui en faisaient leur plat de résistance, manquant ainsi par deux fois au double précepte qui interdit d'associer les saveurs comme de superposer les vêtements. Mais par compensation une frugalité totale était la leçon des augustes ancêtres.

Il faut modérer nos poumons pour respirer un air si pur. Il faut modérer notre esprit pour accueillir une nourriture aussi dépouillée. Il faut modérer notre cœur pour maintenir cet exact équilibre. L'homme est humain parce qu'il est homme et juste parce qu'il est raisonnable. L'humanité sans mélange produit les affections légitimes. La justice sans altération rend à chacun ce qui lui est dû. La musique fait partager une même émotion à tous ceux qui l'écoutent : elle favorise l'humanité. Les rites au contraire rendent sensibles, en chaque condition et à tout instant,

## Miroir de la Chine

les limites que la volonté ne peut franchir sans empiéter sur le domaine d'autrui : ce sont les marques extérieures de la justice. La nature humaine est toujours pareille, la raison identique : le guide infallible de la morale sera le consentement universel. Il suffit de se conformer au sens des mots pour faire du père un père, du fils un fils, et ainsi de suite. Le devoir est précis comme un article du dictionnaire.

Cette morale n'est pas laïque. La part de la religion y est faible, mais non pas nulle. Le ciel est l'empereur d'en haut, dont l'empereur terrestre est le représentant et le fils adoptif. L'homme en suivant sa nature et obéissant à la raison exécute la volonté du ciel. De ce maître suprême dépendent aussi tous les événements terrestres ; il fait notre destin que rien ne peut changer. Il y a aussi des esprits invisibles, et les âmes des morts se manifestent parfois sous la forme de revenants. À un disciple qui l'interrogeait sur la vie d'outre-tombe Confucius répondait : « Quand on ne sait pas encore servir les vivants, comment pourrait-on servir les revenants ? Quand on ne sait pas ce que c'est que la vie, comment savoir ce que c'est que la mort ? » Celui qui reçut cette réponse décourageante était un franc et loyal chevalier, toujours prêt à tirer l'épée pour la défense de l'opprimé, et dévoué à ses parents au point de leur porter sur son dos des charges de riz à plusieurs lieues de distance. Le maître étant tombé malade, à quelque temps de là, il lui offrit naïvement d'adresser des prières pour son rétablissement aux esprits du ciel et de la terre. Confucius répondit : « Je prie depuis toujours », signifiant ainsi que sa vie d'enseignement et de savoir était une prière en action. L'histoire ajoute que Confucius faisait grand cas, pour ses qualités de cœur, de ce disciple à l'entendement un peu dur, et témoigna d'un profond chagrin, lorsqu'il eut trouvé la mort,

## Miroir de la Chine

comme il fallait s'y attendre, dans un combat. Car le maître, tel qu'il nous apparaît en des propos avec soin recueillis, n'avait rien du pédant. C'était un fort honnête homme, qui mettait ses disciples à l'aise, plaisantait même avec eux, et connaissant leurs caractères savait apprécier l'effort, se contenter du résultat. C'était un juste.

Toutefois ce n'est pas sa personne qui survit en ce sanctuaire de l'écriture. C'est sa doctrine à nu, tous les angles à vif. Je la reconnais. Ce ciel inaccessible, cette providence implacable, cette rupture volontaire des communications entre l'humain et le divin, cette résorption de la religion dans la morale et cette dispersion de la morale dans les œuvres, c'est l'esprit de la réforme qui devait convertir à l'islam, quelques siècles plus tard, une autre partie de l'Asie, et dont le catholicisme, plus récemment encore, a repoussé le furieux assaut. En Chine il trouvait le champ libre comme en Arabie, sans résistance organisée, et pourtant n'y est pas arrivé à la souveraineté sans partage. L'essor de la pensée à la recherche de la connaissance totale n'en fut pas entravé. Confucius lui-même, sur la fin de ses jours, en sentit le besoin, en regretta la proscription systématique. « Si j'avais encore quelques années, disait-il, pour étudier le *Livre des mutations*, je pourrais ne plus commettre d'erreurs graves. »

Le *Livre des mutations* est un texte très ancien, attribué à de sages empereurs, qui explique tous les phénomènes de l'univers par la combinaison en des proportions variables de deux principes, le *yang* positif et le *yin* négatif. La physique moderne vient d'aboutir à une hypothèse analogue avec les charges électriques de signes contraires dont seraient formés non seulement les corps matériels, mais aussi les différentes sortes de radiation.

## Miroir de la Chine

Les combinaisons du *yin* et du *yang* se traduisent par les formules d'une algèbre où l'un des principes est représenté par une ligne interrompue, l'autre par une ligne continue. Le livre, comme son titre l'indique, montre comment une combinaison se change en une autre par un progrès naturel. Le but, comme celui de toute science humaine, est de prévoir ce qui va arriver. Le groupe qui correspond à chaque cas particulier est déterminé par le tirage au sort. Les Athéniens employaient cette méthode pour désigner les « archontes » de leur directoire, pensant que le hasard traduisait la volonté des dieux. Les Chinois consultaient les fissures tracées par le feu sur l'écaille d'une tortue comme un diagramme et les tiges verticillées d'une plante de la famille des composées comme un instrument délicat pour déceler les influences qui s'exerçaient dans le champ considéré. Nous avons d'autres appareils de mesure, très précis mais d'un usage strictement limité. L'un nous renseigne sur la température, l'autre sur la pression, le troisième sur le potentiel électrique. Aucun n'est sensible aux énergies spirituelles qui rendent heureux un mariage ou suscitent une révolution politique. La science chinoise de ces temps antiques voulait rendre compte à la fois de tout ce qui se passe dans le monde inanimé, le monde vivant, le monde humain, le monde surhumain, par un système unique d'actions et de réactions réciproques. Le *yin* gagne sur le *yang* ou le *yang* sur le *yin*, mais pour que l'univers dure il faut que le mouvement continue, et pour qu'il continue il ne faut pas qu'un des principes soit supprimé : celui qui touche au plus haut degré de son pouvoir s'en écarte aussitôt pour décroître, pendant que l'autre reprend des forces. Le problème ainsi posé n'admet que des solutions périodiques sur le modèle de l'alternance entre le jour et la nuit ou du retour des saisons. Dans les phénomènes qu'elle étudie, depuis les nébuleuses du ciel jusqu'aux éléments

## Miroir de la Chine

constitutifs de la matière et de l'énergie, la science moderne n'admet non plus que des mouvements sur des courbes fermées ou des vibrations alternatives, et l'espace lui-même a cessé d'être infini pour devenir pareil à la surface d'une sphère que l'on peut parcourir indéfiniment sans rencontrer d'obstacle mais en repassant par les mêmes points. Cette ressemblance n'est à l'avantage ni du livre des *Mutations*, ni des théories d'Einstein ou de la mécanique ondulatoire du prince de Broglie. Elle prouve seulement que l'esprit humain, livré à ses seules ressources, est ramené d'âge en âge aux mêmes conceptions. Il obéit lui-même à des lois périodiques.

Contre le désordre des mœurs, alors au comble, sa morale était un remède énergique et nécessaire, mais dont l'efficacité ne fut ni ne pouvait être complète. Prise à la lettre, elle emprisonnait la vie du Chinois, quelle que fût sa condition, comme celle du brahmane de l'Inde, en un réseau d'obligations et de restrictions qui ne lui permettait aucune initiative, ne lui laissait aucun loisir. La force du tempérament national n'acceptait pas cet esclavage. Ce n'est que sur le respect et l'hommage aux ancêtres, depuis longtemps de tradition, que la rigueur des prescriptions fut observée. Pour le reste, on eut constamment devant les yeux un très noble idéal, qui n'apaisait pas un vif appétit de plaisir et de joie. On buvait ferme au temps de Confucius, et après lui les plus grands poètes de la Chine, comme le célèbre Li T'ai-poh au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, ont trouvé dans une coupe remplie jusqu'au bord leurs images les plus heureuses. Le thé dont la mode se répandit ensuite procurait à ses débuts, avant que l'habitude en eût atténué les effets, une ivresse délicieuse. L'opium introduit sur la fin du XVI<sup>e</sup> siècle n'a pas cessé encore d'alléger les esprits. De même que l'alcool il punit ceux qui vont jusqu'à l'abus, et comme il coûte cher, il arrive que le patrimoine se dissipe dans sa

## Miroir de la Chine

fumée. Le gouvernement voudrait en instituer le monopole comme en Indochine, ou en France celui du tabac, et y trouverait des ressources abondantes en même temps que le moyen d'en réglementer la consommation. Il en est empêché par un parti intransigeant qui réclame la prohibition, à l'exemple de ce que l'Amérique a fait pour l'alcool. C'est un retour offensif de la réforme, qui cette fois vient de l'étranger.

En dépit de Confucius, la cuisine chinoise n'a jamais cessé d'étudier la réaction mutuelle des saveurs ni d'en chercher de nouvelles, pour arriver de siècle en siècle, par un progrès ininterrompu, à un raffinement inouï. Jusqu'à nos jours, dans les familles qui n'ont pas encore adopté l'usage européen, l'épouse légitime ne paraît pas devant l'hôte, et il serait même impoli de demander de ses nouvelles. C'est que le foyer dans l'ancienne Chine était sacré. Mais la galanterie n'y perdait rien. Confucius disait plaisamment : « Je n'ai jamais rencontré personne pour aimer la vertu comme on aime une femme ». Il était obligé lui-même à quelques égards envers des pécheresses bien en cour, comme cette favorite d'un prince, charmante mais de mœurs si légères qu'on allait jusqu'à incriminer le sentiment qui avait appelé auprès d'elle son frère, digne de rivaliser avec elle en beauté. Comme elle avait souhaité la visite du philosophe, il ne put se dérober à cet honneur. Arrivé dans la salle de réception, il n'y trouva, comme l'exigeait la décence, à la place de la maîtresse de maison qu'un rideau tiré devant lequel il fit un grand salut ; et il connut que la princesse s'inclinait à son tour, au tintement musical de ses pendeloques en jade. Au retour, un peu gêné, il s'expliquait avec ses disciples : « D'abord, je ne pensais pas y aller, mais elle m'a reçu fort poliment ».

## Miroir de la Chine

En ce temps, l'arrivée d'un gentilhomme ou d'un dignitaire était annoncée par le bruit des clochettes au harnachement des chevaux attelés à sa voiture. Devant le prince, il s'avancait, baissait le front jusqu'à terre, se relevait, pirouettait et se retirait en cadence, prenant soin de faire sonner les insignes de jade qu'il portait à sa ceinture. Nous savons même, par un rituel de date plus récente mais qui utilise d'anciens documents, qu'ils étaient accordés de manière à faire entendre, du côté droit *mi* et *sol*, de l'autre *do* et *la*. C'est ainsi que le moraliste austère et la beauté invisible échangeaient en harmonieux accords leurs protestations d'estime et de respect.

Nous sortons à pas lents, retenus par une force magnétique auprès de ces édifices qui méditent comme des sages à l'ombre des arbres protecteurs, et dehors, adressons encore un regard d'adieu au portique élevé comme un arc de triomphe avec ses trois arcades parées de cabochons et ses toitures étagées. Au devant, sur l'esplanade en terre battue, des soldats déroulent des fils. C'est une section de téléphonistes, qui obéissent vivement aux ordres à mi-voix d'un instructeur. J'apprécie leur bonne tenue, et M. Toung me remercie. S'il lui arrive de railler, par tradition classique, les militaires, il est sincèrement attaché à la Chine et sait qu'elle a besoin, pour garder ses frontières, de la force des armes. Mais comme je manifeste l'intention d'aller voir le monastère des lamas tibétains et mongols, qui est tout proche, il relève sa manche et consulte son bracelet-montre : « Excusez-moi, j'ai un rendez-vous ». La religion lamaïque a été adoptée presque officiellement par la dynastie des Mandchoux qui sont de sa race, et à qui il doit sa carrière. Mais en disciple fidèle de Confucius, il la tient pour superstitieuse et barbare.

### LAMAISME

@

C'est la maison d'en face : il n'y a que l'avenue à traverser. C'est certainement à dessein que l'un des premiers empereurs mandchoux a choisi cet emplacement pour y édifier le Young houo koug, *Palais de la douce harmonie*. Il a voulu montrer ainsi le double dévouement de sa pensée à la religion de ses pères et à la doctrine du pays conquis. Un artiste n'eût pas été mieux inspiré par le goût du contraste.

Dès l'abord, on ne se croit plus en Chine : un essaim de mendiants se lève sitôt que paraît un visiteur. Certes il y a beaucoup de miséreux dans toutes les provinces, et c'est un devoir d'humanité de leur venir en aide. Mais jamais je n'ai vu un Chinois tendre la main dans la rue. S'il m'est arrivé d'être accosté et même importuné, c'était à Changhaï par un réfugié russe, qui me prenant pour un compatriote demandait en sa langue *tolko odnou kopeïkou*, ne serait-ce qu'un kopek. L'assistance, de tous temps, s'est exercée, mais d'une autre manière, par des fondations publiques ou privées et surtout par la solidarité, beaucoup plus étroite qu'en Europe, entre les membres de la famille, de l'association corporative ou régionale qui en est l'image, et entre les amis. Le meilleur des Européens ne peut réprimer un mouvement de défense, quand son ami le plus cher lui avoue sa détresse. S'il ouvre son portefeuille, ce sera pour un prêt, même fictif, plutôt que pour un don. Mais en Chine, le don en pareil cas est un devoir. L'amitié crée une parenté qui peut aller jusqu'à l'adoption. Les amis qui se sont juré fidélité deviennent frères de serment, *meng keu*, jusqu'à la mort et même au-delà, car le frère qui sur un signe est toujours accouru au secours de son frère doit veiller encore au sort de sa famille,

## Miroir de la Chine

s'il la laisse dans le besoin. Deux Chinois de ma connaissance, qui viennent de partir pour l'Europe, ont commencé par un autre voyage dans la province où réside leur frère de serment et l'ayant trouvé dans une situation difficile, chacun lui a laissé en dépôt, pour parer éventuellement à la nécessité urgente, une somme en rapport avec ses moyens. Je n'en dirai pas le chiffre pour ne pas offenser leur modestie, et parce qu'en Europe on le croirait exagéré. En Chine il est honteux de solliciter l'aumône d'un passant, mais non pas de recevoir le présent d'un ami.

Ces enfants criards, ces estropiés en haillons, avec leurs barbes en désordre, ont mines de Mongols, plutôt que de Chinois. J'ai rencontré des figures semblables, béant aux étalages du marché couvert, réunion de magasins sous des galeries vitrées, comme à Paris dans le Palais-royal. Ceux-ci venaient en droite ligne de leur désert ; la foule chinoise autour d'eux souriait discrètement des grands yeux qu'ils ouvraient devant une quincaillerie à bon marché, ainsi que de leurs cheveux noués en lourde tresse comme une queue de cheval. Pour tous ces nomades, c'est un animal précieux, sinon sacré. Cette coiffure lui rend hommage. Effilée en natte, pour les distinguer des vainqueurs, elle fut imposée aux Chinois par les Mandchoux au dix-septième siècle, ainsi que les manches coupées obliquement qui rappelaient le sabot du cheval. Cet accoutrement que tant d'Européens ont cru et même croient encore national était la marque de la servitude, si humiliante que beaucoup de Chinois ont préféré la mort ou l'exil volontaire dans les montagnes du sud.

Ceux qui viennent ici sont des touristes étrangers dont l'opulence est proverbiale en Chine ainsi que la rudesse naïve, et des fidèles de ce culte, pour la plupart Mandchoux ou Mongols ; quelques Chinois aussi, qui se souviennent de l'ancien régime et

## Miroir de la Chine

à l'exemple des empereurs déchués partagent leur vénération entre le sage de la Chine et les apôtres du Tibet. Toutes les sectes du bouddhisme prescrivent la pitié envers tout ce qui vit. Hérésie condamnée, quelques siècles avant l'apparition du bouddhisme en Chine, par le disciple de Confucius appelé Meng-tze ou Mencius. C'était celle de Moh-ti, soutenant que chaque homme devait aimer également tous les hommes, en quoi il péchait gravement contre l'humanité, puisqu'il divisait ce qui doit rester uni, c'est-à-dire les sentiments naturels de la famille, et contre la justice en les dispersant au hasard, sans tenir compte des titres y donnant droit. Encore n'allait-il pas jusqu'à égaler, comme font les bouddhistes, l'homme à l'animal.

Drapé en sa robe noirâtre rejetée en écharpe sur l'épaule gauche, le frère convers qui vient à ma rencontre m'interroge en un anglais sommaire : « *Will see ?* Voulez voir ? » Je refuse de comprendre. Il répète en chinois : « *K'an k'an ?* » Mais le Mongol ne sait guère plus long de cette langue que de l'autre, et la conversation se continue par signes.

Le bouddhisme de l'Inde, transplanté en Chine à partir du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, s'y est acclimaté aussitôt ; non seulement de savants moines ont traduit en chinois tous les livres sacrés, mais par leurs commentaires lui ont donné une philosophie analogue à celle du taoïsme. Le bouddhisme lamaïque, constitué au Tibet vers la même époque, et réformé au XIV<sup>e</sup> siècle, a gardé la langue et la doctrine de son pays natal.

La cour quadrangulaire est entourée de chapelles dont les toitures ont l'inflexion chinoise. De presque toutes s'échappe un bourdonnement de voix. Ce n'est pas, comme chez les bouddhistes de Hang-Tcheou, un chant modulé, mais une psalmodie sur la même note, d'un bout du psaume à l'autre.

## Miroir de la Chine

Quelquefois cependant le chœur monte et se renforce de verset en verset par degrés chromatiques jusqu'à l'octave supérieure pour redescendre ensuite et se perdre dans les ténèbres graves : supplication d'angoisse, résolue en terreur. Je risque un regard par la porte ouverte, sans aller plus loin pour ne pas troubler l'office. Mon guide paraît surpris de ma discrétion. Les moines sont rangés sur leurs bancs dans un des bas-côtés, de profil devant les trois hautes figures des Bouddhas du passé, du présent et de l'avenir, assises et adossées à leur dais en forme de feuille d'arbre.

Une chapelle est silencieuse. Mais un autre frère y veille sur une petite auge en étain où sont piqués des cierges courts, dont quelques-uns seulement brûlent. Il allume à l'un d'eux une mèche en papier qu'il me présente pour que je l'approche d'un autre. La flamme s'élève et les deux religieux, inclinant la tête en signe d'approbation, récitent ensemble une courte prière où je reconnais la formule sacrée qui a passé du sanscrit en leur langue : *Aum mani padmé oum*. Une sébile sur la table m'indique où mettre mon obole. Alors seulement, levant la tête, je remarque l'étrange assemblée qui nous entoure. Taillé dans le bois noir, un enfant gigantesque au berceau, le ventre en avant, la bouche ouverte jusqu'aux gencives par un rire qui dilate ses joues luisantes et remonte le coin des yeux vers la rondeur de son crâne chauve. De part et d'autre, sur des étagères, des groupes enchevêtrés d'où émergent de féroces visages. Plusieurs sont gainés à mi-corps d'une gaze assez translucide pour exciter la curiosité des étrangers tout en ménageant leur pudeur. On offre alors de retirer le voile et ils paient le spectacle. Les deux moines qui m'observent ne me suivent pas. Ils ont raison. Si peu que je sois instruit de leur religion, je sais qu'il n'y a là pour eux que de graves symboles ; pourquoi les profaner ? Cette

## Miroir de la Chine

adolescente dont la taille est ceinte de filigrane et qui joint les mains sur la poitrine convexe d'un guerrier aux dents de loup, je devine que c'est une âme en peine implorant le « maître de la prison souterraine » autrement dit le roi des enfers. Un autre couronné de têtes de mort et coiffé d'une torsade en flammes n'a qu'un œil vertical au milieu du front mais des bras multiples étalés en rayons ; deux lui suffisent pour maintenir énergiquement assise sur ses genoux une fillette aux paupières plissées de bonheur, qui tient d'une main un bol, de l'autre une cuiller dont elle semble par jeu le heurter ; mais ce n'est pas son petit déjeuner qu'elle réclame, c'est l'aumône pour la communauté bouddhique dont elle est l'allégorie. D'autres unions, plus étroites encore, sont simplement celles d'un principe avec sa manifestation, d'un génie avec sa pensée. Les puissances du monde surhumain dont Confucius n'aimait pas qu'on vînt à lui parler, le lamaïsme en a établi, pour les invoquer, la nomenclature, les attributs, l'imagerie. Sa ville sainte, sur les hauteurs du Tibet, s'appelle Lha-ssa qui signifie la cité des esprits.

Dans la cour des groupes passent, gagnant par un seuil interdit l'intérieur du couvent. Les bonnets rouges et jaunes s'y mêlent joyeusement, bien que ces couleurs distinguent l'ancienne de la nouvelle observance. Mais la réforme a porté sur le rite et la règle, non sur le dogme, et le lamaïsme en dépit de ses divinités farouches est comme toutes les sectes bouddhiques une religion placide. Pourtant il ne faut pas trop s'y fier. Malgré l'oraison quotidienne et le régime végétarien, la nature parfois reprend ses droits sur ces rudes enfants de la montagne ou du désert, qui ne tueraient pas une mouche. On les prétend capables d'écarter les indiscrets, comme des chiens, à coups de pierres. J'éviterai un

## Miroir de la Chine

scandale qui peut reculer de plusieurs existences leur salut éternel et certainement n'avancerait pas le mien.

Pas davantage je ne raillerai ce cylindre de bronze sous l'abri d'une lanterne à jour. Il est bourré de prières et l'on gagne des indulgences en le faisant tourner. Superstition grossière, si on ne regarde que le geste et la matière. J'aime mieux croire aujourd'hui que ce n'est pas le signe qui agit, mais l'intention qui l'a tracé. Elle y demeure incluse, inerte ou peu active au repos, mais capable, si une autre volonté la met en mouvement, de développer un champ de forces vertueuses autour de cette dynamo dévote.

« L'empereur K'ang-hi était un fidèle très zélé de cette religion et c'est pourquoi il y eut sous son règne, ce qui ne s'était jamais vu jusque-là, une suite de bonnes récoltes pendant trente-neuf années. »

Cette édifiante attestation n'est pas tirée d'un manuel de piété, mais de l'appel qui vient de paraître dans les journaux, sous la signature de plusieurs hauts fonctionnaires tels que le président de la commission d'examens, pour qu'un nouvel autel soit érigé en cette enceinte, par une souscription publique : on y célébrera les offices pour détourner de la Chine les malheurs qui l'accablent. Ce n'est pas un catholique qui niera l'efficacité de la prière, même adressée à de faux dieux, si elle part du cœur. Ne peut-il entrer dans les desseins de la Providence d'entretenir la ferveur, avant la foi qui viendra la combler, et de préparer le terrain pour les semailles prochaines ? Celui de la Chine n'est pas stérile autant qu'on lui en a fait la réputation à l'étranger depuis un siècle. Des personnages officiels implorent la divine miséricorde par un message dont il ne reste plus qu'à rectifier l'adresse.

### LE TAOÏSTE

@

C'est dans une grande avenue de Pei-p'ing que j'ai rencontré le taoïste. Par ce matin d'octobre, le soleil clair et l'air vif luttent ensemble comme de joyeux garçons. Au milieu de la chaussée large mais souvent rétrécie par les chantiers de pavage, les tramways bondés et vomissant un excédent de voyageurs par leurs deux orifices faisaient vibrer les rails comme la corde grave du luth et rejetaient de part et d'autre la vitesse inégale des autos et des pousses, parfois immobilisés eux-mêmes pour livrer passage à des chameaux mongols, déjà fourrés d'un poil épais en prévision de l'hiver, portant entre leurs bosses des sacs de charbon et dominant l'agitation humaine de leur lippe dédaigneuse et de leur dandinement impassible comme le désert.

C'était près d'une entrée de la ville, en un faubourg. La foule populaire encombrait les trottoirs, entre les comptoirs en plein vent des marchands des quatre saisons et les étalages des brocanteurs offrant des livres usagés, des fourrures au rabais, des bicyclettes rouillées. Dans une confusion paisible, sans heurts et sans querelles, chacun en s'effaçant à droite, puis à gauche, allait à ses affaires, sûr d'y arriver tôt ou tard. Cependant devant une porte, un rassemblement fixe faisait comme une hernie grossie encore par ceux qui arrêtés s'aggloméraient, tendant le cou pour prendre leur part du spectacle.

Il était là, assis sur la marche de pierre, avec sa robe grise de poussière, son bonnet rejeté en arrière, ses rides sinueuses et sa barbe en lichen gris, l'adepte de la voie selon la tradition des peintres, et d'un dessin si ferme que l'on croyait voir un portrait, plutôt qu'un homme.

## Miroir de la Chine

Cet accord que j'ai déjà remarqué, en Chine, entre la nature et l'art s'étend à la nature humaine. Le portefaix que j'ai hélé en débarquant à Changhaï semblait gravé au ciseau sur le bois d'une estampe. Par la suite, j'ai rencontré dans les salons, observé dans les salles de spectacle et coudoyé dans la rue mainte figure qui comme les montagnes et les arbres d'alentour pouvait presque sans retouche être reportée sur la soie peinte. La masse d'hommes qui depuis longtemps mijote dans la marmite immense mais sans fissure se concentre en ces cristallisations dont chacune a sa forme et ses arêtes vives.

L'artiste imagine et la nature produit. Différence de procédés. Le principe est le même et c'est celui de l'univers, que la philosophie taoïste appelle la voie, faute d'un mot exact impossible à trouver. L'artiste qui observe la voie devance la nature. Elle peut le rejoindre à son tour, si on lui laisse le temps de travailler en paix.

Le vieillard tient sur ses genoux une tablette enduite d'argile visqueuse où son index trace des signes rapides : « C'est un poisson », dit l'un. L'autre : « Une grenouille ». Soudain les lignes se rejoignent et mettent en relief une langouste aux pattes repliées, posée en diagonale par le coup de queue qui la remonte à la surface. Un murmure flatteur s'élève.

Je me souviens d'avoir vu, bien loin d'ici, à la terrasse de quelque café parisien, de pauvres hères gagner quelques sous en dessinant des silhouettes à la craie sur l'asphalte du trottoir. Mais celui-ci doit son talent à la voie qui le guide, et pourrait aussi bien nous jouer d'autres tours, passer au travers du mur par exemple, ou d'un bond s'asseoir en nous narguant sur le fil du tramway. Selon les idées taoïstes, il n'y aurait là ni miracle, ni sorcellerie ; c'est le fruit naturel de la sagesse et de l'exercice.

## Miroir de la Chine

Il m'a remarqué et propose de déchiffrer ma physionomie. La foule se tait, et se masse, curieuse, pendant qu'il me fixe de ses prunelles opaques, dont le regard tourné en dedans absorbe et ne rayonne pas. Il commence par dire mon âge, sans se tromper même d'une année. Comment a-t-il pu le lire sur un visage si différent de ceux qui lui sont familiers ? « Vous êtes seul ici, continue-t-il. Vous ne voyagez pas pour gagner de l'argent, ni pour la politique. » Et pour conclure, ce trait que je rapporte à titre documentaire, afin que le lecteur apprécie : « Vous n'êtes pas un homme vulgaire, *pou cheu siao jen* ».

Le soir, je contais cette aventure à un Européen « Combien lui avez-vous donné ? Une piastre ? Vous en avez eu pour votre argent. — Oui, mais comment savait-il que je lui donnerais une piastre ? »

Un ami chinois paraît d'abord un peu surpris de me découvrir si badaud. Ayant achevé ses études à Paris et parlant couramment le dialecte du boulevard, il commence par me demander si je ne crois pas que ce vieux farceur s'est payé ma tête. Je ne veux pas le croire. « Vous êtes plus Chinois encore que je ne pensais. — Et vous, plus Européen qu'il n'est permis. » C'est depuis plusieurs années une querelle amicale entre nous. Franc pour lui-même comme envers autrui, volontiers il reconnaît le tort que lui fait, surtout ici, l'intransigeance de sa raison et de son cœur. Mais la raison est haute et le cœur généreux. Ce sceptique est ému jusqu'aux larmes par un beau poème ; ce misanthrope réserve aux rares élus qui ont su gagner et garder sa sympathie des trésors de bonté. Pour quelques conseils que j'ai pu lui donner en son travail, il m'a voué une reconnaissance sans bornes et le respect du disciple. J'en reçois aussitôt une nouvelle preuve, car il sacrifie ses opinions, dont pourtant il ne se sépare pas aisément, au désir de m'être agréable : « Si cela vous

## Miroir de la Chine

chante, dit-il, je puis vous faire connaître un taoïste qui fait sortir son corps astral par le sommet du crâne ». J'ai souvent assisté à cette opération dans les livres de cette école, où l'on voit un sage en extase exhaler comme un jet de vapeur, par la soupape de sa tête, une figurine à sa ressemblance, qui n'est pas l'âme spirituelle, mais l'âme formatrice, assez pareille en effet au corps astral du spiritisme européen. En être témoin de plus près encore ne me déplairait pas.

C'est ainsi que quelques jours plus tard, en un restaurant du parc central, pavillon de plaisance entre les arbres sombres, nous trompions notre attente en grignotant des biscuits et des meringues à déshonorer la pâtisserie européenne ; mais la maison se piquait de progrès et on n'y trouvait pas les produits du pays. Le jour baissait. Le froid dans l'ombre commençait à se faire sentir. La salle n'était pas chauffée, ce qui n'a pas d'inconvénient pour des Chinois accoutumés à remplacer le feu par des robes ouatées, même chez eux, avant les gelées de l'hiver. Mais nos vestons nous défendaient mal.

J'eus un moment d'espoir, aussitôt détrompé par un clin d'œil de mon ami, en voyant s'avancer un personnage trapu et barbu qui prit place auprès de nous, autre invité. L'électricité ne marchait pas. C'est à la lueur d'une bougie qu'il fallut déchiffrer la carte qu'il me présentait fort poliment. C'était un rajah de l'Inde qui avait abdiqué pour venir à Pei-p'ing fonder une religion universelle. J'ai du moins cru le comprendre, car un peu plus tard, quand il fallut lever la séance et qu'il nous eut quittés, à ma question sur ce sujet mon ami répondit brièvement : « Un fou ! »

Il était furieux de ma déconvenue. En vain je lui représentais que sans doute l'adepte nous avait joué un tour de sa façon et montré son pouvoir en coupant le courant : « Un imbécile ! — Au

## Miroir de la Chine

moins je sais qu'il existe. — Ou qu'il n'existe pas. — Cela revient au même. » Il a souri, apaisé. Tous les Chinois de quelque instruction connaissent les maximes élémentaires du taoïsme, comme celle-ci, que l'existence et la non-existence se produisent réciproquement. Mais il ajoute : « J'ai moi-même un peu étudié la doctrine, autrefois. C'est une erreur de jeunesse. Les dix écoles existent encore. — Même celle du *yin* et du *yang* ? — Même celle du *yin* et du *yang*. Mais d'ordinaire, on y sacrifie une existence. »

Les dix écoles du taoïsme ont toutes le même objet mais y parviennent par des procédés différents. Il faut trouver la voie, c'est-à-dire s'identifier avec le souverain principe dont les formes particulières de l'existence, sans excepter la nôtre, ne sont que des manifestations partielles. Ce n'est pas l'anéantissement que l'on cherche, et le monde n'est pas une illusion. C'est le bouddhisme qui prend ainsi parti. Il affirme et il nie. Il ne tient pas la voie. Qu'est-ce que le néant ? C'est ce qui n'existe pas. Qu'est-ce que l'existence ? C'est ce qui n'est pas le néant. Qu'est-ce que l'illusion ? C'est ce qui n'est pas vrai. Qu'est-ce que la vérité ? C'est ce qui n'est pas faux.

« On ne définit pas un doigt par sa différence avec un autre doigt, mais avec ce qui n'est pas un doigt, ni un cheval par sa différence avec un autre cheval, mais avec ce qui n'est pas un cheval. Sans quoi l'univers n'est que doigts, tous les êtres sont des chevaux.

C'est ainsi que cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne le taoïsme dépassait les rigoureuses conclusions de Kant contre la raison humaine, sans perdre toutefois l'espérance de connaître ce qui lui échappe. Le lien n'est pas rompu entre le sujet et l'objet. L'opposition des contraires n'est pas une catégorie de l'entendement mais une nécessité du monde réel. Chacun des

## Miroir de la Chine

êtres affirme ce qu'il est, et nie ce qu'il n'est pas. On peut donc dire, selon les points de vue, qu'ils existent ou n'existent pas, sans exception pour celui-là même qui formule cette pensée. L'affirmation et la négation se succèdent comme le jour et la nuit, décrivant une orbite dont le vide central n'est autre que la voie.

Pour atteindre ce vide, le raisonnement ne suffit pas, ni la méditation : puisque l'homme a un corps, il faut s'en occuper, lui apprendre d'abord à se tenir tranquille, puis développer l'énergie vitale qui trouvant fermées les portes du dehors va refluer vers l'esprit. L'adepte observe un régime et s'astreint à une gymnastique dont les exercices les plus usuels sont ceux de la respiration. Le souffle est le moins matériel des aliments terrestres ; celui qui l'assimile assez complètement pour se passer d'autre nourriture aura un corps subtil, mieux protégé que par les élixirs de longue vie contre la maladie et la mort. Mais on peut aussi mettre la matière hors d'état de nuire en arrêtant son mouvement, comme celui d'une horloge, par la neutralisation du *yin* et du *yang*. Si elle est totale, la pression s'annule, la limite s'efface, la voie reparaît.

Les cultes admis par la doctrine de Confucius n'ont d'autres prêtres que le chef de la famille et le chef de l'État, ou ses représentants. Elle frappe donc les femmes d'incapacité légale. Le bouddhisme a des communautés de religieuses, mais c'est la Chine qui lui a donné cette déesse de la miséricorde, Koan-yin, d'une douceur presque chrétienne quand elle élève un enfant dans ses bras. Le taoïsme a largement ouvert aux femmes ses mystères. En quoi d'ailleurs il n'innovait pas mais recueillait, pour les faire fleurir, les croyances élaguées par le moraliste impitoyable. La langue écrite de la Chine prouve que le mot de *magicienne* est primitif ; celui qui signifie *magicien* en dérive par l'adjonction d'un suffixe. Le sexe féminin est de polarité négative.

## Miroir de la Chine

Il faut donc une magicienne pour attirer le fluide positif qui est celui du sexe masculin et aussi du ciel, du soleil et de la vie.

La théorie du *yin* et du *yang* est antérieure à l'époque où le taoïsme s'est organisé en corps de doctrine pour résister à Confucius, mais plus avisés que leur adversaire, les taoïstes s'en sont emparés et ont fait de ce *Livre des mutations*, qu'il regrettait d'avoir étudié trop tard, leur livre de chevet. Les combinaisons des deux principes indiquent l'ordre de la nature. Résoudre leur opposition, remonter à leur source, c'est trouver la voie. Ils gardent leur signification, mais désormais se valent, comme des forces antagonistes en équilibre. Le ciel et la terre, le soleil et la lune, le jour et la nuit, l'homme et la femme, l'être et non-être, la vie et la mort, autant d'oppositions dont les deux termes sont déterminés l'un par l'autre.

En l'année trois cent soixante-cinq de l'ère chrétienne, entre le vingt-cinquième et le vingt-sixième jour du sixième mois, à la nuit close, le maître Yang-hsi fut favorisé d'une vision dont le récit nous est parvenu. La reine du violet imperceptible qui déjà lui était apparue précédemment était cette fois accompagnée d'une jeune divinité dont la robe longue, tissée de nuages, était rouge au corsage, bleue plus bas. Elle portait à sa ceinture brodée une dizaine de clochettes et un pendentif de jade, « à peu près comme sur terre, mais plus petit ». Son vêtement jetait par instants des lueurs pareilles « à l'éclat du soleil dans la nacre ». Ses cheveux en masse légère sur le front descendaient en arrière jusqu'à la ceinture. Parée de bagues et de bracelets de perles, son visage était d'une fraîcheur lumineuse, et son parfum s'exhalait comme celui de l'encens. On pouvait lui donner treize ou quatorze ans.

## Miroir de la Chine

« La reine l'ayant fait asseoir auprès d'elle, je pris ma place au bas du divan, les regardant, et elle me la présenta comme la fille cadette de la dame Li, mortelle divinisée, princesse de la haute vérité du vide suprême, et me demanda si j'avais déjà vu sur terre une personne pareille. Je répondis que rien ne m'avait donné l'idée d'une aussi parfaite beauté, ce qui la fit rire, me demandant si c'était bien vrai. Je ne répondis plus. La jeune fille se taisait. Elle avait dans sa main trois fruits pareils à ceux du jujube, m'en offrit un, l'autre à la reine. Ils étaient sans noyau, et d'une saveur inattendue, rappelant celle de la poire. Après un moment de silence encore, elle me demanda mon âge et déclara qu'elle désirait depuis longtemps me connaître, mais ne s'attendait pas à l'heureuse fortune d'exaucer mon désir. Mais moi, donnant mon nom, je protestai que ma nature grossière et ma substance impure m'obligeaient au respect, et la remerciant de sa condescendance, ne demandai rien que de rester là toute la nuit à l'écouter.

— J'espère, me dit-elle, que vous ne faites pas de façons ; il ne faudrait pas.

Et demandant du papier, elle y traça pour moi une poésie, puis se leva, et avant même d'avoir gagné la porte on n'en voyait plus trace.

Mais la nuit suivante elle revenait avec la reine et une autre divinité, qui préside au destin sur la montagne du sud et dont le nom est suivi de cette mention reconnaissante : mon instructrice.

— Je viens encore vous ennuyer, dit la jeune fille, je voudrais un pinceau pour écrire des bêtises.

## Miroir de la Chine

Elle pouvait ainsi, plus librement que par la parole, traduire sa pensée. Le message disait :

« Mon nom témoigne que je suis de votre race, il n'y a donc pas de mal. On peut dire que nos vœux s'accomplissent, et dans un sentiment sincère il nous faut à l'instant partir, sur le même char, vers le vide précieux, parcourir de compagnie l'azur, détacher les fruits de pourpre dans l'enclos de jade, cueillir les fleurs écarlates au jardin de la cime, boire chacun à son tour l'eau du fleuve violet, nous laver l'un près de l'autre aux rives du flot bleu, sous un manteau de fleurs, un bonnet de parfums, un chapeau de soleil, aller nous promenant jusqu'à la haute pureté, faire ensemble notre cour à la triple origine, voir les huit couleurs monter et disparaître au rideau des phénix, à la porte des nuages lever le front pour aspirer la moelle de l'or, chanter ensemble, revenir par l'espace aux festins de la nuit, et là, dans une fumée de parfums, rapprochant nos visages en contemplation, enlacer nos ceintures, joindre nos manches, n'est-ce pas un bonheur ? n'est-ce pas notre vœu ? Il faut obéir au destin, et moi je ne refuserai pas, mais c'est vous qui ne devez pas résister, ni garder une arrière-pensée.

La reine du violet imperceptible ayant examiné le message estima qu'il n'y avait rien à objecter. La dame de la montagne du sud ajouta de bienveillants conseils :

« Madame Li à qui je parlais de vous aujourd'hui même me disait que vous aviez encore des hésitations et des tentations impures. Sa fille possède un talisman dont vous n'avez pas l'idée. Il faut vous prendre par la main.

## Miroir de la Chine

Pourquoi vous en tenir à l'écriture ? Que l'attelage aérien vous porte aux nues ! Et s'il y a quoi que ce soit que vous ne compreniez pas encore, vous n'aurez qu'à vous informer tout doucement.

La jeune fille sourit, et c'est à cet instant que le récit s'arrête, non par pudeur, mais par discrétion. Il ne s'agit pas de plaisir, mais de béatitude. La beauté qui descend du ciel est la récompense du sage. S'il hésite d'abord, son scrupule dénonce un dernier reste de matérialité. Mais le sage est un homme ; pour l'arracher de terre il faut comme un aimant cette figure féminine, et ces noces mystiques pour achever sa délivrance. Les vies des saints taoïstes se parent à l'envi d'apparitions féeriques. Mais tous les taoïstes ne sont pas des saints, ni des saintes. Il en est, dit-on, qui s'adressent à la créature humaine pour une transfusion de forces qui n'est pas sans danger. On n'ose parler qu'à voix basse de ce vampirisme philosophique.

### LES PLAISIRS DE PEI-P'ÎNG

@

« Mais non, ma robe n'est pas jolie, ni moi non plus. » Coquetterie ? Modestie plutôt car son sourire est un peu triste. Bonne éducation surtout, qui oblige au refus du compliment, du présent, de l'hommage. L'autre jour allant rendre visite à la très aimable femme d'un général, qui seule en ce moment à Pei-p'îng m'avait prié à dîner avec quelques amis de son monde, j'ai été un peu surpris de voir revenir le valet, avec ma carte et cette excuse : « Madame n'a pas le temps. » Mais on m'a expliqué ensuite qu'elle ne pouvait faire autrement. Acceptant ma visite elle me déclarait son obligé, ce qui était fort impoli.

## Miroir de la Chine

Cet incident me revient à l'esprit, mais je commettrais à mon tour, si j'en parlais ici, une indélégance grave. Pourtant cette soie irisée comme l'élytre d'un scarabée est d'un goût exquis, un bracelet de jade gris accuse la finesse du poignet, le visage d'enfant pensif qu'elle lève vers nous, petite et mignonne, est presque trop étroit pour les doux yeux d'un noir liquide aux mouvants reflets. Un peu intimidés d'abord par l'intrusion de l'étranger, ils m'observent et s'approvoisent. Un rayon de gaîté les traverse.

« Et là, me trouvez-vous jolie ? » Elle désigne, parmi les photographies qui tapissent le mur, celle où on la voit, devant un fond de paysage en toile peinte, habillée d'un corsage et d'une jupe à l'européenne. Mais ce n'est pas de moi qu'elle attend la réponse. De biais son regard interroge mon ami qui reste grave, et sans un mot désigne du doigt un autre portrait, celui d'un jeune homme, souligné d'une dédicace : « C'est un étudiant », dit-elle en le regardant cette fois bien en face. Querelle d'amoureux. J'avais raison quand je ne voulais pas venir jouer ici un rôle de trouble-fête. Mais c'est le seul qui soit à ma portée.

La coutume du mariage exige un messager entre les deux familles. On l'observe aussi hors du foyer. Un ami est toujours nécessaire, pour les présentations. Aux visites suivantes il n'est plus là. Mais la mienne, sans lendemain, ne sera qu'un prélude en trio, où ma partie discrète mais facile se réduit, en style ancien, aux notes intermittentes de l'accompagnement.

« Il m'a promis, continue-t-elle, de me mener avec lui à Paris cet hiver. » Attention ! c'est à moi : « Et vous viendrez me voir ? » Je lui offre ma carte de visite, et elle tire du sac à main la sienne où se lit, sur le carton menu, son nom de poésie : *T'ien lân,*

## Miroir de la Chine

Bleu du ciel. Comme la servante arrive avec le plateau du thé, joyeuse elle lui explique qu'il y a là mon adresse, et l'autre, brave femme d'une quarantaine d'années, replète sous le sarreau et la culotte de coton bleu, le regard vif et bon, la félicite, maternelle.

Depuis le rendez-vous manqué avec ce taoïste, mon compagnon ne sait qu'inventer pour que la journée me laisse un meilleur souvenir. Nous sommes d'abord allés dîner en un restaurant, unique de ce genre à Pei-p'ing, où le service est féminin. L'entrée, comme partout ailleurs, conduit à une cour intérieure où des carpes dans les viviers de pierre attendent en somnolant leur tour de suivre les clients, enrobées de sauce brune, à l'étage supérieur. C'est là que sur un balcon s'ouvrent par un rideau les cabinets particuliers. Le menu, pareil à celui de tous les établissements honorables, remplit une page de fine écriture, offrant au choix une vingtaine de potages, autant de poissons et de crustacés, de viandes, de légumes, de pâtes, de plats d'œufs, de volaille, de desserts. Mais c'est une fillette qui vient présenter, avec le rince-bouche obligatoire et le thé pour prendre patience, la feuille et le pinceau pour écrire la commande. Celle-ci, renommée pour sa beauté, porte comme un tableau mobile l'esquisse en traits à peine marqués de son visage sur le fond obscur des cheveux en mantille jusqu'aux épaules. Comme je ne trouve rien à lui dire on en appelle une autre, qui sans artifice montre sous les cheveux courts son visage franc et rond, animé d'un regard espiègle. Elle prend mon chapeau et s'en coiffe, gamine, inspecte le menu, d'une moue dédaigneuse : « Je n'ai pas faim ce soir ». Mais on l'appelle ailleurs.

Entre deux plats elles reviennent, acceptent de s'asseoir. On leur tend une amande grillée, une groseille confite qu'elles cueillent du bout des dents sans toucher aux baguettes. Pourtant je suis un peu gêné par leurs petites mains graisseuses, et la

## Miroir de la Chine

buée des fourneaux sur le fard de leurs joues. Mon ami qui s'en aperçoit fait presser le service. « Et ils croient être à la mode de Paris », me jette-t-il avec mépris, comme je le précède sur l'escalier et que depuis le balcon une petite voix aiguë lance au comptable du rez-de-chaussée le montant de l'addition et celui du pourboire. Nous sortons entourés de saluts.

Nous avons gagné ensuite une maison que mon guide lui-même a quelque peine à découvrir dans un dédale de rues toutes pareilles et coupées en tronçons égaux, par angles droits. Il répond par un nom à l'interrogation de la servante et on nous introduit, traversant une première cour, en un petit salon pareil, avec ses fauteuils adossés aux cloisons, à celui d'un hôtel. « Elle n'est pas très jolie, m'explique-t-il, mais très causante. » La petite personne qui accourt sur l'autre seuil, à la vue d'un étranger lève le bras et cache sous la manche pendante son visage. Ce n'est pas qu'elle soit laide, autant que j'ai pu en juger, mais elle est affligée d'un rhume de cerveau qui lui gonfle le nez, lui met les yeux en larmes, et ne se trouve pas présentable. Indisposition très répandue sous ce climat en une saison déjà froide, où pourtant on ne se résout pas encore à chauffer les poêles. C'est alors que nous sommes venus ici, où il a fallu attendre quelques minutes, le temps de téléphoner au restaurant où M<sup>lle</sup> Bleu-du-ciel était priée. La deuxième cour est entourée par les appartements particuliers. Celui où nous sommes reçus est entièrement meublé à l'européenne, ce qui est à Pei-p'ing, et surtout en ce vieux quartier, un grand luxe. Mais le thé vient de Hang-tcheou ; je reconnais l'arôme pénétrant et subtil. La servante après avoir posé les tasses se retire. « Merci, mademoiselle, je l'aime mieux sans sucre. » Je lis en son regard un effroi suppliant. Surpris, je me retourne : notre ami a disparu. Quel méchant tour, de la laisser seule avec ce grand diable

## Miroir de la Chine

d'étranger ; je voudrais lui dire, comme jadis maître Yang-hsi à la jeune immortelle : « Je ne souhaite rien de plus que de passer la nuit à vous entendre ». Mais les mots que je cherche en hâte roulent aux quatre coins de ma mémoire. Elle m'observe attentivement, écoutant mon silence. La terreur en ses yeux se résout en mélancolie. « N'est-ce pas, me dit-elle, que votre ami n'est pas un vrai Chinois ? » Sans disposer comme moi d'un terme de comparaison elle a discerné ce trait d'exotisme, et c'est ainsi qu'elle cherche un sujet de conversation inoffensif. Mais je n'ai pas le temps de répondre. Celui qui l'intéresse revient. Ce n'était qu'une fausse alerte. La servante le suit de près, fait sur le seuil un signe. Notre hôtesse se lève et s'excuse : il faut qu'elle aille rejoindre un autre admirateur. Mais elle reviendra bientôt. Si nous avons besoin de quoi que ce soit, la domestique reste auprès de nous.

Par la porte de communication où elle se glisse, l'ouvrant aussi peu que possible, on aperçoit le coin d'une table richement servie. Est-ce l'étudiant qui doit aller en France ? Il aura beaucoup à y apprendre, car on l'entend qui raconte comment les Français passent leurs journées au café, pendant que leurs femmes se promènent avec des amis. Les autres pays ne sont pas mieux partagés. Aux États-Unis on se bat à coups de revolver dans les rues. Les Japonais sont si avarés qu'ils n'ont qu'un seul chapeau pour plusieurs frères, qui sortent à tour de rôle. La servante sur sa chaise en sourit avec nous. Je ne sais ce qu'en pense M<sup>lle</sup> Bleu-du-ciel, car elle ne peut placer un mot ; il parle sans arrêt. Si c'est ainsi qu'il se prépare à la carrière politique, il est capable d'y réussir, pour peu qu'il s'inscrive à un groupe et fasse partie d'un comité. Toutes les nations où la réunion publique ouvre l'accès du pouvoir sont exposées à se donner pour maîtres des bavards et des sots. Mais c'est en Chine que l'espèce

## Miroir de la Chine

pullule de ces étudiants qui ne vont pas aux cours, incapables d'ailleurs de les suivre, faute d'une instruction première, et prêts à discourir sur tout ce qui ne les regarde pas avec l'aplomb de l'ignorance.

Comme nous échangeons nos réflexions à mi-voix, la porte bouge et laisse filtrer un regard amusé mais grondeur ; un doigt sur la lèvre nous invite au silence. Nous expliquons en langage muet qu'il se fait tard, et qu'à notre grand regret nous ne pouvons écouter jusqu'au bout la conférence.

Il faut finir la soirée au dancing qui n'est pas loin. Dans la salle basse mais brillamment éclairée les couples glissent et ondulent, et se laissent porter par le jazz des musiciens russes, au rythme souple et fort. Les femmes en robe courte, et les hommes en tunique longue. Jeunes pour la plupart, quelques-uns d'âge mûr, ils tracent avec aisance les pas du fox-trot et du tango, car le Chinois excelle, dès qu'il veut s'en mêler, aux exercices du corps, mais sans chercher les effets de déhanchement ou de contorsion, d'arrêt brusque ou de fuite en vertige, sans serrer la danseuse qui se laisse conduire, docile et impassible, n'échangeant avec eux que de rares paroles, à voix basse. C'est ainsi que la décence chinoise modère la frénésie que l'Amérique a transmise à l'Europe, l'ayant elle-même empruntée à des races sauvages.

Les tables sont rangées contre le mur. Près de la nôtre, deux danseuses au repos se remettent du rouge. L'une, toute menue, courbe le dos, penche la tête, comme une enfant qui s'applique à l'école. L'autre, droite et cambrée, le regard fier, affirme sans détour sa grâce robuste et saine. Le plus grand des changements qui se soit produit en Chine depuis une vingtaine d'années est, je crois bien, celui de l'éducation féminine. Ce n'est pas que jusque-là elle fût négligée, mais elle était confinée, pour produire dans la

## Miroir de la Chine

serre chaude des appartements intérieurs des fleurs secrètes et délicates. Aujourd'hui que la jeune fille sort de la maison pour aller à l'école, suit les cours de l'université, joue au tennis et prend son bain de soleil sur les plages, on voit apparaître un autre genre de beauté, encore sporadique, parce que l'hérédité de plusieurs siècles s'y oppose. À la question : « Laquelle préférez-vous ? » je puis répondre en toute sincérité : « L'une et l'autre ». L'une au visage puéril a cependant prouvé, prouve encore la décision de son caractère, la vivacité de son esprit, la force de son cœur. L'autre n'a rien à craindre d'un aimable embonpoint, car la race lui garantit une finesse d'attaches indélébile, et sa franchise contenue par l'instinct sûr du sexe ne prendra jamais ce ton viril, mis à la mode par certains peuples du nord, et contraire au vœu de la nature. Yin qui devient yang est une abomination.

## AU PARC CENTRAL

@

« Chez nous c'est le mariage qui est impudique. » Ce n'est pas une boutade. Dans la Chine ancienne, de même que chez les Grecs et les Romains de l'antiquité, l'alliance avec une autre famille n'a pour objet que de perpétuer dans les meilleures conditions possibles la lignée qui assure le culte domestique. Non seulement l'inclination mutuelle n'est pas consultée, mais on s'en méfie : selon la morale de Confucius les fiancés ne doivent pas se voir même à la dérobée, avant le jour des noces. C'est à un pareil système que reviendrait, prise à la lettre et rigoureusement appliquée, la théorie moderne de l'eugénie qui veut améliorer l'espèce humaine, comme on a fait pour les races de bétail, par la sélection obligatoire. La différence est qu'en Chine, pour savoir si

## Miroir de la Chine

la postérité serait vigoureuse, on consultait les sorts ; aujourd'hui on procéderait à des examens microscopiques et à l'analyse du sang, parce que la science a changé de méthode. Les mariages de raison, que préfère notre bourgeoisie, tiennent aussi le sentiment à l'écart, mais se décident par d'autres calculs, sur la fortune et les héritages.

Le mariage consommé crée un réciproque devoir de protection et de fidélité, mais reste frappé de ce vice originel que l'union n'y est que physique et s'accomplit sans amitié. C'est pourquoi Confucius et surtout les ritualistes qui l'ont suivi ont édicté des prescriptions minutieuses pour réduire le contact à ce qu'exige la progéniture, jusqu'à interdire aux conjoints de boire au même verre ou même de se passer l'un à l'autre un objet en le touchant au même endroit. Mais, comme on dit, ils n'y sont jamais allés voir, et l'histoire d'accord avec le bon sens montre que leur réglementation, qui rendait la vie impossible, n'a jamais été observée sans accommodements. Il y a eu de tout temps des ménages fort tendres et des mariages romanesques.

Sse-ma qui avait pris le prénom de Siang-jou en mémoire d'un ancien héros était un jeune homme de bonne famille, né dans la capitale de sa province dont il avait les belles manières. Bon escrimeur, adroit musicien, doué d'une imagination poétique dont témoignent, jusqu'à nos jours, de magnifiques compositions, il aimait le plaisir et se trouva bientôt ruiné. Un ami, sous-préfet dans une petite ville industrielle de la montagne, lui offrit l'hospitalité. Il y fit sensation, à tel point qu'il dut un jour se rendre, malgré sa répugnance, chez un riche industriel qui exploitait la concession des mines de fer et en tirait de très gros revenus. Une nombreuse compagnie de financiers et de gens d'affaires l'y attendait, et on lui demanda un air de luth. Devant un pareil public il préludait de mauvaise grâce, tirant à peine

## Miroir de la Chine

quelques notes de l'instrument, quand il remarqua devant lui la tenture des appartements intérieurs qui s'écartait légèrement, laissant apercevoir un visage charmant et ravi. C'était la fille de son hôte, revenue sous le toit paternel après un mariage qui la laissait veuve à dix-sept ans.

Le soir même elle partait avec lui, dans le cabriolet qu'il avait gardé de sa splendeur passée, pour la capitale, pendant que le père furieux déclarait à ses amis : « Ma fille est sotte à la tuer, elle n'aura pas un sou ». Les amoureux connurent la misère noire. Un jour même, pour trouver un peu de vin à boire, Siang-jou dut laisser en gage le tour de cou en plumes de sa compagne, mais quand les coupes furent vidées elle dit, couvrant des mains sa nuque frissonnante, que cela ne pouvait durer ainsi. Alors ils retournèrent dans la petite ville, et avec un peu de crédit qu'ils trouvèrent ouvrirent une boutique de marchand de vins où l'on pouvait voir la fille du maître de forges ranger les bouteilles au cellier, le jeune homme pauvre les rincer dans la cour, simplement vêtu d'une de ces courtes culottes qu'on appelait, à cause de leur forme, naseaux de veau. Le scandale devint tel que le père dut céder, rendre à la fille sa dot et consentir au mariage.

Ces événements se passaient au II<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. L'histoire et la chronique du temps les ont enregistrés. On chercherait en vain, parmi tous les auteurs de la Grèce et de Rome, un récit de cette fraîcheur. Mais en Chine, il abondent.

Toutefois le mariage demeure en principe sous la juridiction de la morale confucéenne qui peut bien admettre le sentiment comme un hôte incommode et à surveiller, mais ne se prête en aucune manière à son exaltation. La beauté céleste, le charme enchanteur et la félicité surnaturelle ne se peuvent traduire que

## Miroir de la Chine

par les mots et les images du taoïsme. Celle qui serait ailleurs un ange adoré prend ici la robe éblouissante d'une fée ou exhale un parfum qui n'est pas de ce monde, privilège des immortelles.

Au VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, l'empereur Hiuen-tsong, l'un des plus voluptueux et raffinés que la Chine ait connus, épuisait les revenus des provinces pour la beauté célèbre qu'il nomma Yang Kouei-fei, la dame précieuse Yang, mais dans l'intimité il lui donnait le titre, plus précieux encore, de Femme véritable, qui indique un des plus hauts degrés de la hiérarchie taoïste. C'est pour elle que des courriers galopèrent jour et nuit sur la route du sud, afin de lui apporter, aussi frais que sur l'arbre, les fruits délicieux du li-tchi. Mais la misère du peuple et une rivalité de cour déterminèrent une insurrection qui ne put être apaisée que par le suicide de la favorite, enterrée au bord de la route, à l'endroit où l'empereur en fuite fut cerné par l'ennemi. Quelques mois plus tard, revenu à son palais, il voulut lui donner une sépulture meilleure. On retrouva intact le sachet de parfum qu'elle portait, selon la mode du temps, attaché à une ceinture intérieure. L'empereur le reconnaissant éclata en sanglots qu'il ne pouvait plus contenir.

Neuf siècles plus tôt, Tchao surnommée Fei-yen ou l'hirondelle au vol pour sa danse légère, devait, si l'on en croit la chronique galante, son corps fluide à l'exercice du souffle, appris dans un vieux livre de magie. Même au grand froid elle n'avait jamais la chair de poule. Sa sœur Hô-teh qui partageait avec elle la faveur impériale sortait du bain sans être mouillée. C'étaient deux initiées.

Je viens de lire dans la revue publiée à Pei-p'ing, sous le titre de *Critique indépendante*, par le maître de littérature moderne

## Miroir de la Chine

Hou-cheu, ces vers d'un de ses disciples préférés ; ils sont datés du jour de Noël de l'année 1925 :

« Nous nous asseyons côte à côte devant la cheminée. La lumière du feu éclaire notre visage. Nous nous entretenons de la saison prochaine. Au dehors les feuilles mortes courent en bruissant. Le velours du canapé est doux. L'odeur de ma bien-aimée est un nectar. May, ne veux-tu pas que nous restions ainsi ?

« Le temps de la joie est vite passé ; la trace en est légère. Le souvenir en est comme d'un printemps vif et confus. La douleur laisse une marque profonde, la mémoire en est immédiate et précise.

« May, quand irons-nous à la montagne pour devenir des immortels ?

Mlle Lou qui ajoutait à son prénom chinois de Siao-may celui de Rose, ayant été élevée au Sacré-Cœur, avait épousé, en 1921, le commandant Wang-ken, à qui un bel avenir semblait promis. Quatre ans plus tard elle divorçait, se rendant aux instances de Hsu Ts'ih-mo ; et il célébrait leur récent bonheur en ce jour de fête chrétienne, liant l'intimité de la chambre au rêve millénaire des adeptes de la voie qui ayant retrouvé le secret de nature se retirent dans l'abrupte solitude, à l'abri de la mort. Il n'a pas obtenu cette haute récompense.

Puni peut-être pour avoir épuisé d'une soif trop avide les délices offertes, il a rencontré, l'an passé, une fin prématurée, victime d'un accident d'avion comme il revenait en hâte de Changhaï où il avait été rejoindre son épouse à Pei-p'ing où l'appelaient ses occupations. « L'amour est un tyran, je veux sa tyrannie. » Cette profession de foi explique sa vie et sa mort.

## Miroir de la Chine

Quelques mois plus tard, les Japonais attaquaient Changhaï, Wang-ken devenu général était attaché à l'état-major. Celle dont il avait été le premier mari était encore dans la ville. Un jour qu'il avait des ordres à porter il ne put résister à l'envie de la revoir et fit un détour pour passer à l'hôtel Astor, où elle résidait dans la concession internationale. Pris par une patrouille japonaise, il fut remis en liberté après quelques jours, mais les documents qui lui avaient été confiés renseignaient l'ennemi sur les dispositifs de la défense et permettaient la manœuvre qui après un mois de résistance victorieuse obligeait à la retraite l'armée chinoise. Le général fut traduit devant une cour martiale et le bruit a couru d'abord qu'on l'avait fusillé. Mais on n'avait pu l'inculper que d'abandon de poste et non de trahison. Il s'en est tiré avec trente mois de prison. Sa carrière est brisée.

Un journal illustré a reproduit une photographie prise le jour de son mariage. Baissant la tête sous le voile blanc, la jeune épouse tient à deux mains une gerbe de fleurs où son menton est caché ; le peu qu'on voit de son visage y laisse reconnaître, selon les mots d'une chanson à la mode au temps de Confucius, « front de cigale, sourcils de papillon, sourire de malice et regard de confiance ». Tels sont les traits jusqu'à nos jours de la beauté ensorcelante qui, selon un autre adage non moins antique, « fait tomber forteresse et royaume ».

C'est ainsi que nous devisons, en ce jour qui est celui de la fête nationale, sous les ombrages du Parc central, Tchoung-young. Il a suffi au gouvernement de la république de changer une syllabe pour le vouer à Tchoung-chan, patron de Sun Yat-sen. Mais l'ancien nom reste en usage, de même qu'à Paris l'avenue du maréchal Foch, en dépit des plaques municipales, reste l'avenue du bois de Boulogne. Le 10 octobre est le 14 juillet de la Chine, anniversaire de la bataille décisive qui en 1911 livra

## Miroir de la Chine

aux insurgés la position maîtresse de Wou-tchang, au cœur du pays, à peu près comme en France la prise de la Bastille présageait la fin de la monarchie absolue. Il y a eu, ce matin, des cérémonies officielles qui ont attiré quelques curieux aux portes des casernes et des bâtiments administratifs. Mais personne ne crie : « Vive la république ». Et si les rues sont pavoisées, c'est comme de coutume par les enseignes de magasins. Pour le peuple de cette capitale, familiarisé de longue date avec les pompes du pouvoir, ce jour de gloire n'est qu'un jour de vacances, dont le meilleur usage est une agréable flânerie.

Le ciel est pur, le soleil agréable. Sous les trois portes de l'entrée monumentale et cependant légère passent sans arrêt, mais sans hâte, les familles de petite bourgeoisie où la femme porte encore la culotte à l'ancienne mode et tient un enfant de chaque main, les jeunes gens en vestons ou tuniques droites, tous coiffés de feutre, les hommes d'âge qui ont gardé la calotte de soie collée au crâne, les élégantes parées de fines soieries, moins brillantes que leurs cheveux en bonnets serrés ou bouffants, couvrant ou dégageant le front, posés droits ou de biais par une coquetterie sûre. Les thuyas centenaires de part et d'autre de l'allée contiennent ce cortège de promeneurs, lent et doux comme un fleuve. Leurs troncs plus gros qu'un homme sont chenus et ravinés, mais le feuillage sombre qui s'évase au-dessus de nos têtes monte en bouquet immense, vers le ciel dont il boit la lumière et la rosée. Leur sagesse impassible nous conduit à l'autel de la terre qui est un tertre carré, cloisonné de terre jaune au centre, noire et rouge au nord et au sud, verte à l'orient, blanche au couchant, puis à un petit oratoire ouvert dont la voûte concentre la pensée sur les maximes que propose chacun des huit piliers ; celle qui me fait face signifie : « Se tenir à l'unité,

## Miroir de la Chine

c'est ce qu'on appelle le respect ; être exempt d'affection particulière, c'est ce qu'on appelle l'unité ».

Plus loin, cette lueur rouge entre les arbres, c'est le pavillon en bois peint d'un restaurant, et nous prenons place à l'une des tables qui de loin l'entourent, sans autre surveillance que les troncs vénérables. Pourtant nous sommes repérés car après quelques minutes une théière arrive. Comme l'infusion est claire encore, nous reprenons notre promenade sans que personne s'en inquiète : la Chine est le pays de la bonne foi. « *Yeou jên*, il y a du monde », se dit à elle-même cette mère de famille qui allait prendre nos places avec les trois ou quatre marmots qui l'accompagnent. C'est l'heure du goûter, toutes les tables sont entourées à notre retour, mais la nôtre a été respectée, ainsi que les journaux que nous y avons laissés. La plus voisine est occupée par un homme âgé, quelques poils gris à la lèvre et au menton, robe d'un bleu presque noir, calotte à huit reflets ; il fait servir plusieurs assiettes de bonbons à sa compagne jeune et fine, dont le corsage découvre le collier de perles et les bracelets d'or. Commerçant ou financier sans doute, sa fortune lui a permis d'ajouter au sérieux du foyer la grâce de la « petite épouse » qu'il ne quitte pas des yeux. Elle sort d'une de ces maisons de thé où les filles du peuple en surnombre, si elles ne sont pas trop laides ni sottes, trouvent toujours un bon accueil et viennent ainsi en aide à leur famille. La morale de Confucius n'admet pas la polygamie mais tolère les petites épouses, dans l'intérêt de la postérité. Elles entrent dans la maison sans cérémonie ; le mariage qui conclut l'alliance entre deux familles est réservé à la femme légitime qui sera réputée, par une fiction légale, la mère de leurs enfants. Mais en fait on n'oublie pas l'origine de ces héritiers supplémentaires ; mes amis chinois n'ont jamais

## Miroir de la Chine

manqué de me la signaler à l'occasion comme un défaut qu'ils déploreraient mais ne pouvaient effacer ni omettre.

Le vieux monsieur en s'excusant s'est éloigné. La jeune femme, comme si elle n'osait toucher à rien en son absence, reste sagement assise, les mains croisées sur la table, le regard dans l'espace. Je dispose tout doucement mon appareil de poche pour photographier cette beauté au repos, mais elle est moins distraite qu'elle n'en a l'air, et voilà que feignant de se recoiffer elle couvre obstinément de la main et du bras son visage, restant ainsi jusqu'au retour de l'autre, qui ne remarque rien, reprend placidement sa place. Sans esclandre elle m'a rappelé que je n'ai aucun droit sur elle, pas même en effigie.

Le soleil est couché quand nous prenons le chemin du retour. Le ciel toujours sans nuage se refroidit rapidement. Les familles ont déjà mis à l'abri des rhumes leur progéniture. Mais plusieurs couples s'attardent, sensibles au déclin du jour ; certains même profitent de la solitude jusqu'à se tenir par la main.

Il n'y avait pas, dans l'ancienne Chine, de femmes indépendantes, hors de la galanterie. Celles qui demeuraient, par une très rare exception, célibataires, trouvaient toujours à employer leur dévouement dans la maison familiale. Mais depuis vingt ans, par un mouvement dont mon éminente amie M<sup>lle</sup> Tcheng Yu-siou fut la plus ardente instigatrice, l'instruction des femmes a pris en ce pays un développement que plus d'une nation européenne peut lui envier. Dans toutes les universités elles sont à peu près aussi nombreuses que les étudiants et souvent les dépassent aux examens, étant moins turbulentes, plus dociles, et non moins bien douées. Quand elles en sortent, toutes les carrières leur sont ouvertes, sauf celle des armes. Encore a-t-on vu récemment la fille d'un riche négociant de

## Miroir de la Chine

Changhai s'engage dans l'armée qui défendait la ville contre les Japonais, et quand les opérations furent terminées en cet endroit, rejoindre un des corps francs qui opèrent en Mandchourie. En quoi elle suivait l'exemple de plusieurs guerrières des temps anciens.

La jeunesse qui autrefois ne se rencontrait que dans l'affluence d'un pèlerinage ou le tumulte d'une noce a aujourd'hui l'occasion quotidienne de se connaître, de s'étudier, d'entrer en sympathie, et c'est pourquoi certains journaux comme la *Justice* de T'ien-tsin ont ouvert une rubrique spéciale pour les peines de cœur. Les consultations qu'on y donne sont publiques, pour servir d'exemples, mais aussi fréquentées, sous des noms d'emprunt, que celles des hôpitaux. Une jeune institutrice est poursuivie par le directeur de son école et lui objecte en vain qu'elle ne l'aime pas : il lui fait honte d'un préjugé à tel point suranné. On lui conseille, sans porter plainte, de demander son changement. Une étudiante qui souffrait d'engelures a été fort bien soignée en une clinique, le médecin venait la voir jusqu'à trois fois par jour et maintenant qu'elle est guérie déclare qu'il ne peut vivre loin d'elle. Mais à la réflexion il lui semble n'avoir fait que son devoir ; pour quelques attentions supplémentaires, ne pourrait-elle s'acquitter par un cadeau ? On lui répond de se méfier, car ce docteur a bien l'air de vouloir abuser de son honnêteté. Une femme a été abandonnée par son mari qui a fait la connaissance d'une étudiante instruite et coquette. Il faut demander le divorce, qui lui sera sûrement accordé, ou si elle aime trop l'infidèle pour renoncer à lui, cesser de se plaindre. Un jeune mari s'aperçoit que sa femme est ignorante et sans esprit : c'est qu'il a rencontré, lui aussi, une étudiante. On lui fait remarquer que les qualités du cœur l'emportent, pour le bonheur du foyer, sur les belles paroles et qu'il fera bien de réfléchir. Un veuf éploré veut

## Miroir de la Chine

se remarier avec la sœur cadette de la défunte, par une sorte d'attachement familial qui n'est pas rare et procède d'une tradition très ancienne. « Je serais une mauvaise sœur si je refusais », a dit la jeune fille ; mais élevée à la mode d'autrefois, elle laisse depuis lors toutes ses lettres sans réponse et il est rebuté par sa froideur. On lui répond qu'un futur mari ne doit jamais trouver sa fiancée trop vertueuse. Un modeste employé a rencontré dans une maison de thé une jeune fille qui lui a fait ses confidences : elle a commencé des études qu'elle n'a pas pu poursuivre parce qu'elle subvient seule à l'existence de ses parents, depuis que son frère a été tué à la guerre. Il voudrait lui venir en aide, d'autant que deux bons clients de la maison, tous deux riches et vieux, la sollicitent : il a peur que « cette fleur soit flétrie par le vent et la pluie ». Mais il est pauvre. Comment faire ? Le rédacteur manifestement embarrassé lui conseille d'admirer plutôt les beautés de la nature, de travailler avec courage, de se distraire par les sports, et lui présente cette objection, à vrai dire assez faible, que les filles de cette sorte, c'est-à-dire dignes d'affection et de pitié, sont légion en ce monde et qu'on ne peut les sauver toutes. Mais il conclut avec bienveillance par un vœu pour que son sentiment lui apporte le bonheur. De pareils cas se rencontrent, je le sais, en tout pays. Mais il est tout à l'honneur de la Chine qu'ils y deviennent des cas de conscience.

Nous approchons de la porte triple qui se découpe sur le ciel pâlisant quand je vois tout à coup mon compagnon rougir. « Voilà, murmure-t-il, ce qui ne se faisait pas quand j'ai quitté la Chine. » Devant nous, sans se toucher même du coude, un jeune couple chemine à pas lents, comme s'il quittait à regret ce beau jour. Elle est Chinoise. Il est Européen.

### LE TEMPLE DU CIEL

@

En grec et en latin, le mot qui signifie temple, si l'on en scrute l'étymologie, donne l'idée d'un enclos découpé sur le sol et devenu le domaine où le dieu se retranche. L'édifice de pierre n'en est que le donjon où la statue habite et garde ses trésors. Si les fidèles y sont admis, c'est comme en un musée et non pour y prier. L'autel des sacrifices est à l'extérieur. Mais dans les temps classiques dont les monuments nous sont parvenus, la bâtisse dépasse de beaucoup en hauteur et en volume les bosquets qui l'entourent. Serrés de plus en plus par l'encombrement des cités, ils finissent par disparaître. L'acropole d'Athènes et le forum romain n'avaient plus d'autre ombrage que celui des murailles et des péristyles.

La symétrie innée de la pensée chinoise a toujours respecté l'équilibre entre le plein de la construction et le vide où elle est baignée. Sauf aux faubourgs des villes où les masures comme en Europe se pressent, il en est partout ainsi, même au village dont les maisons, assemblées autour du puits communal, sont cependant placées dans un juste intervalle entre cour et jardin. Toutes les habitations bourgeoises se composent de pavillons séparés, leur richesse se mesure moins à l'importance de ces constructions qu'à l'étendue des jardins, des perrons et des galeries extérieures. Il faut qu'un bâtiment chinois respire.

Un dieu de la religion nationale n'a même pas besoin d'un toit pour le couvrir parce qu'il n'a pas pris, comme dans la mythologie du paganisme antique, figure humaine. Longtemps avant Confucius on conjurait par des incantations le comte du fleuve et les dames des rivières, le maître de la pluie et celui du tonnerre, les dragons des airs et des eaux, tous les esprits élémentaires,

## Miroir de la Chine

sous des formes diverses, variables et fantastiques. Sans condamner absolument ces croyances, la réforme de Confucius les exclut du culte impérial, réservé aux ancêtres de la dynastie qui sont figurés par leurs noms sur les tablettes votives, et à quelques divinités supérieures comme les cimes qui marquent les quatre ou les cinq points cardinaux et sont elles-mêmes leur monument sculpté par la nature, ou le ciel et la terre qui ont pour emblèmes l'un le cercle rappelant sa voûte hémisphérique, l'autre le carré à cause des quatre directions du plan horizontal. L'opposition de la terre et du ciel répond à celle du *yin* et du *yang*. Le culte de la terre est célébré au nord de la ville, qui est le côté de l'ombre ; celui du ciel au sud, où le soleil donne. L'invocation à la terre se fait au solstice d'été qui est le moment où le *yin* parvenu à sa plus faible valeur recommence à croître ; celle du ciel au solstice d'hiver qui marque la renaissance du *yang*.

Dépassant la porte méridionale de l'ancien rempart, forteresse carrée que contournent les rails du tramway, il faut aller plus loin, par le poudreux faubourg, pour trouver sur la gauche la poterne qui protège le calme du parc sacré. Au temps où la féodalité n'était pas encore abolie, un poète d'esprit un peu frondeur représentait à son prince qu'il faisait erreur en croyant respirer le même air que ses sujets. Le vent qui venait jusqu'à lui et se permettait de jouer avec ses nobles manches n'avait touché, dans les vastes jardins, qu'au flanc pur des collines, à la fraîcheur des lacs et aux massifs de fleurs, pendant que les gens du commun ne recevaient que le souffle des rues, chargé de miasmes et de puanteurs. Non seulement ces longs murs d'enceinte tiennent à distance le tintement des voix, le roulement des voitures, mais l'air lui-même n'est plus affairé, joue sur les pelouses avec les feuilles rouges qu'il vient d'arracher aux

## Miroir de la Chine

érables, fait vibrer comme un orgue aux dix mille tuyaux les aiguilles serrées des sapins, tient compagnie au promeneur par les avenues, et s'arrête avec lui devant les édifices à souhait dispersés pour achever la perspective.

Ce sont les voies que suivait, jusqu'à la fin de la monarchie, le cortège impérial à l'aube glaciale du jour le plus court de l'hiver. Depuis la veille au soir, l'empereur qui devait officier purifiait sa pensée en cet oratoire de forme ronde comme tout ce qui appartient au ciel, modeste entre le toit légèrement infléchi et le socle de marbre. Ces tuiles vernissées, plus loin sous les feuillages, couvrent les magasins pour les pièces de soie qu'on brûlait dans les braseros posés à terre, chaudrons de bronze en treillis, où tiendrait un homme.

L'autel avec calme s'élève par trois larges circonférences en retrait calculé pour que les escaliers faisant face aux quatre points cardinaux par deux fois se reposent sur une galerie annulaire avant d'atteindre l'esplanade. La blancheur du marbre brille de toutes parts, adoucie aux ciselures translucides des rampes et des balustrades.

Le *Livre des mutations* pose la règle d'une théorie des nombres, fondée, comme celle que Pythagore a introduite en Grèce, sur les accords de la musique et le rapport des dimensions entre les tubes sonores. Mais le calcul est différent. Les nombres pairs répondent au principe négatif, les impairs au positif, et parmi ceux-ci la perfection appartient à tout ce qui se compte par neuf. C'est pourquoi, placé au centre comme était l'empereur en ce matin d'hiver, je vois autour de moi le disque de pierre pareil à la roue d'un char géant posée à plat se diviser en neuf secteurs, dont chacun est formé par neuf rangées de dalles, une d'abord, puis deux, et trois, ainsi de suite jusqu'au pourtour, qui en

## Miroir de la Chine

contient neuf. La somme de cette progression arithmétique est quarante-cinq, produit de neuf par cinq qui est un autre nombre fort de la théorie. Le cercle extérieur comprend neuf fois neuf de ces éléments. Un nombre affirme par deux fois sa vertu quand il est porté, comme le dit encore notre mathématique, à la deuxième puissance.

Les dalles commencent à se disjoindre. Sur une des rampes, un moellon de marbre sculpté à jour qui menaçait de choir est retenu par un fil de fer, Mais l'autel abandonné continue d'adresser au ciel dont il est le terrestre miroir, par l'harmonie des nombres, son hymne de silence.

Le chemin dallé entre les taillis jeunes mène à la tour, solidement assise sur la triple terrasse en marbre fin, par degrés élargie en approchant du sol. C'est le thème du grand autel, repris plus haut par la triple toiture : chaque anneau d'ombre en biseau mord un peu sur l'étage qui suit, jusqu'au vaste chapeau de tuiles bleues qui lentement s'effile, sommé d'un cabochon qui brille. Sous le rebord, un panneau porte sur deux lignes verticales, en chinois et en mandchou, le même titre, « oratoire de l'année ». Dans la nef en rotonde, la coupole de bois ouvragé ressemble à la voûte céleste avec sa parure de constellations, scellée au faite d'un médaillon où le phénix de bon augure bat des ailes, enveloppé par le dragon du suprême pouvoir. Douze colonnes d'un jet la soutiennent ; c'est un nombre terrestre qui ligure ici les douze mois. L'empereur s'avançant jusqu'au centre de ce calendrier perpétuel implorait une puissance qui n'a pas d'étendue, sinon dans la durée, et pourtant est réelle, par une conception analogue, bien que seulement intuitive, à celle que vient d'atteindre, à grand effort d'algèbre, la physique moderne, ajoutant à l'espace le temps comme une quatrième dimension.

### AUX COLLINES DE L'OUEST

@

L'empereur Mouh, qui régnait autour de l'an mil avant l'ère chrétienne, partit un jour à l'aventure, dans la direction de l'ouest, ayant fait atteler à deux chars huit chevaux qui parcouraient cent cinquante lieues en un jour. Au près de la frontière, il échangea des présents avec le comte du fleuve qui lui ouvrit la route. Il traversa le pays des géants rouges qui lui offrirent ainsi qu'aux écuyers de sa suite le sang du cygne blanc pour se désaltérer et du lait de jument pour laver les pieds des voyageurs. Il atteignit un soir la rive du Lac rouge, au pied du mont Koen-liun qui par trois cimes successives atteint le ciel.

Le silence est profond. Dans le jardin que je discerne à peine par la porte vitrée les fleurs sont endormies. Au-delà, c'est la campagne, où peut-être la nuit aveugle tâte d'un souffle soudainement inquiet les roseaux de l'étang, les feuillages des peupliers, pour s'assurer de leur présence. Mais le mur plein arrête leur réponse à voix basse.

« En ce jour qui était un jour faste, l'empereur fut reçu par la reine d'occident. Il lui présenta un pendentif en jade blanc et un anneau en jade sombre, pour obtenir audience, puis trois cents pièces de soie brodée qu'elle voulut bien accepter. Le lendemain il lui offrait une fête, au bord de l'étang des turquoises. Elle chanta pour lui :

*« Blancs nuages au ciel,  
montagnes qui se dressent,  
long chemin qui s'éloigne,  
coupé de monts et de fleuves,*

## Miroir de la Chine

*Je veux que la mort vous épargne  
pour espérer votre retour.*

Il répondit :

*« Je rentre à la terre d'orient  
gouverner les peuples de Chine.  
Quand ils auront l'heureuse paix  
je reviendrai auprès de vous.  
Le temps va me paraître long  
de revoir ce pays sauvage. »*

La *Vie de l'empereur Mouh*, qui donne ce récit, a été découverte, en l'année 281 de notre ère, dans une tombe close depuis plus de cinq siècles, par des maraudeurs en quête d'autres trésors. Ma bougie baisse. Je ne vois plus son reflet dans l'ampoule de la lampe à incandescence qui descend du plafond comme une araignée au bout du fil. Le courant manque. C'est un défaut bien excusable, puisque nous sommes à une cinquantaine de kilomètres de Pei-p'ing.

Nous allons vers l'ouest, nous aussi, mais en automobile et à petites journées. Le recteur de l'université franco-chinoise, M. Li Lin-yu, qui a réglé cette excursion, est un des meilleurs compagnons de voyage que je connaisse : jeune encore, aussi vigoureux d'esprit que de corps, il s'intéresse à tout, et quel que soit le sujet qui s'offre l'enveloppe aussitôt d'un regard juste et pénétrant. Tous ses propos contiennent un fait ou une idée. Il se tait s'il n'a rien à dire. J'en fais autant. Chacun suit en repos sa pensée. Un incident de la route ou la halte qu'il a prévue pour ma curiosité nous remet en contact avec des forces fraîches.

Avant de sortir de la ville, par la porte du nord-ouest, c'est ainsi que nous avons regardé le palais de plaisance que l'impératrice Ts'eû-hi s'était fait construire dans un goût qu'elle

## Miroir de la Chine

croyait européen : gauche assemblage de frontons, de terrasses et de tourelles, contenant des chambres meublées de lits, d'armoires à glace, de commodes-toilettes en acajou, exécutés en Chine, avec le plus grand soin, sur les modèles à bas prix de quelque fabrique anglaise ou française. Mais le parc alentour a de magnifiques ombrages. De même, quelques jours plus tôt, fatigué d'inspecter, dans les bâtiments du palais d'été qui montent l'un sur l'autre et couvrent la colline, les pendules à sujet, les collections de montres et les vases bosselés et chamarrés, faits en Chine, eux aussi, pour les marchands d'Europe ou la cour des Mandchoux, quelle joie de quitter comme un embarcadère ce bateau de marbre blanc, sculpté avec son gouvernail et ses roues, pour traverser en barque le lac brillant, surmonté au loin comme d'un accent au pinceau par la ligne mince du pont qui fait le gros dos, tant il a peur de se mouiller, pendant que les grands arbres de la rive se doublent d'une image inverse, nette comme en un miroir, et que les longs rameaux des nénufars dans l'eau glaciale résistent à la main qui voudrait les cueillir ! En Chine, c'est toujours la nature qui a le dernier mot.

Près de la ville encore, la voiture s'est arrêtée devant le temple des cinq tours, construit, dit-on, à l'exacte ressemblance d'un temple célèbre du Népal, par un empereur du XV<sup>e</sup> siècle : le bouddhisme lamaïque alors commençait de s'introduire, avant les prédilections dont il fut favorisé, deux siècles plus tard, par les Mandchoux. La Chine a trop de monuments pour les entretenir tous ; il faut aussi abandonner parfois les pierres à leur destin ; un pays n'est pas un musée. Les voûtes commencent à s'effondrer en gravats dans les passages. Mais les tours en quinconce dressent toujours leurs tiaras annelées, plus majestueuses en leur mélancolie sous le gris du lichen qui les ronge.

## Miroir de la Chine

Reprenant notre route, nous passons vite et mon compagnon ne dit rien. J'ai pourtant reconnu ce débris d'une porte entre deux colonnes de pierre. C'est tout ce qui reste du Palais d'hiver, brûlé en 1863 pour venger le massacre de douze prisonniers anglais et de six français. Cette guerre où la France était l'alliée de l'Angleterre avait pour objet, comme celle de 1840, d'ouvrir les ports de la Chine au commerce européen. La différence était qu'en 1840 l'Angleterre était seule et ne voulait briser l'interdit que pour un article de sa fabrication, l'opium des Indes. L'ordre de destruction fut donné par le plénipotentiaire anglais, exécuté par l'armée anglaise. Cet envoyé spécial portait le nom de lord Elgin, déjà fameux par le rapt, au Parthénon d'Athènes, de plusieurs statues. Construit au XVIII<sup>e</sup> siècle, le palais était composé d'une centaine de bâtiments séparés dont plusieurs, si l'on en juge par les peintures du temps, mariaient heureusement les toits relevés de la Chine avec les colonnades de notre architecture classique. Ce n'est qu'au siècle suivant que l'Europe et la Chine ont cessé de s'entendre.

Quand Lao-tze ayant par sa méditation atteint le secret de sagesse résigna ses modestes fonctions d'archiviste à la cour impériale, il prit, comme le Roi Mouh, la route de l'ouest. À la frontière, le chef du détachement qui gardait la passe du val clos l'arrêta. C'était un homme de bien qui aimait l'étude et cachait sa vertu. Ayant observé dans le ciel oriental une nuée violette qui gagnait vers l'occident, il sut déchiffrer ce présage. « Je voudrais, dit-il au voyageur, retenir ici quelque peu votre divinité. » Lao-tze l'ayant mis à l'épreuve reconnut son mérite et avant de se remettre en route lui laissa le *Livre de la voie et de la vertu*, texte fondamental du taoïsme. Plusieurs docteurs affirment qu'il allait instruire les peuples ignorants de ces régions inconnues, parce qu'il estimait, d'accord avec Confucius que « pour l'enseignement

## Miroir de la Chine

il n'y a pas de cas d'espèce ». Mais jamais, à moins qu'il ne se fût rendu méconnaissable, on ne l'a vu revenir.

Il n'est pas neuf heures encore. La nuit sera longue, et j'éteins ma pauvre lumière, pour le cas où avant l'aube j'aurais encore besoin de ses services. Nous sommes arrivés dans l'après-midi à cette maison de repos, près de la source tiède, Wen ts'üen, qui donne son nom à l'endroit. Les salles de bain sont à peu de distance dans le même corps de logis. L'eau qu'on a mise à ma disposition fut puisée là. Je discerne maintenant, dans la tranquillité nocturne, une trace d'émanation sulfureuse, si faible qu'elle n'a plus d'odeur mais avive et rafraîchit l'air comme un grain de moutarde excite la saveur.

Nous avons eu le temps de visiter encore une ferme modèle. Le fils de mon vieil ami Li Yu-ying, qui la dirige, aussi vif que son père est impassible, nous en fait les honneurs dans un pétilllement d'intelligence, de bonne grâce et d'agréable humeur. Les vaches de cette étable donnent un lait et un beurre dont je puis faire l'éloge car j'y goûte chaque jour à la légation de France. Le bétail de la Chine ne produit pas de lait ; on essaye d'acclimater des races européennes. Une machine décortique le fruit du cotonnier, bien que le climat soit un peu dur pour cette culture. La vigne réussit, mais le vin est âpre. Le jeune agriculteur, qui a passé plusieurs années en France, sait bien ce qui lui manque, et prie qu'on excuse ce premier essai. Dans le village, un grand enclos de murs est un parc aux cerfs, Tous les deux ans on coupe leurs cornes, dont la pulpe séchée et réduite en poudre est un tonique fort apprécié en Chine, surtout par les hommes d'un certain âge. Ce qui donne lieu à des plaisanteries exactement pareilles à celles qu'on ferait en France sur telle autre méthode, plus ou moins efficace, de rajeunissement. On a mis dans le parc autant de biches que de cerfs. Mais les mâles se sont

## Miroir de la Chine

refusés au partage. Fidèles à leur coutume, ils se battent entre eux, éliminant les vaincus, jusqu'au dernier combat dont le succès adjuge le troupeau. À l'état de nature, ce sont leurs ramures qui s'entremêlent, sans autre dégât qu'un andouiller cassé de temps à autre. Mais ici ils se heurtent du front, si brutalement qu'il peut s'ensuivre une méningite mortelle.

Le soleil s'est dissous dans une touffe de nuages plus haute et aussi sombre que le versant boisé qu'il nous faudra gravir demain. Ce crépitement vague, est-ce la pluie sur le jardin ? Pourtant le reflet du vitrage indique une nuit claire. À la limite du silence l'oreille devine encore un bruit qui lui échappe, message indéchiffrable, qui n'est pas pour nous. Ce qu'on regarde sans le voir, ce qu'on écoute sans l'entendre : c'est ainsi que les livres désignent la voie. Hors de l'Église catholique, nulle doctrine n'a montré pareil respect de l'ineffable ni un sens si profond du mystère. Parfois la vérité semble toute proche, il ne reste plus qu'à enfoncer une dernière épaisseur de ténèbres où déjà filtre une incertaine lueur : « Un engendre deux, deux engendre trois, trois engendre les êtres. » Ce texte souvent reproduit depuis lors surgit sans préparation dans le *Livre des mutations*, antérieur de dix siècles au moins à la révélation chrétienne. D'où vient cette application inattendue de la théorie des nombres ? Ne peut-on l'expliquer par un pressentiment furtif de la Trinité divine, entrevue comme en un rêve par une illumination en éclair dont l'homme aussitôt rendu à sa faiblesse ne pouvait, ne devait de longtemps déchiffrer l'énigme ? Plus singulier encore, dans le *Livre de la voie et de la vertu*, le chapitre où l'auteur donne à la voie trois noms dont le dernier seul offre un sens acceptable, celui de notre adjectif *imperceptible* ; les deux autres ont exercé vainement la sagacité des commentateurs. Quand cette circonstance se présente, l'idée qui vient naturellement à l'esprit

## Miroir de la Chine

est que les mots n'ont été choisis que pour leur prononciation, comme il arrive dans les transcriptions de noms étrangers. C'est ce que semble indiquer la suite : « Ces trois mots ne se prêtent pas à l'examen, c'est pourquoi on les confond en un seul. » Ils se lisent I-hi-wei. Ce sont, aussi exactement figurées que le permet la différence des langues, les trois consonnes qui dans l'écriture sans voyelles des Hébreux tracent le nom de Iahvé. Un savant français du siècle dernier a signalé cette concordance. La critique rationaliste de l'époque n'a voulu y voir qu'une rencontre. La langue chinoise comprenait dans l'antiquité, si on ne tient pas compte de l'accent tonique, environ trois cents syllabes différentes. Le nombre des arrangements possibles, entre trois quelconque de ces syllabes, est de vingt-six millions sept cent trente mille six cents. Parmi eux il y en a six qui transcrivent assez fidèlement les trois consonnes du nom hébreu. Si les trois mots n'ont pas été pris pour ce motif, il y avait, pour que la rencontre se produisît, une chance sur quatre millions quatre cent cinquante cinq mille et cent.

Ces rationalistes incapables d'un raisonnement aussi simple étaient, à vrai dire, des matérialistes. Cédant plus ou moins consciemment au préjugé de la science contemporaine, la matière était pour eux la condition sinon la cause de la pensée. Pareils aux physiciens qui ne pouvaient se figurer un phénomène que sur le modèle d'une machine, il leur fallait ce qu'ils appelaient des faits, c'est-à-dire des représentations sensibles, et ils croyaient avec Renan que les sciences historiques pourraient un jour déterminer avec certitude ces images du passé. Pour se prononcer sur ce texte, ils demandaient qu'on leur montrât Lao-tze visitant telle ou telle communauté juive, où un rabbin dont il fallait savoir le nom lui traduisait la bible, sur un exemplaire dont on indiquerait l'origine. Mais un fait n'est encore qu'une opinion.

## Miroir de la Chine

Lao-tze existe pour ceux qui croient à son existence et n'existe pas pour ceux qui n'y croient pas. Toute science est croyance. Il faut retrouver la vraie foi. Elle ne peut venir que de Dieu. Faute d'en avoir reçu la révélation totale, le taoïsme refuse tout crédit aux jugements des hommes, quels qu'en soient l'objet et la méthode. J'existe pour ceux qui me connaissent et je n'existe pas pour ceux qui m'ignorent. Qui a raison ? J'affirme que j'existe. Mais cette affirmation n'a aucune valeur si je n'existe pas. Je ne sais pas si je suis éveillé ou si je rêve. Je ne sais plus définir l'existence. Il me semble que je commence à raisonner en taoïste.

Ouvrant les yeux, j'aperçois, plus opaque, le contour de la table au milieu de la chambre. Ce point rouge au-dessus, je m'en souviens, c'est le fruit du magnolia, cueilli en route et pareil sur son rameau à une crête dressée. L'ombre s'évapore, bue au travers du vitrage par l'aube grise. Nous partirons bientôt, l'étape est plus longue aujourd'hui, et nous devons d'une traite retourner à Pei-p'ing pour le soir.

Le soleil vient d'apparaître, brillant mais un peu flou, mal éveillé encore, et répand au ras de la plaine des rayons sans chaleur. Le bord à peine surélevé de l'étang suffit à maintenir dans l'ombre l'eau voilée d'une blanche vapeur. La chaussée qui le traverse entre les roseaux drus conduit à une maisonnette dont je n'ouvrirai pas la porte. C'est une magnanerie, il ne faut pas disperser au dehors la chaleur des réchauds, ni troubler l'activité des vers qui tissent leur linceul. De l'autre côté, au bout de ce sentier sinueux qui se promène sous les feuillages éclairés, l'air est trop vif encore pour qu'on s'arrête au belvédère de pierre sous les arbres qui le protègent et s'écartent avec respect pour lui ouvrir de toutes parts un point de vue. Je retourne sur mes pas et vois venir, par delà mon logis, un homme en culotte de

## Miroir de la Chine

travail, la bêche sur l'épaule : en Chine, plus encore qu'en nos pays, la journée du cultivateur est longue.

Entre le garage et le pavillon de la salle à manger une poterne s'ouvre sur d'autres bâtiments, de part et d'autre de l'allée. J'entre avec précaution, car c'est un collège de jeunes filles. À gauche une grande salle avec bancs et pupitres ; le mur devant eux est couvert d'un rideau que j'écarte. Une multitude de figures apparaît, dans un lavis de rouge vif et de vieil or. C'est une fresque bouddhique de ce couvent désaffecté, protégée ainsi pour sauver ce qui en reste et aussi, je suppose, pour ne pas distraire la pensée des écolières. Il est temps de sortir. J'ai cru entendre un pas. Une forme légère s'efface dans l'allée, la tête modestement baissée, et pourtant je ne suis pas sûr qu'un regard décoché de biais n'ait atteint son but sans qu'il y paraisse.

Les voitures sont prêtes. Elles roulent sans bruit sur la chaussée égale entre les ormes de l'avenue. Mais après quelques minutes, comme il arrive sur toutes les routes en ce pays peuplé, on rencontre un village. Déjà dans les rues de la ville j'avais admiré l'adresse des chauffeurs chinois à prendre leurs virages, tous à angles droits, trouver leur voie dans la foule, lente à se garer, des piétons et des « pousses ». Mais les villages ont des portes qui le plus souvent ne laissent libres, de part et d'autre des ailes, que quelques centimètres, et plus loin le passage est à peine plus large entre les murs des cours qu'on risque de heurter, même en allant droit, si on ne sait éviter les ornières. Sur les marches des seuils, des vieillards se chauffent au soleil. Voici d'un côté un tas de sable couvert d'enfants, souriants et aimables comme tous les enfants de Chine, qui nous saluent de la main pendant qu'on les évite en rasant l'autre mur, sans perdre de vue ces trois mulets en file qui traînant une voiture de foin viennent de surgir d'un carrefour.

## Miroir de la Chine

Nous sommes arrivés au pied de la montagne qui monte devant nous, abrupte et sombre. La forêt qui la couvre nous envoie un vent pluvieux et condense à son faite un dôme de nuages gris où le soleil a disparu. Les voitures s'arrêtent devant une maison d'école. Mon ami Li Yu-yng a passé là, laissant ce témoignage de son zèle infatigable pour l'enseignement de la Chine, qu'il voudrait pareil à celui de la France laïque et républicaine. Les palanquins nous attendent, fauteuils d'osier sur des brancards. Chacun est porté par quatre hommes, deux en avant, deux en arrière, la perche sur l'épaule, l'un suivant l'autre ; si un porteur change son fardeau de côté, l'autre le maintiendra sans arrêter la marche. Escaladant les rocs, franchissant les ravines, ils vont d'un pas alerte et cadencé qui tasse comme un sac de noix les viscères du voyageur. Je crois d'abord que les gaillards s'amuse à mes dépens. Mais à un tournant j'aperçois en arrière les têtes de mes amis chinois qui dodelinent à l'envi. Au même instant le porteur d'avant me jette un mot qui m'échappe ; il me fait comprendre par signe qu'en me penchant je compromets l'aplomb du véhicule.

L'appuie-main de droite est perforé d'un trou qui serre le parapluie chinois, gros comme le bras. Nous n'avons pas encore atteint la protection des arbres quand l'humidité où nous baignons se résout en pluie fine. Mes compagnons se mettent à couvert aussitôt. Je me laisse mouiller par une obstination qu'ils doivent trouver stupide. Aucun Européen ne parle sans sourire du parapluie que le soldat chinois porte en son équipement. Mais en quoi cet ustensile accuse-t-il moins de courage que le capuchon ou le manteau imperméable ? Inexplicable préjugé dont pourtant je n'arrive pas à me dépêtrer.

Le chemin s'élargit. Nous mettons pied à terre. De tous côtés, des troncs rugueux, d'un brun rougeâtre, montent à plusieurs

## Miroir de la Chine

hauteurs d'homme jusqu'à un feuillage serré comme les tuiles d'un toit, en masse impénétrable. *Ginko biloba* : comme l'explique M. Li Lin-yu à qui aucune science européenne ou chinoise n'est étrangère, cette dénomination botanique dérive sans doute, par une erreur de prononciation, des mots chinois *yin kouo* qui désignent ces arbres par leur « fruit d'argent ». Inconnus, je crois, en Europe, ils remontent par leur origine à une époque géologique dont presque toutes les formes vivantes ont péri. Leur croissance est très lente mais une longévité séculaire leur permet d'atteindre, sous ce climat, la taille et le diamètre des cèdres du Liban et des séquoias d'Amérique.

Surélevée de quelques marches, l'enceinte avec les toits vernissés qui la dépassent s'est blottie à l'ombre des colosses. C'est un couvent taoïste, sans moines aujourd'hui, mais toujours fréquenté par les pèlerinages, qui a pour patron philosophique le *Grand réveil*. Le gardien nous accueille et nous voyant trempés nous offre l'abri et la chaleur de son logis. Je n'ai vu jusqu'ici que des habitations de luxe ou des palais. Pour la première fois je passe le seuil d'une de ces maisons où vit l'immense multitude.

Le papier des fenêtres atténue encore la faible lumière, et la chaleur est douce. Le poêle rond de fonte, la scie, le chevalet sur la terre battue rappellent la baraque d'un bûcheron de France, d'un coupeur du Jura ; le gardien à ses heures de loisir va au travail dans la forêt. Mais la théière est sur le poêle, et le fond de la pièce à droite de l'entrée est comblé par le *k'ang*, gradin de briques où la sciure de bois lentement se consume dans le vide intérieur. Une lame de feutre le couvre, et l'hôte nous y cède la place, car rien ne vaut, pour le repos du voyageur transi, cette molle tiédeur. Près de la fenêtre une pile de vieux livres vient sans doute de la bibliothèque du couvent. Un volume reste ouvert et je lis sur la page, en gros caractères, une litanie :

## Miroir de la Chine

*Celui qui prie le Maître de l'abîme obscur peut échapper au danger de maladie et de misère.*

*Celui qui prie le Maître de l'abîme obscur peut échapper au danger du oui et du non.*

*Celui qui prie le Maître de l'abîme obscur peut échapper au danger des soldats en armes.*

*Celui qui prie le Maître de l'abîme obscur peut échapper au danger du feu et de l'eau.*

*Celui qui prie le Maître de l'abîme obscur peut échapper au danger des démons pervers.*

Notre hôte en déposant près de nous les tasses de thé qui fument a suivi mon regard mais n'a rien dit, craignant sans doute mon incrédulité. Sur la chaise où le relègue la politesse obligatoire, il nous observe avec un placide sourire, tirant de brèves bouffées de sa pipe dont le fourneau de cuivre adhère au tube droit comme un gland de chêne à la branche.

Mon compagnon m'ayant demandé en français si je n'avais besoin de rien, il s'intéresse : « Quelle langue parlez-vous ? » On lui explique où se trouve mon pays et il murmure : « De si loin ! » surpris et flatté pour le sien qu'on entreprenne, sans autre dessein que de le mieux connaître, un aussi long voyage.

Nous le complimentons sur les arbres, rangés comme une sombre armée autour du monastère : « Vous ne verrez pas le plus beau, répond-il tristement. La douairière Ts'eu-hi l'avait pris en haine ».

Il ne faut pas juger la dernière impératrice de la Chine sur les palais qu'elle a fait meubler ou construire. Épouse de rang inférieur, et mandchoue de naissance, elle n'avait ni instruction ni

## Miroir de la Chine

goût. Mais elle avait du caractère. C'est elle qui régna sous le nom de son petit fils Teh-tsoung Koang-souh, le tint séquestré après sa vaine tentative d'empire libéral en 1898, détourna contre les étrangers l'insurrection des boxeurs en 1900 et eut la chance de mourir, en 1908, avant d'assister à la chute, dont son despotisme fut en grande partie responsable, de la dynastie. Quittant son mobilier de petite bourgeoise européenne, elle était venue se retirer dans un des palais impériaux qui fut ensuite celui des premiers présidents de la république et où l'on a gardé intact son lit de mort, étroit et noir dans l'alcôve chinoise. Au-dessus, son portrait la montre, âgée déjà, longue figure sans joues, au regard vitreux et implacable. Je ne puis dire si elle fut jamais belle. Mais il n'est pas nécessaire d'être belle pour que les hommes soient esclaves.

« Je n'étais qu'un enfant, continue le gardien, quand l'ordre est venu du palais d'abattre le yin-kouo dont elle était jalouse. Je me souviens pourtant qu'on l'entendait gémir sous la hache avec une voix humaine : Ouh ! Ouh ! Elle ne lui a pas survécu longtemps. »

Le temps s'éclaircit. Nous entrons dans le monastère, chaudement blotti au creux de la montagne avec ses cours en alvéoles entre les pavillons qui se font face et les galeries couvertes pour aller de l'un à l'autre. Partout de larges baies, mais le papier huilé dans l'entrecroisement du bois découpé tamise la lumière et arrête le regard profane. Toutes les portes sont closes. Pourtant comme je regarde une lourde cloche de bronze sous un auvent le gardien prend sa clef, pousse les deux battants. Rangés contre le mur, trois hommes noirs nous regardent sans nous voir. Ils ont des barbes épaisses, le nez large, les yeux relevés et le visage dilaté par une joie intense qui répand sans la diriger une chaleur obscure. Ce ne sont pas des

## Miroir de la Chine

dieux, mais des saints qui sur terre ont obtenu de prolonger pendant plusieurs générations leur existence avant de s'élever au ciel. Au centre, celui qui porte une longue robe et brandit une épée est Liu Tong-pin qui rencontra un jour, dans la montagne, un ermite, et accepta quelques instants de repos sous son toit, devant le foyer où cuisait la bouillie de millet. Liu fut reçu premier à la licence, nommé à de très hauts emplois, richement marié, puis disgracié soudain, sur le chemin de l'exil dans une passe des montagnes où son cheval luttait contre la tourmente de neige. Il poussa un soupir et entendit la voix de son hôte : « Le millet n'est pas cuit encore. » Il comprit la leçon, et se voua dès lors à la sagesse : la vie n'est qu'un rêve dont il faut s'éveiller. À sa gauche, celui qui est vêtu d'une tunique déchirée et tient une claquette de bois est un mendiant qui dansait et chantait sur les champs de foire, au milieu des rires, car on le prenait pour un fou, jusqu'au jour où au son de l'orgue et la syrinx, on vit une cigogne l'enlever au ciel ; on s'aperçut alors que ses paroles enfermaient une sagesse inconnue. Le troisième, monté sur un âne, porte une boîte cylindrique, taillée dans un bambou. Il parcourait ainsi des centaines de lieues en un jour. Quand il s'arrêtait, il aplatissait sa monture jusqu'à l'épaisseur d'une feuille de papier et la roulait dans la boîte. Pour partir, il l'humectait de salive et en refaisait un âne. Les statues sont en terre cuite. Comme je demande au gardien si la bride de l'âne est en or, il sourit : « *Siang kin*, en simili or ».

Les moines n'étaient pas ennemis d'un honnête divertissement car j'aperçois, appuyée contre une porte, une dalle incisée d'un méandre qui se tord comme un ver sur toute sa surface, mais sans se croiser. C'est un jeu de société mis à la mode sous la dynastie des T'ang qui fut celle des fêtes les plus recherchées. Souvent, depuis lors, peintures et poèmes ont montré les joyeux

## Miroir de la Chine

convives échelonnés au bord tortueux d'un ruisseau, guettant les petites coupes à demi-pleines comme des coquilles de noix au fil de l'eau. L'une s'accroche aux joncs, l'autre bute au saillant de la rive. Celui devant qui elle s'arrête s'en saisit et la vide aux acclamations de l'assistance. Cette pierre avec son ruisseau minuscule alimenté par une rigole permettait de jouer à couvert, par les jours de pluie fréquents en ces parages. Nous avons ainsi des tennis de chambre. Mais je doute qu'on en rencontre beaucoup en nos monastères.

Le bouddhisme est par fondation une religion de moines. Le taoïsme, avant l'introduction du bouddhisme en Chine, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, n'avait pas de couvents. Aucune religion ne fut plus malléable, toujours fidèle cependant à son premier principe. Mais ce principe même, indéfini par définition, admet indifféremment toutes les manifestations particulières, et c'est ainsi qu'on voit, au cours des âges, le taoïsme toujours docile à la pensée environnante la happer au passage, s'en gonfler comme une éponge, sans rien éliminer de ce qui ne cesse de dilater un tissu extensible, mais insoluble. Le recueil des textes sur la doctrine et son exégèse, qui mérite le nom, adopté en Europe, de patrologie taoïste, comprend à la fois le *Livre des mutations* qui spéculer sur les nombres, le livre de Lao-tze qui célèbre la voie et la vertu par une suite d'hymnes philosophiques où la poésie se mêle à la prose comme en plusieurs endroits du *Livre des écrits*, à peu près contemporain, les ouvrages de controverse qui ont suivi, quand la dialectique se développait en Chine presque autant que dans la Grèce ; les vies des saints rédigées sur le modèle des biographies insérées, dès que l'histoire eut sa méthode, en ses premières productions ; les traités d'alchimie et de discipline vitale qui cherchent, comme en notre moyen âge, la pierre philosophale et l'élixir de longue vie ; les textes « révélés »

## Miroir de la Chine

dont s'enrichit le taoïsme quand il constitue, comme le bouddhisme qui s'acclimatait alors en Chine, sa théologie ; le traité des actions et réactions qui lui donne, un peu plus tard, une morale aussi pure que celle du bouddhisme ; les commentaires dont ces textes furent enrichis par les docteurs, au XII<sup>e</sup> siècle qui fut un âge de renaissance philosophique, les travaux où l'on s'efforce d'unir les dogmes du bouddhisme à ceux du taoïsme, et même, au XVIII<sup>e</sup>, ceux qui, par un effort analogue à celui de l'éclectisme en France au siècle suivant, non contents de cette réconciliation, montrent l'accord du taoïsme, sur les points essentiels, avec le confucianisme, vieil adversaire qui n'est en effet qu'une secte rivale, apparentée par l'origine, pourvu qu'on remonte assez haut.

Mais ces accords multiples sont toujours fondés sur la même note, si grave et si basse qu'on ne peut l'entendre que par l'oreille de l'esprit. Bien avant moi les auteurs taoïstes ont fait appel aux comparaisons de cette sorte. Le Livre de *l'Ascension vers l'occident* qui contient la prédication de Lao-tze aux peuples étrangers quand il eut franchi la frontière, en donne l'un des premiers exemples :

« Ceux qui ne connaissent pas la voie s'importunent de paroles. Ils n'entendent pas ce qui ne se dit pas, ils ignorent l'origine. Ainsi le musicien discerne la note par la corde qui la produit, le cœur connaît ces notes, la bouche n'en peut rien communiquer. La voie en sa profondeur secrète et merveilleuse, si on la connaît on n'en dit rien. On discerne la tristesse des sons, parce que le son en nous est saisi par le cœur. S'il faut la traduire en paroles, celui qui parle ne la connaît pas.

## Miroir de la Chine

Pour entendre la voie, il faut d'abord se taire. Mais le silence nécessaire est celui de l'esprit. On peut accomplir son salut dans le tumulte du monde, pourvu qu'on ne l'écoute pas, et même accepter les honneurs, le luxe, les plaisirs, pourvu que la pensée n'en soit pas troublée. Les œuvres ne comptent pas : la foi suffit. L'homme se retranche en lui-même et par la méditation s'approche de la vérité. Le taoïsme est un mysticisme de l'intelligence et sa morale en conséquence est quiétiste. C'est pourquoi les confucianistes, qui ne s'occupent que des œuvres, le tiennent pour immoral, ce qui dans leur système signifie contraire à l'ordre public. Mais la pitié du bouddhisme lui est également étrangère, et même ses dialecticiens la condamnent comme une distraction frivole, parce qu'elle détourne sur la créature l'attention qui doit appartenir sans partage au premier principe. Le *Traité des actions et réactions* contient, au contraire, des préceptes que le bouddhisme n'eût pas désavoués, comme de ne pas nuire aux animaux ni aux plantes, de regarder le succès ou l'insuccès du prochain comme si c'était le nôtre, et les appuie sur l'idée confucianiste d'une surveillance exercée sur le destin terrestre de l'homme par le ciel et les étoiles, de telle sorte que le bien et le mal ont leur rémunération « comme l'ombre suit le corps ». Cet ouvrage date d'une époque où l'on commençait de tenter l'amalgame entre les trois doctrines. L'une enseigne la foi, l'autre la pitié, la troisième l'obéissance, comme si la Providence avait voulu semer séparément en Chine ce que la révélation chrétienne répand à la fois sur le monde. La construction qui les étayait l'une à l'autre ne pouvait tenir, sans le dogme en clé de voûte. Mais ces essais infructueux n'étaient-ils pas de bon augure ?

Le sage dans le siècle porte un masque banal pour cacher son trésor. Pascal était taoïste sans le savoir quand il avait sa pensée

## Miroir de la Chine

de derrière la tête. Toutefois cette précaution est gênante, et il vaut mieux que l'esprit soit à nu pour que le grand courant passe au travers. Un des premiers docteurs du taoïsme dialectique, doué d'une imagination puissante et d'un style splendide, a comparé, en une page célèbre, aux orgues de l'homme les orgues de la terre, qui font jouer la tempête et la brise au creux du gouffre et aux interstices de la forêt, mais autrement immense encore l'orgue céleste dont le moteur est le souffle originel, l'instrument l'univers. Les plus grands saints de cette religion, las de la société des hommes, se sont retirés dans la solitude impénétrable où ils prêtent l'oreille aux orgues de la terre, pour entendre à la fin l'orgue du ciel.

Le couvent, réunion d'ermites, ne pouvait aller aussi loin. Mais c'est dans le même dessein qu'il est venu se poser en ce repli qui l'entoure comme un bras protecteur, entre les arbres en ligne de défense et ceux qui par delà s'élancent vers la cime. Après mûr examen du site et calcul minutieux des influences invisibles qui s'y croisent, c'est ici qu'il trouvait le meilleur emplacement pour son poste d'écoute.

Le mur latéral de l'enceinte, soulevé par la pente, est bordé d'une chaussée de pierre en plan incliné, striée pour assurer la marche. Un sentier rocailleux lui succède, en compagnie d'un ruisseau rapide, qui tous les quatre pas s'amuse à sauter par-dessus, se croyant mieux de l'autre côté. Mais devant nous, d'un bloc surgit une haute terrasse, sans autre accès que deux escaliers de part et d'autre ; même de près les assises se joignent et sont lisses au point qu'on ne discerne pas la moindre fêlure en ce vernis de pierre. L'esplanade en gazon n'est habitée que par trois dômes de porphyre. Le plus grand vers le fond domine les deux autres, prosternés côte à côte devant lui. Plus loin, la lente ascension des arbres recommence. C'est la tombe

## Miroir de la Chine

du septième prince, ainsi nommé parce que son père l'empereur Tao-koang avait eu six héritiers mâles avant lui. L'empereur Koang-souh, dépossédé du pouvoir par la régente Ts'eu-hi, était son arrière-petit-fils. Il a voulu reposer sous la protection du monastère, sans se séparer des deux épouses qu'il aimait. Mais dans l'aire où s'étend la sainteté du lieu, cette place, plutôt qu'une autre, a été déterminée par un calcul plus nécessaire qu'à toute autre à la demeure des défunts. C'est ce que le peuple appelle le *fong choei*, le vent et l'eau, car il s'agit de trouver l'équilibre entre ces deux forces dont l'une disperse le souffle et l'autre l'arrête. L'âme spirituelle a pris son vol. L'âme physique a pour maison la sépulture et ne doit pas y périr étouffée, ni rôder au dehors où elle devient un revenant, *koèi*, au pouvoir maléfique.

Je comprends pourquoi le guide nous reconduit par l'autre escalier quand il nous montre, couché dans le ravin, le segment d'un tronc noir, dont le diamètre dépasse la hauteur d'un homme. C'est ce qui reste de l'arbre abattu jadis par ordre impérial. Il peut pourrir en paix. La dynastie est déchue. Il est vengé.

Une ondée a mouillé la chaussée, glissante malgré les hachures, surtout pour mes semelles de cuir. Elle s'appuie sur des murs échelonnés, flanquée ainsi d'un escalier monumental dont chaque degré me viendrait à peu près aux épaules. C'est par là que j'achève la descente. Mes amis chinois, d'abord un peu surpris de voir un lettré d'âge respectable se risquer à cet exercice, bientôt y rivalisent, de bonne humeur. La Chine est un pays où l'on aime la gaîté.

Les palanquins nous attendent, pour gagner, plus au sud, une dépendance du couvent devenue aujourd'hui station forestière. Desservie par une route directe que nous prendrons pour le

## Miroir de la Chine

retour, elle ne communique avec ce lieu de pèlerinage que par un chemin presque effacé car on n'y passe plus. Il faut sortir de la forêt, franchir un ravin en contournant les éboulis, et remonter par une croupe dénudée, avec des tournants brusques où les porteurs d'arrière doivent élever leur charge à bras tendus pour ne pas accrocher le talus au passage. Et là, celui qui marche en tête fait signe d'arrêter. Il consulte ses camarades, mais aucun n'est capable de discerner, entre les plis du terrain jaune, la trace qu'il faut suivre. Nous devons nous garer pour laisser prendre la tête du cortège à un autre palanquin, mieux renseigné. Pourtant il fait erreur, car le sentier nous mène à une ferme, maisonnette de terre battue, entre des carrés de choux et de tournesols. Le chien aboie et fait sortir une paysanne, large et trapue sous la veste et la culotte en cotonnade. « Prenez, dit-elle, le sentier du sud-ouest, tournez ensuite à l'ouest. »

Déjà, dans les rues de Pei-p'ing, j'avais remarqué que les tireurs de pousse avaient peine à comprendre, quand je leur indiquais la route, selon notre usage, par la droite et la gauche. Il fallait rapporter la direction aux axes fixes des points cardinaux, mais alors c'est moi qui devais réfléchir et me trompais souvent. La Chine dès la plus légendaire antiquité a connu la boussole ; l'empereur Hoang-ti avait des « chars indiquant le sud » et c'est ainsi qu'il trouva sa route, dans le brouillard artificiel que venait de susciter, pour perdre son armée, un ennemi sorcier. Détachés de ce qui nous entoure, nous divisons l'espace en prenant pour origine la position variable de notre corps, faisant tourner à notre gré le monde autour de nous. Le Chinois au contraire, lié à la nature, n'oublie pas que c'est lui qui a bougé. Le mouvement des astres et la pierre d'aimant lui procurent hors de lui-même d'immobiles points de repère et il les a toujours présents à l'esprit, parce que pareil à cet autre empereur, plus ancien

## Miroir de la Chine

encore, il ne cesse d'observer « les figures de la terre et les signes du ciel ».

L'indication était bonne, car l'ombre de la forêt vient à notre rencontre. Le chemin s'y insinue par une montée raide qui met au niveau de la tête les genoux du voyageur. À la halte, les porteurs reprennent leur souffle. L'un d'eux, qui tousse, se retient quand je le regarde, craignant d'être signalé comme infirme et de perdre son travail. Tous sont en sueur et n'ont rien pour se protéger de la fraîcheur de cave qui tombe des feuillages. Plus encore que celui des tireurs de pousse, c'est un métier où l'on ne vieillit pas.

Le mur de soutènement est haut comme un rempart. Au pied, un bassin de pierre reçoit l'eau captée d'une source voisine, si limpide qu'elle serait invisible sans un pli de vert vif qui s'y dissout quand l'œil croit le saisir. L'hôte vient à notre rencontre jusqu'aux derniers degrés de l'escalier. Sur la terrasse, sa jeune femme un peu intimidée nous accueille d'une révérence et d'un sourire. Tous deux nous prient d'excuser le déjeuner frugal qui va nous être servi dans le pavillon du nord, pour moi celui de droite. Il a étudié en France la botanique, la géologie, l'agriculture, et dirige la station forestière, centre de reboisement pour ce massif de montagnes. Devant nous les bâtiments principaux sont étagés sur le versant qui au-delà monte encore, reprenant son manteau sombre. On passe de l'un à l'autre par des escaliers extérieurs. La cour carrée est sous l'ombrage de deux arbres énormes dont les troncs sont voisins, les branches s'entrecroisent. L'un est mâle et l'autre femelle. C'est un couple d'époux. Levant le bras je cueille en souvenir un bouquet de ces feuilles qui s'étaient comme des doigts, glauques et membraneuses, sans réseau de nervures. Le directeur s'approche, et me faisant observer que les plantes dont l'organisme est plus compliqué n'ont plus de sexe, il ajoute :

## Miroir de la Chine

« C'est un végétal inférieur ». Il a d'instinct baissé la voix. Je songe à l'arbre qui pleurait sous la hache.

C'est une règle excellente de la cuisine chinoise que d'attendre le convive pour mettre la casserole au feu : tenir un plat au chaud en gâte la saveur. Il nous reste quelques minutes pour sortir de l'enceinte et nous aventurer sur la pente obscure où les troncs avec leurs racines en crampons nous indiquent les saillies du rocher. Un ruisseau brisé en cascades mais invisible sous la mousse noire tranche seul le silence. Nous ressemblons à ces adeptes en quête du champignon bifide qui brille dans les ténèbres du sous-bois et prolonge la vie humaine. Mais ils connaissaient la formule pour l'empêcher de s'effacer sous l'ombre de la main comme un jeu de lumière. Et nul n'a pris la précaution d'accrocher à son dos un de ces miroirs magiques où les génies de la forêt qui s'approchent sous l'aspect trompeur d'un homme sont contraints, confrontés à leur image véritable, d'avouer leur mensonge et de redevenir ce qu'ils sont, des chiens ou des cerfs.

Nos hôtes étaient trop modestes. Les pousses de soja sont tendres, les beignets farcis dégagent une odorante vapeur, les pommes et les oranges ont la fraîcheur des sources. La salle à droite de l'entrée se relève d'un gradin où sont les lits de repos. Dans l'autre encoignure, l'image peinte d'un saint auréolé d'or veille sur une armoire de vieux livres. Au-dessus de la table, dressée au centre, une banderole au long de la poutre du plafond porte cette phrase, qui forme un vers : « Rosée sur les bambous, brise dans les sapins, voilà le suprême bonheur ».

Ce n'est pas la première fois que je rencontre dans la demeure d'un savant de tels emblèmes, M. Li Lin-yu, qui quelques jours plus tôt m'offrait dans une intimité familiale et charmante un

## Miroir de la Chine

goûter exquis, habite une belle maison dont chaque salle est décorée d'un ou deux tableaux anciens et de devises poétiques, du goût le plus délicat. Dans tous les appartements où j'ai été reçu, que l'hôte fût professeur, ingénieur, négociant, homme politique ou militaire, j'ai constaté le même besoin d'art et de poésie. Sans doute en nos pays aussi chacun selon son état accroche aux murs tableaux, dessins, photographies, chromolithographies ; mais ce n'est que pour la parure, souvent aussi par vanité. En Chine, écritures et peintures à l'état de repos sont enroulées en des armoires. Loin de les étaler toutes ensemble, on cherche l'une ou l'autre, et on les assortit pour la circonstance, fête, départ, deuil de famille, anniversaire, ami à recevoir. Puis on change d'idée : il faut un autre accord, en juste résonance.

La terrasse au sud épaulée par un renflement de la montagne s'ouvre sur les pépinières où les enfants des colosses en rangs serrés se pressent de la tête, pour soutenir la tige frêle. Les plus âgés nous viennent à la hanche. Ils vont bientôt quitter l'école. Ils ont quinze ans. Sur l'une des pentes dénudées où nous avons passé, ils devront se tirer d'affaire tout seuls, séparés de leurs frères par la distance qui leur permettra de respirer plus tard sans se gêner l'un l'autre, dans la florissante jeunesse de leur soixante-dixième année.

Le chemin se termine à une terrasse carrée qu'un mince parapet retient au bord du gouffre. La chapelle qui s'y est logée, ne laissant alentour qu'un étroit passage, est plus petite que la chaumière où nous demandions notre route, et les tuiles rondes de la toiture commencent à joncher le sol. Devant nous, vers l'orient pâle, la plaine blonde avec ses villages plus clairs et entrelacés de vert feuillage, d'autres collines où brillent d'autres

## Miroir de la Chine

chapelles, la ligne sombre d'une rivière, et plus loin la vapeur droite d'une ondée qui joint en trait d'union la terre au nuage.

Au sud, séparée de nous par l'entaille de l'abrupte vallée, une autre cime dont le roc se dessine en fines découpures sur la clarté du ciel ensoleillé. Une touffe de branches rougeâtres où pendent encore quelques feuilles dépasse le faîte du mur, venue d'un arbre qui a pris racine en quelque fente de la falaise. Tel était, sur le mont appelé la Terrasse des nuages, ce pêcher qu'un saint du taoïsme un jour montrait à ses disciples, promettant à qui irait cueillir les fruits le secret de la voie. Un seul osa sauter et eut la chance de tomber au milieu des branches où il put faire sa récolte, jetant les pêches une à une à son maître au-dessus de lui. Mais il ne pouvait remonter, la ramure étant trop faible et la paroi sans aucun point d'appui. Le saint alors étendit le bras qui s'allongea de plusieurs coudées et c'est ainsi que tendant la main au jeune disciple il le ramena sur la montagne.

Je veux citer ce miracle dont certainement mes compagnons, sans y croire, connaissent le récit. Mais ils se taisent, le visage immobile, et je laisse avec eux ma pensée se dissoudre dans l'air et la lumière où nous sommes ravis. Je ramasse un fragment de tuile en terre grise, terminée par un disque où se trouve frappé comme par un sceau un signe en quarts de cercle concentriques, qui représente en style d'architecture le mot *longévit*. On le rencontre à profusion en Chine, sur tous les monuments et toutes les maisons. Au bas de l'escalier, dans le bassin d'eau claire, avant de repartir, je lave ce tesson de poterie dont la pauvre apparence cache un pur souvenir.

« Vous ferez attention en palanquin, à la descente, de vous tenir aux bras pour ne pas tomber. » Seule une amitié féminine est capable de cette sollicitude. Je voudrais rassurer celle qui à

## Miroir de la Chine

Changhaï s'inquiétait si longtemps d'avance, et de si loin. Les précautions sont prises : c'est à rebours que les palanquins nous emportent, bien calés par la pesanteur contre le dossier, et le regard sur la montagne pour un dernier adieu.

### SAVANTS ET GENS DE LETTRES

@

À regret je quitte le musée géologique où j'ai passé une heure fort instructive. J'ai vu de beaux échantillons de jade et la calotte crânienne du célèbre *Homo sinensis*, découverte non loin d'ici par le P. Teilhard de Chardin. J'ai appris que les carillons de pierres sonores n'étaient pas faits en marbre, mais en calcaires plus compacts et sans cristallisation. Ces instruments aussi anciens que les carillons de cloches donnent comme eux, mais dans une résonance plus claire, les douze demi-tons de notre gamme chromatique, ainsi que j'ai pu le constater récemment quand j'ai visité le temple des ancêtres de la dernière dynastie ; Confucius frappait déjà sur les pierres suspendues à la traverse de bois, et les instruments que me montrait là un vieil eunuque de la cour n'ont cessé de vibrer que depuis vingt ans.

La disposition des couches géologiques n'est pas la même en Chine qu'en Europe. Ici l'époque primitive paraît avoir duré beaucoup plus longtemps, car les terrains qui en sont le dépôt, ceux où l'on trouve la houille, supportent sans transition des formations relativement récentes. Mais on y rencontre aussi des végétaux et des animaux qui ailleurs sont associés aux roches de l'époque secondaire. La nature avait son plan qu'elle suivait sans se soumettre à l'influence du milieu.

## Miroir de la Chine

Le jeune savant qui me guide a réponse à tout et s'exprime avec une précision, une clarté et une aisance qui l'attestent en pleine possession de son sujet. C'est un de ceux qui grâce aux fondations de M. Li Yu-ying ont terminé leurs études en France. Pour toutes les sciences de la terre, géologie, minéralogie, paléontologie, agronomie, la Chine a entrepris une vaste enquête qui est menée avec méthode et se montre efficace. La botanique, la zoologie et la biologie commencent à produire des travaux intéressants, comme ceux que j'ai lus dans les publications de l'université franco-chinoise. En médecine la Chine est encore à l'école de l'étranger mais aurait tort d'abandonner sa tradition nationale ; le docteur Lambert, à Changhaï, a obtenu d'excellents résultats en ouvrant sa clinique aux confrères chinois ; ils connaissent des procédés, comme celui de l'acuponcture, qui ont fait leurs preuves, et méritent d'être étudiés.

La physique et la chimie, qui aujourd'hui se touchent par la chimie physique, n'ont pas encore dépassé en Chine la période de l'apprentissage, parce qu'elles ne sont pas assez nourries de mathématique. C'est le développement du calcul différentiel, au XIX<sup>e</sup> siècle, qui a rendu possibles la théorie électromagnétique de la lumière, la découverte des ondes électriques, l'étude des radiations, et par ses derniers progrès, les théories d'Einstein sur la relativité. Si aujourd'hui on remarque un temps d'arrêt, c'est que l'hypothèse des *quanta*, où l'on est conduit par l'expérience et qui remplace le continu par le discontinu, échappe au calcul différentiel et n'a pas encore trouvé son algèbre.

L'académie franco-chinoise de Pei-p'ing vient de publier une très bonne traduction du *Traité d'analyse* de Goursat. Elle donne ainsi aux étudiants le conseil, dont ils ne sauraient trop se pénétrer, de commencer par la théorie, qui seule est féconde, même en applications pratiques.

## Miroir de la Chine

La bibliothèque nationale, où j'achève la matinée, est établie dans un bâtiment neuf qui comme les ministères de Nankin allie les proportions larges et la clarté spacieuse du style chinois à la commodité de l'appareillage européen. Les salles de travail sont propres, aérées, munies de grandes tables sans faux jour ; les livres au sous-sol dans leurs casiers de fer sont d'une recherche facile, et à l'abri de l'incendie. On reçoit là toutes les publications savantes de l'Europe et de l'Amérique. Le fonds chinois comprend de précieuses collections qui viennent de l'ancien palais.

Les études de philologie ont toujours été et sont encore en grand honneur. L'influence de l'Europe s'y fait sentir ; c'est à qui dénoncera comme apocryphe un des livres classiques et en avancera la date, si possible, de plusieurs siècles. C'est une manie qui passera, comme elle passe depuis quelques années en nos pays.

L'archéologie, de même, possède aujourd'hui, comme de tout temps en Chine, des savants de premier ordre. Une loi récente interdit l'exportation des objets anciens. Les deux caisses de livres que j'emporte seront accompagnées d'une déclaration attestant qu'ils ne datent pas d'une époque antérieure au dernier règne. Je ne suis pas de ceux qui protestent contre cette réglementation. Je sais qu'on accuse certains fonctionnaires de fermer, ou plutôt de se laisser fermer les yeux sur quelques irrégularités, et même un directeur du musée de Pei-p'îng, aujourd'hui révoqué, d'avoir vendu à l'étranger une partie des collections dont il avait la garde. S'il y a des coupables, il faut les punir, et leur exemple n'est pas un argument. Ou alors on aurait le droit de ne pas payer l'impôt, parce qu'un percepteur a détourné les fonds dont il était dépositaire, ou de refuser le service militaire, parce qu'un déserteur a pu s'enfuir.

## Miroir de la Chine

Les lettres, jusqu'à nos jours, n'étaient pas lucratives. Les auteurs même célèbres donnaient leurs œuvres à leurs amis, et ce n'est guère qu'après leur mort qu'elles étaient réunies et publiées par les soins des héritiers ou des disciples. La coutume s'introduit de les porter aux éditeurs, mais pour un maigre profit, car la Chine n'a encore aucune organisation qui ressemble à nos sociétés des gens de lettres ou des auteurs. Les journaux, qui sont nombreux mais n'ont qu'un faible tirage en comparaison des nôtres, offrent des ressources plus régulières, mais fort modestes encore, à l'écrivain qui n'a pas un autre métier.

La poésie vient de subir une crise grave, sous l'influence d'un professeur en grand renom, M. Hou-cheu, qui voulait la ramener à la simplicité du langage parlé, en vers mesurés et rimés comme ceux des poètes anglais qu'il connaît bien, car il a terminé ses études en Amérique. On n'obtenait ainsi qu'une prose médiocre et arbitrairement découpée. Les poètes des nouvelles générations s'efforcent de concilier une expression des sentiments plus vive et plus directe avec les images et les rythmes qu'exige le génie de la langue, et dont la tradition instruit.

Le roman n'a jamais été considéré en Chine comme un genre littéraire. On n'en avait pas meilleure opinion en France, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Le conte, mieux partagé, n'a pas été dédaigné par quelques lettrés de talent, et a produit un recueil aussi célèbre en Chine que les contes de Perrault, qui datent à peu près de la même époque, mais d'un tour autrement délicat et sensible dans le fantastique. Aujourd'hui la nouvelle, ou plutôt le récit, comme on dit en Russie, prend de préférence pour sujet les mœurs et surtout la misère du peuple. C'est à Gorki « l'amer » et à ses jeunes émules de la Russie soviétique, bien plutôt qu'aux réalistes français, qu'il faut comparer les auteurs de ces dures esquisses dont le trait acéré susciterait une douleur intolérable,

## Miroir de la Chine

sans le calme de la nature qu'ils n'oublient jamais de répandre alentour.

Ce qui manque à la Chine, ce sont les philosophes. Elle en a eu pourtant, et plusieurs de génie, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. La contagion du matérialisme européen a causé cette stérilité soudaine. La théorie qui se flatte d'expliquer tout par ses mécanismes d'atomes et y parvient en niant ce qu'elle n'explique pas possède encore en Chine tout le crédit qu'elle perd en Europe. La plupart des Européens s'y trompent, et dénie aux Chinois la faculté métaphysique, à peu près comme Voltaire affirmait que « les Français n'ont pas la tête épique. »

Confucius n'a pas nié le surnaturel mais en a interdit l'étude : on interdit ce qui existe et non ce qui n'existe pas. En fait, sa défense n'a pas prévalu contre l'impérieux besoin de saisir, par-delà les apparences sensibles, l'être caché. Mais comme il accaparait la raison discursive pour en faire l'instrument de la morale pratique, ceux qui voulaient en savoir plus long se sont emparés de la raison intuitive, et l'ont exaltée. C'est ainsi que s'est constitué, en des retranchements solides et à l'abri de toute discussion, la doctrine taoïste. Elle n'ignore pas la métaphysique rationnelle mais ne l'étudie que pour montrer l'impuissance du raisonnement. Elle n'acquiert une théologie que sous l'influence du bouddhisme et pour subordonner toujours les divinités particulières et personnelles à la cause première, unique et transcendante, dont on n'approche que par la contemplation, si l'on en est capable et si on a su s'y préparer par la discipline physique et les exercices spirituels. Le taoïsme veut accéder par un chemin direct et sans le secours d'aucune science humaine ni divine à une sorte de vision béatifique, s'il est permis d'employer par analogie le langage chrétien. C'est une ambition qu'on peut

## Miroir de la Chine

sans doute estimer présomptueuse et vaine, mais non pas accuser d'erreur sur le but à atteindre.

Le taoïsme, de nos jours, a peu d'adeptes déclarés. Mais c'est, au même titre que le confucianisme, un produit naturel de la pensée chinoise. En proportions variables, ces deux éléments lui sont nécessaires et s'y rencontrent toujours. Il n'est pas un Chinois, si rationaliste qu'il se proclame et quel que soit son mépris du mystère, qui passe une journée sans y trouver quelques moments pour se recueillir, renonçant à l'action qui disperse pour la méditation qui reforme l'unité, et faire son oraison sans mots, suivant d'instinct la règle du taoïsme.

## GRANDE MURAILLE

@

De loin c'est un ruban de pierre qui s'allonge par monts et par vaux, sans égard pour la pente, épousant strictement le relief du sol. De près une route élevée sur un massif de maçonnerie haut de quatre ou cinq mètres. Entre les parapets la chaussée en dalles plates est assez large pour deux voitures et relie, d'un sommet à l'autre, les bastions carrés, sous leur couronne de créneaux dont chacun peut masquer un homme debout. L'histoire rapporte que cet ouvrage fut entrepris par le premier empereur des Ts'î'n, qui fit ou refit l'unité de la Chine, sur la fin du III<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne ; il y employait les condamnés aux travaux forcés, nombreux sous son règne, car sa justice était impitoyable. Mais en cet endroit, qui n'est qu'à une centaine de kilomètres de Pei-p'îng dans la direction du nord-ouest, l'appareil d'architecture, tout pareil à celui des remparts de Nankin, atteste que l'ouvrage a été restauré vers la même époque, qui est le XIV<sup>e</sup> siècle.

## Miroir de la Chine

De part et d'autre, la montagne de calcaire jaunâtre est aride et nue. Mais à nos pieds, près du chemin que nous avons suivi, une petite ferme dans le ravin se dissimule sous les branches de quelques arbres fruitiers et atteste qu'à l'abri de cette clôture le domaine de la Chine est mis en valeur jusqu'à sa dernière motte de terre arable. Le pont qui franchit le ruisseau est prolongé sur les deux rives par un mur crénelé. Sur l'autre versant la muraille se divise en deux branches qui se rejoindront plus loin, laissant entre elles un réduit et opposant à l'envahisseur deux lignes successives. Au sud, le train que nous venons de quitter à la station du *Pont du dragon bleu* continue sa route et disparaît sous mi tunnel, dans la direction de Kalgan et de la Mongolie.

Il s'agissait de protéger le territoire contre les incursions des nomades qui se formaient en hordes, sur leurs chevaux nourris par la « terre des herbes ». Plus loin vers le sud-ouest, une palissade de pieux suffisait à contenir les tribus disséminées dans les montagnes qui séparent la Chine du Tibet. Hors des places fortes et des camps retranchés, c'est le premier travail de fortification permanente où un pays ait cherché la sécurité de sa frontière par la résistance du matériel, réduisant les effectifs des garnisons. En temps de paix, il tenait en respect les bandes irrégulières. Contre une armée il ne suffisait plus, mais donnait le temps d'amener les troupes de secours sur les points menacés. C'était un système de couverture. Durant les deux siècles qui précédèrent l'ère chrétienne et celui qui suivit, c'est ainsi que les Huns s'usèrent en d'incessants combats et furent à la fin soumis, pendant qu'une autre partie de leur nation prenait le chemin de l'Europe. Ce danger était à peine écarté qu'il fallut guerroyer encore contre d'autres tribus, et à deux reprises la Chine fut envahie, au XIII<sup>e</sup> siècle par les Mongols, au XVII<sup>e</sup> par les Mandchoux. Dans l'intervalle des combats, on négociait. La

## Miroir de la Chine

politique chinoise n'a jamais oublié le précepte inscrit en un ancien traité de stratégie : « Sur cent batailles remporter cent victoires, ce n'est pas le comble de l'art. Ne pas livrer bataille et soumettre l'armée ennemie, voilà le comble de l'art ». On tâchait de faire comprendre aux chefs les plus redoutables l'avantage qu'ils auraient à entrer en relations régulières avec un pays riche et civilisé ; on le leur accordait au prix d'un hommage et d'une redevance légère, qui les plaçait sous un régime analogue à ce que nous appelons le protectorat ; et volontiers, pour mieux assurer leur fidélité, on les engageait en des alliances avec la famille impériale. L'un des plus beaux drames du théâtre ancien a pour sujet le départ d'une de ces princesses, obligée de quitter l'empereur malgré leur mutuel attachement, et pour titre le *Chagrin au palais de Han*.

Devant ces turbulents voisins la Chine s'est souvent trouvée en état de légitime défense, et la supériorité de ses institutions était manifeste. Il en était à peu près de même pour ceux du sud-ouest et du sud, Tibétains, Birmans, Annamites, Lolos, Miao-tze, et aussi, bien que la différence en ces deux cas fût moindre, pour les Coréens et les Japonais. Mais elle ne demandait qu'à vivre en paix avec eux, et s'ils le désiraient, à les instruire. La Chine n'a jamais eu contre les hommes d'une autre nation le préjugé des peuples sémitiques, qui les croient impurs, des Romains qui désignaient du même mot l'ennemi et l'étranger, ou des pangermanistes allemands qui aujourd'hui encore parlent d'exterminer ou de réduire en esclavage les malheureux qui ne sont pas de leur espèce. La morale chinoise est fondée tout entière sur les vertus de justice et d'humanité, communes à tous les hommes, dans leur principe comme pour leur application. Non seulement la Chine n'a jamais frappé d'interdit ou de malédiction les étrangers, mais elle s'est toujours intéressée à l'histoire et à

## Miroir de la Chine

la géographie de leurs pays, ainsi qu'à leurs mœurs et leurs croyances ; les histoires officielles de toutes les dynasties contiennent le résumé de ce qu'on savait sur les autres peuples connus en ce temps-là. La musique exotique était fort en honneur, régulièrement admise aux concerts de la cour, avec ses instruments dont quelques-uns, comme la guitare et le violon à deux cordes, ont été adoptés par celle de la Chine. Le bouddhisme indien, l'islam, le bouddhisme tibétain, ont eu tour à tour libre accès sur la terre chinoise. Il en fut de même pour le christianisme de la secte nestorienne, dont une inscription célèbre atteste le développement au VIII<sup>e</sup> siècle, et qui avait encore un évêque à Pékin au XIII<sup>e</sup> siècle.

Sur la fin du même siècle, la capitale recevait son premier missionnaire catholique, le franciscain Jean de Montecorvino, venu par la route terrestre, seule connue alors : la grande muraille n'a jamais arrêté les paisibles voyageurs. Pékin fut érigé en archevêché, et la religion se répandit sans difficulté jusqu'à la chute de la dynastie mongole, en 1368, qui amena par réaction l'expulsion des cultes qu'elle avait favorisés ; le nestorianisme fut ainsi aboli sans retour.

Deux siècles plus tard, le Père de Ricci, de la Compagnie de Jésus, était bien accueilli par le dernier empereur des Ming, mais cette fois encore les troubles qui aboutirent à l'établissement des Mandchoux compromettaient l'œuvre commencée. Elle fut reprise avec succès par les missionnaires de la même Compagnie, fort en faveur à la cour de K'ang-hi, contemporain de Louis XIV. Jusqu'à nos jours quelques familles distinguées, qu'ils avaient converties, ont gardé leur foi. Mais la querelle des rites survint. Persuadés que la religion doit s'accommoder aux usages du pays s'ils ne sont pas incompatibles avec le dogme ou contraires aux bonnes mœurs, les jésuites toléraient l'hommage aux ancêtres, où ils ne

## Miroir de la Chine

trouvaient pas plus de superstition qu'en notre coutume de prier devant une image ou de fleurir une tombe. Cette opinion n'ayant pas prévalu, il fallut condamner, au nom de la foi, ce qui pour tout Chinois de bonne éducation était un pieux devoir. Un édit de proscription fut la réponse de l'empereur. Et ce qui était plus grave, le prosélytisme ne put dès lors s'exercer que parmi le bas peuple et les enfants abandonnés.

Les méfaits des Européens et la politique agressive des gouvernements mirent bientôt les missionnaires en plus mauvaise posture encore : on les rendait complices. Un édit portant contre eux la peine de mort fut rendu en 1814 par un empereur qui mourut six ans plus tard, frappé de la foudre pendant une chasse dans les forêts de Mongolie. Le représentant diplomatique de la France obtint en 1844, 1846 et 1860, la liberté du culte catholique, placé sous la protection de notre pays, comme chez les musulmans. Mais ces clauses étaient insérées en des traités imposés par la force des armes, après d'autres stipulations qui accordaient des privilèges commerciaux ou des concessions territoriales. La république française y trouvait son avantage autant que les gouvernements monarchiques : en 1882, quand le Saint-Siège manifesta l'intention d'envoyer un nonce à Pékin, M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, fit échouer ce projet, menaçant, si on l'exécutait, de rappeler M. Lefèvre de Béhaine, qui représentait la France au Vatican.

Comment s'étonner si les missionnaires ont passé en Chine pour les agents déguisés de la politique européenne, et les pionniers de ses usurpations ? Ce préjugé dure encore, surtout parmi la jeunesse des écoles, dont le zèle patriotique est souvent maladroit, toujours mal instruit. Mais le gouvernement n'est pas de cet avis. Déjà Sun Yat-sen, qui était protestant, déclarait publiquement sa sympathie non seulement pour sa secte, mais

## Miroir de la Chine

pour l'Église catholique. Il n'était pas matérialiste et savait bien que si la nourriture du corps est nécessaire, celle de l'esprit l'est davantage encore. Ceux qui lui ont succédé au pouvoir suivent son exemple, comme on a pu le voir à la cérémonie commémorative de 1929, où l'Église catholique fut officiellement représentée, et en mainte autre circonstance.

« Un fait est digne de vous être signalé. Dans le gouvernement de Nankin, plus de la moitié des membres qui le composent, je veux dire le cabinet formé de dix ministres, sont protestants. Le protestantisme, en Chine, prépare la voie pour la conversion au catholicisme. »

Je me permets d'emprunter ces lignes à une lettre que vient de m'adresser Son Excellence Lou Tsengtsiang, aujourd'hui le R. P. Lou, à l'abbaye bénédictine de Saint-André en Belgique, où l'éminent diplomate, qui fut ambassadeur et ministre des affaires étrangères, a prononcé ses vœux le 4 octobre 1927. Sa famille était protestante depuis trois générations. Confucius disait d'un de ses disciples, qui jouait de la cithare mais laissait échapper quelques fausses notes : « Il a monté le degré de la salle, sans pénétrer encore jusqu'aux appartements ».

Le Saint-Siège, en ses deux derniers pontificats, a manifesté expressément son intérêt pour la propagation de la foi en Chine, et la sagesse de ses conseils a déjà produit de très heureux effets. Depuis 1922, le Souverain Pontife est représenté à Pei-p'ing par un délégué apostolique et le serait par un nonce, sans l'opposition d'une chancellerie européenne. Mais le titre importe moins que la valeur de celui qui le porte. Mgr Costantini unit à l'ardeur de la foi l'intelligence la plus lucide et généreuse. L'Église lui doit non seulement une grande autorité, mais des sentiments tout nouveaux de confiance et d'amitié réciproques avec la nation

## Miroir de la Chine

chinoise. En 1924, le premier concile des évêques chinois formulait ces déclarations : « Il ne nous appartient pas de dénoncer par la parole ou les écrits les défauts et moins encore de condamner ou mépriser les coutumes, les institutions ou les lois du peuple chinois, lorsqu'elles ne sont pas ouvertement mauvaises. — On ne peut recourir aux autorités étrangères pour des affaires temporelles qu'en cas d'absolue nécessité, quand on a épuisé tous les autres moyens. — Tous les missionnaires doivent s'appliquer à entretenir des relations de politesse et d'amitié avec les fonctionnaires et magistrats chinois. »

Le 10 mai 1926, S. S. Pie XI nommait pour la première fois, à six sièges vacants, six évêques chinois, marquant ainsi par un éclatant exemple l'intention d'appeler à l'avenir le clergé national à collaborer, jusqu'aux plus hautes fonctions, avec les missionnaires. Et la lettre adressée aux vicaires et préfets apostoliques de Chine, le 24 juin suivant, stipulait avec force que « les missionnaires ne sont pas appelés à l'accomplissement de leur tâche sacrée par les gouvernements civils, mais par Dieu lui-même ».

Le 1<sup>er</sup> août 1928, un message du Souverain Pontife était adressé non seulement aux prêtres et aux fidèles, mais au grand et noble peuple chinois. Transmis par la radio-diffusion et reproduit dans tous les journaux, il eut un grand retentissement, car on y voit que « le Saint Père veut que les missions catholiques donnent leur concours à la paix, au bien-être et au progrès de la Chine », et adresse « ses vœux ardents pour la paix et la prospérité » d'un pays que Sa Sainteté considère « non seulement dans une relation de parfaite égalité, mais avec un sentiment de vraie et toute spéciale sympathie ».

## Miroir de la Chine

Le signe visible de l'acclimatation est la formation d'un art. Le R. P. Gresnigt, architecte de l'université catholique de Pei-p'ing, a montré par d'anciens et de nouveaux exemples comment la peinture, la sculpture et l'architecture de la Chine se prêtent aux images de la piété, aux besoins de la prière.

En 1926, l'encyclique *Rerum ecclesiae* recommandait, dans tous les pays de mission, l'établissement des ordres religieux qui procurent à la foi son expression la plus haute, exercent une action permanente et attirent les âmes d'élite. Ce conseil fut entendu et suivi.

La Chine possède aujourd'hui quatorze évêques chinois. Sur l'initiative du R. P. Lebbe, qui partage son temps et son zèle entre la Chine et l'Europe où il a multiplié les conversions parmi les étudiants chinois et fondé pour eux un foyer catholique à Louvain, un monastère bénédictin a été institué en 1926, dans un site admirable du Sse-tch'ouen, et c'est un moine de Solesmes, le R. P. Joliet, qui en est le prieur. C'est également le R. P. Lebbe qui a réuni les Petits frères de saint Jean-Baptiste au monastère des Béatitudes, non loin de Pei-p'ing. Un couvent de trappistes vient de s'établir dans la même province. En ces abbayes comme dans les congrégations des jésuites, Lazaristes, Franciscains, Disciples du Seigneur, et du Verbe divin de Steyl, on compte, en nombre qui s'accroît d'année en année, les novices et les religieux de nationalité chinoise. Il existe, d'autre part, trente-six congrégations de femmes chinoises, où sont assemblées trois mille religieuses.

Au total, le nombre des Chinois catholiques est aujourd'hui de deux millions cinq cent trente deux mille, ce qui donne la proportion d'un catholique sur cent quatre-vingt-dix habitants. Elle est très faible. Après tant de vicissitudes, il ne faut pas s'en

## Miroir de la Chine

alarmer. L'avenir s'annonce meilleur, bien que sans doute on y puisse prévoir encore plus d'une épreuve. Selon la forte parole de l'Écriture, que citait récemment Mgr Costantini, la foi doit entrer en espoir au rebours de l'espérance : *Contra stem in spem*.

Les catholiques de la Chine ont donné de nombreux et admirables exemples de ferveur, de conscience, de courage. Déjà on les respecte. L'Église gagnera encore en prestige quand on la saura capable de répondre, dépassant en cela toutes les sectes protestantes, aux plus hautes spéculations de la pensée chinoise.

@

**MIRAGES**

### SÉPARATION

@

« *I lou p'ing ngan.* » Seul désormais pour le voyage du retour, j'écoute en souvenir, sur l'accompagnement sourd des roues, ce vœu de bon voyage : « Calme au long de la route ». Aux deux chauffeurs, devant la gare, puis au groupe d'amis qui l'ont prononcé à leur tour, descendus sur le quai dans l'instant où le wagon déraidi se mettait lentement en marche, j'ai répondu, comme il fallait : « *Tsié gnîn ti ki iên,* j'emprunte vos paroles d'heureux augure ».

Je les ai prises avec moi en effet et les emporte, avec mes valises gorgées, rouvertes au dernier moment pour y glisser encore un livre ou un portrait orné d'une belle dédicace, et le luth ancien que je dois porter à la main jusqu'à Paris, frileusement emmaillotté dans sa couverture de laine, aucune malle n'étant assez longue pour le mettre à l'abri. *I lou p'ing ngan.* Chacun avec sa voix plus ou moins haute, mais sur les mêmes modulations de leur langue chantante, formait sans accords définis un chœur harmonieux dont le murmure enclos sous le toit arrondi du wagon résonne encore, comme le répons d'un psaume dans la nef d'une église. Chacun avec son visage frais et jeune ou incisé par l'âge m'adressait un autre sourire, d'une égale clarté qui maintenant, détachée d'eux, adhère à ma vitesse et ne s'éteindra pas, si j'y fais attention, jusqu'à l'arrivée où d'autres amitiés viendront « recevoir le souffle de ma course, *tsié long* ».

Sur la tablette devant moi j'aperçois la tasse et la théière chaude, qu'une main diligente a déposées sans bruit, dès le départ. J'ajoute une boîte de cigarettes et c'est ainsi que je passerai les trois heures qui nous séparent de T'ien-tsin, contemplant par-delà le vitrage la campagne unie où le soleil

## Miroir de la Chine

couchant fait glisser un reflet de pourpre sur la terre noire, parsemée d'arbres encore verts.

Les employés chinois de l'agence Cook ne levaient plus les yeux que pour les abaisser aussitôt sur leurs registres, ayant reconnu ce Français obstiné qui chaque jour venait demander un billet pour Paris par Moukden. Ils savaient par cœur le texte du colloque qui allait suivre avec leur chef anglais : « Impossible. — Pourquoi ? — Danger. — Je ne réclamerai pas. — Cela nous est interdit. Il faut passer par T'ien-tsin et Dairen. — Je ne veux pas passer par Tien-tsin et Dairen. — Alors il faut attendre. — Je reviendrai demain. — Revenez demain ». Mais sans doute ce fonctionnaire consciencieux s'était renseigné à la légation de France sur l'identité et peut-être sur l'état mental de ce singulier voyageur, car je me préparais à reprendre pour la cinquième fois le même chemin, quand M. Wilden sorti comme par hasard de son cabinet de travail m'arrêta dans le vestibule : « Vous savez, me dit-il sans préparation, que d'après mes renseignements on arrête et on pille un train sur quatre, entre Pei-p'ing et Moukden ? — Trois chances d'arriver sur quatre, mais c'est magnifique ! » Il sourit et rentra chez lui, pendant que je regrettais déjà ma réplique étourdie, ayant compris qu'il fallait suivre son conseil.

Voilà pourquoi je roule aujourd'hui vers l'orient, tournant le dos à l'Europe où je veux rentrer, et ne puis m'empêcher de maudire les Japonais qui m'imposent ce détour. Avant la date fatale du 18 septembre 1931, où ils ont occupé Moukden sous le prétexte, reconnu faux par la suite, qu'on avait fait sauter un rail sur la voie ferrée, les trains y circulaient sans doute un peu moins vite, mais aussi régulièrement que de Paris à Lyon ou de Berlin à Leipzig.

## Miroir de la Chine

Un malheur n'est jamais immérité. Ceux qui nous frappent sont des avertissements. La Chine vient de subir une agression et de perdre une province où ses droits sont incontestables : sur une trentaine de millions d'habitants, on compte en Mandchourie vingt-huit millions de Chinois ou de Mandchoux devenus entièrement pareils aux Chinois par la langue et les mœurs ; agriculteurs pour la plupart, ce sont eux qui mettent en valeur un territoire où tiendraient l'Allemagne et la France. Mais ainsi que me le prédisait M. Li Yu-ying à Nankin, le Japon commence de subir les conséquences de sa faute et aurait lieu de se repentir, si l'orgueil ne l'en empêchait. La misère y est grande, la lutte des partis féroce, et il est obligé de maintenir plusieurs armées en Mandchourie, sans y rétablir l'ordre, parce que la population entière est ameutée contre l'envahisseur. C'est la guerre d'Espagne qui en des conditions analogues a porté le premier coup à la puissance de Napoléon. Selon l'expression proverbiale qu'un journaliste chinois citait récemment, le Japon vient « d'avaler une bombe ».

Les nations de l'Europe et de l'Amérique regardent avec une pitié plus ou moins dédaigneuse ces Asiatiques en querelle, sans se douter qu'elles leur offrent elles-mêmes un spectacle plus lamentable encore. On pensait que cette guerre qui fut un massacre aurait au moins pour effet d'apaiser les ressentiments. Au contraire elle les a exaspérés. C'est à qui gardera le plus jalousement sa frontière, arrêtant les voyageurs par les formalités du passeport et le commerce devant la barrière, constamment exhaussée, du tarif douanier. Les ennemis demeurent suspects, et les alliés le sont devenus. De tous côtés on échange les regards de méfiance, les propos injurieux, les mauvais procédés. Comme on s'est arrangé pour que les frais de la guerre ne soient pas encore et probablement ne puissent

## Miroir de la Chine

jamais être réglés, chaque État aux prises avec ses créanciers et ses débiteurs est également furieux contre ceux-ci qui se déclarent insolvable, et les autres qui exigent leur dû. Aux aigres récriminations succèdent les menaces, et d'un moment à l'autre on en peut venir aux coups.

Les manuels où nous avons appris l'histoire vantent la facilité des communications qui a supprimé les guerres d'une province à l'autre et rendu impossibles les famines qui désolaient le moyen âge. Si l'on mesure la distance au temps qu'il faut pour la parcourir, chacun de nos pays n'est qu'une province ou un district de l'Europe, armé contre les autres, et nous avons vu reparaître la famine, sous la forme larvée mais chronique du chômage. La « subsistance du peuple » qui est le troisième des principes inscrits au programme de Sun Yat-sen échappe à la compétence de nos gouvernements qui n'ont qu'un pouvoir politique. S'ils s'en mêlent, c'est à la requête des puissances financières ou industrielles qui subviennent à leurs besoins d'argent, pour aggraver la détresse du grand nombre. Dès qu'une denrée se trouve en abondance, on prend des mesures pour que le prix ne baisse pas.

Sun Yat-sen en son dernier ouvrage cite avec indignation l'exemple de ce grand propriétaire du Yun-nan qui chaque année brûlait quelques tonnes de céréales, faute de moyens de transport pour vendre ce que n'absorbait pas la consommation locale. S'il avait vécu jusqu'à nos jours, il aurait su qu'aux États-Unis on détruit des montagnes de blé, qu'au Brésil on chauffe avec des grains de café pris à la pelle le foyer des locomotives, et appris ainsi que la question sociale n'est pas résolue par le progrès des machines.

## Miroir de la Chine

Une bonne récolte est aujourd'hui une catastrophe. Si la terre est prodigue, on refuse ses présents. À la fête des Rogations, si le paysan prie encore, c'est pour la stérilité du champ. Par cette ingratitude et ces vœux sacrilèges, n'a-t-on pas mérité un châtement exemplaire ?

Les politiciens de la Chine ne valent pas mieux que les nôtres. Mais ils ne peuvent être pires. Leurs dissensions et leurs friponneries ont laissé le pays sans défense et sans ressources à l'heure du danger.. C'est un genre de surprise qui ne fut épargné, depuis les débuts de l'histoire, à aucune nation. Les uns sont à la solde de la finance nationale ou étrangère, et les autres à sa merci. Il en est partout de même, à une époque où le pouvoir de l'argent dans l'ordre temporel est sans limite parce qu'il est sans partage : le droit de la naissance est périmé, les corporations sont détruites, et les syndicats, malgré de louables efforts, n'ont pu en restaurer l'organisation solide, dont les maîtres étaient les plus habiles et les plus instruits.

Il y a de grandes fortunes en Chine, mais chacun gère la sienne à sa guise, et la circulation des capitaux n'a pas encore pris assez de volume pour produire leur concentration. Les banques sont nombreuses et généralement prospères, mais de dimensions négligeables devant les établissements des pays européens ou européens. Un mauvais gouvernement, ou ce qui revient au même un gouvernement faible aura en Chine les mêmes vices qu'ailleurs, mais dans une proportion différente, plus exposé à la tentation quand les intérêts étrangers sont en cause, moins étroitement assujetti si la question est d'ordre intérieur. Ce n'est pas lui qui interviendra, par exemple, pour protéger les maîtres de forges, sauver les sociétés de crédit, assurer contre les risques de la baisse la spéculation sur les grains ou la viande, le sucre ou le pétrole.

## Miroir de la Chine

Le régime économique de la Chine n'est pas meilleur que celui de l'Europe, mais il est moins troublé. Les cultivateurs forment les neuf dixièmes de la population, et la plupart sont de petits fermiers à qui ne reste, leurs redevances payées, que juste de quoi ne pas mourir de faim. Dans les villes une multitude de gagne-petit, marchands ambulants, tireurs de pousse, manœuvres qu'on appelle des peine-dur, en transcription anglaise des coolies, ne sont pas mieux partagés, non plus que les ouvriers d'usine, relativement peu nombreux. Mais cette misère qui dure depuis des siècles n'a pas de tendance à s'aggraver. Au contraire, elle est en régression sur plusieurs points, car le gouvernement de Nankin a un programme de travaux publics dont l'exécution est commencée. Toutes les voies ferrées que la guerre civile avait endommagées, notamment celles de Pei-p'ing à Han-k'eu et à Nankin, ont été remises en service. On a construit vingt-cinq mille kilomètres de lignes télégraphiques et trente mille de routes nouvelles, dont plusieurs parcourues par des services d'autobus, installé un grand hôpital à Nankin, un laboratoire central d'hygiène à Changhaï, une école d'infirmières et plusieurs cliniques à Pei-p'ing. Quand on sait avec quelles difficultés l'administration chinoise est aux prises, on ne peut que la féliciter de ces premiers résultats.

En Europe et en Amérique les conditions de l'existence ont été bouleversées pour un grand nombre d'hommes, appauvris ou privés de travail du jour au lendemain. Rien de pareil en Chine, où l'on ignore ce que nous appelons « la crise », parce que chacun est resté à son rang. Les déclassés ne se rencontrent que parmi les intellectuels sans emploi et les malandrins sans métier. Les premiers procurent au communisme son état-major, les seconds ses soldats. Entre ces couches extrêmes et sans épaisseur, la société garde son équilibre et le

## Miroir de la Chine

communisme y fait assurément plus de victimes que d'adeptes. Le signe extérieur de cette stabilité est la monnaie, dont le cours ne varie pas, alors que celle du Japon a perdu les deux tiers de sa valeur depuis un an.

La Chine a prouvé plusieurs fois, au cours de son histoire, qu'elle n'a pas besoin de l'unité politique pour former une nation, l'ordre étant assuré par la famille et les associations qui en sont l'image, la cohésion par l'identité des mœurs, de la langue et des idées. Il est vrai que le langage parlé, d'une province à l'autre, n'est pas le même. Il en était de même pour la France, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, comme on peut le voir par les discours de l'étudiant limousin de Rabelais ou des Gascons dans les comédies de Molière. Mais la Chine n'a jamais eu qu'une langue littéraire et non pas deux comme notre pays au moyen âge. La syntaxe et les rythmes sont partout les mêmes, quelques locutions seulement peuvent sentir le terroir. Il en est de même pour les arts, où seuls les connaisseurs peuvent distinguer les nuances qui séparent, en peinture, en musique et en architecture, le style du Nord et celui du Midi.

La civilisation chinoise, dans toutes les régions qu'elle occupe, s'est répandue comme un ciment, faisant bloc aussitôt, à l'épreuve des siècles. Pour la première fois une fissure apparaît, parce que le nouveau régime, par sa réforme de l'éducation, disloque la famille. La Chine est en danger. Il faut prier pour son salut. C'est un peuple de braves gens.

Savants ou ignorants, riches ou pauvres, l'un bavard et l'autre taciturne, inquiet, flegmatique, romanesque, jovial, sceptique, passionné, timide ou résolu, tous ceux qui se sont approchés de moi durant mon séjour m'accompagnent en ce wagon où les lampes s'allument et me séparent de la campagne obscure. Je

## Miroir de la Chine

reconnais les traits de leurs figures et ceux de leurs caractères, plus tranchés qu'en Europe, comme taillés en une substance plus serrée. Et je sais bien qu'ils ne sont pas exempts de la faiblesse humaine et qu'il y a parmi eux, comme partout entre ciel et terre, des hommes de bien mais aussi des pécheurs. Mais de même que les voix qui me disaient adieu, ainsi leurs influences différentes se totalisent en un effluve si puissant qu'il me devient sensible comme un souffle et j'y respire la bonté. L'esprit vital se manifeste, porté à un potentiel plus élevé qu'en Europe, mais toujours en contact par circuit conducteur avec les autres existences. Affectueux, sensible, probe, reconnaissant, fidèle, tel est en ce pays l'homme à l'état natif. Je me souviens de ce mot du Révérend Père Lebbe, après trente ans d'apostolat : « Les Chinois, c'est la crème des âmes ».

## BATEAU JAPONAIS

@

Il est certainement permis à une Anglaise et surtout à une Anglaise de T'ien-tsin d'être légère et frétilante comme une mésange à tête noire, d'avoir les yeux en perles brunes, une ombre de duvet sur la lèvre et un sourire éclatant. Mais ce qui n'est pas permis, ma chère demoiselle, c'est d'amener sur le pont supérieur, qui est notre quartier, toute votre famille et d'y faire cercle avec elle en attendant le départ. Vous avez accaparé cinq fauteuils, et il n'y en a pas d'autres. Votre groupe animé, avec le chien qui gambade alentour, barre le passage en cette cursive, large et longue comme le couloir d'un modeste cottage en un faubourg de Londres. L'autre, à bâbord, demeure libre, mais outre qu'on n'y voit plus le mouvement du quai, elle contient, si j'ose m'exprimer ainsi, un isoloir, unique pour l'étage, devant

## Miroir de la Chine

lequel il n'est pas seulement désagréable, mais indiscret de monter la garde.

Je vais m'appuyer à la rambarde, du côté de la proue. Si je ferme les yeux, le cri discordant des canards qui semblent se répondre me fait songer à l'autobus départemental sur une route de mon pays, un jour de marché. Mais j'aperçois au-dessous de notre plate-forme, rangés sur le gaillard d'avant, les paniers ronds comme des huttes plates sous leurs couvercles coniques, où cette volaille est prisonnière, et un jeune garçon chinois qui joue avec une pie apprivoisée. Le soleil commence de s'élever mais ses rayons continuent de ricocher sur l'eau limoneuse dont ils blondissent la surface. Nous devons partir à huit heures. Il en est neuf. La passerelle en madriers nous tient toujours soudés à l'estacade, bien que tout soit arrimé, passagers et cargaison, et le petit vapeur ressemble à une étagère japonaise où un ordre ingénieux, utilisant les interstices et combinant les angles, a rempli jusqu'aux bords rayons et tiroirs. Impossible d'y ajouter rien, impossible de tirer un objet de sa place pour le mettre ailleurs. Casés et serrés au plus juste, nous devons garder nos positions jusqu'au moment où tout le contenu sera vidé à la fois sur le débarcadère de Dairen, demain matin, on ne sait à quelle heure, ce qui n'a pas d'inconvénient, car le train qui doit nous donner à Kharbine la correspondance avec le transsibérien ne part qu'à dix heures du soir.

L'employé qui m'accueillait au Grand-hôtel de T'ien-tsin hier soir m'inquiétait par son calme, quand je lui répétais de ne pas oublier l'heure de mon réveil. Mais c'était un Chinois. Il fallait avoir confiance, et en effet dès six heures et demie on frappait à ma porte. Une heure plus tard je trouvais sur le perron un autre voyageur, trop blond et rose pour être Français, mais plus impatient encore que moi de voir venir la voiture qui devait nous

## Miroir de la Chine

conduire au port. La compagnie japonaise qui assure le service pour Dairen ne dispose que de deux bâtiments qui circulent à intervalles irréguliers et peuvent transporter une centaine de passagers en troisième classe, mais seize au plus en première. Nous n'avons pu trouver place sur l'autre, parti hier. Manquer celui-ci nous tiendrait en détresse pour plusieurs jours.

À bord, un petit homme jaune en uniforme blanc, sérieux et muet, nous a désigné de l'index la même cabine. L'un après l'autre nous y jetons un coup d'œil et constatons que nos valises additionnées laissent entre elles un boyau sinueux jusqu'à la couchette du fond, mais ne permettent pas d'abattre la tablette du lavabo.

À dix heures on largue enfin les amarres et le bateau se met en route avec prudence, entre les bancs de vase invisibles ; à l'avant, sur chaque bord, un pilote du pays jette la sonde tour à tour et crie un chiffre, en cet anglais mêlé de chinois qu'on appelle sur les côtes chinoises, le *pidjin*. Pourquoi pas en japonais ? Je le devine et n'irai pas leur demander.

À onze heures on nous pousse, par l'escalier menant à l'étage inférieur, vers la salle à manger oblongue où s'inscrit, entre la banquette et les chaises, le rectangle semblable de la table servie. Coude à coude, en silence, comme des prisonniers, nous avalons les poissons fades enrobés de chapelure et les pois de conserve en leur eau de cuisson. Une demi-douzaine d'Asiatiques se sont groupés au même bout. Les autres Européens sont des Russes peut-être blancs, peut-être rouges, également hirsutes et méfiants.

L'après-midi sera longue et il n'y a pas de salon. Nos fauteuils se déplacent avec le soleil, car il ne fait pas chaud, à l'avant, puis à tribord, en arrière vers le soir, et je ne dis mot à personne, pas

## Miroir de la Chine

même à mon camarade de cabine, qui semble d'aussi mauvaise humeur que moi. Mais ayant quitté ma place, en ayant soin d'y laisser un livre, pour les quarante pas de promenade que nous offre le tour de notre vérandah, je découvre à l'écart une coquette Chinoise qui sans doute s'est attardée à sa toilette et ne l'a pas encore terminée, car elle a les cheveux vernis, les joues en duvet de pêche, les sourcils épilés retracés au pinceau, et maintenant passe au polissoir ses ongles empourprés, pelotonnée en son fauteuil et souriant à son ouvrage, quand la demoiselle anglaise accourt, munie d'une couverture qu'elle lui montre de loin. L'autre lève la tête et écarte les mains dans un geste de surprise et de confusion. Réunies dans la même cabine, elles ont mieux que nous su faire connaissance. La Chinoise n'a pas refusé d'envelopper ses jambes et ses genoux, mal gardés par les bas de soie et la robe courte, mais paresseuse, les yeux mi-clos, bougeant à peine, elle laisse sa nouvelle amie l'arranger mieux encore, tirant sur le tissu pour qu'il se ferme comme un sac et pareille, avec son joyeux rire, à une petite fille qui a trouvé un scarabée brillant, engourdi par l'hiver.

Au repas du soir, placé près d'elle, nous sourions de compagnie parce qu'un Chinois hume à grand bruit son potage selon la coutume ancienne, devenue aujourd'hui vulgaire ou provinciale, et je risque, en mon anglais médiocre, une remarque aussitôt payée d'une réponse aimable, sur le ton et avec la prononciation de la société cultivée. Après quoi la conversation reprend avec sa voisine, laborieuse parce que chacune sait à peine quelques mots de la langue de l'autre, mais sans arrêt jusqu'au dessert, où passant une coupe de kakis vermeils je me permets d'affirmer que c'est un très bon fruit. « Mais je crains, réplique-t-elle avec un vif coup d'œil sur mon assiette, que le vôtre ne soit pas assez mûr. » En un tour de main elle l'a pris et

## Miroir de la Chine

remplacé par un autre. Si elle était Française ou Chinoise, je lui dirais que je veux le garder en souvenir. Mais il vaut mieux, je crois, y plonger en toute simplicité ma cuiller, et me déclarer satisfait.

De retour à ma cabine, j'y trouve l'autre occupant et cette fois, nous offrant l'un à l'autre la meilleure couchette, nous lions connaissance. C'est un ingénieur américain, qui revient du Japon mais a passé huit jours à Pei-p'ing, ce qui lui a suffi pour deviner la force et la grandeur de la civilisation chinoise. Nous allons et venons quelque temps sur le pont, mais le froid nous en chasse et comme il n'est pas neuf heures encore nous redescendons à la salle à manger qui le soir devient un bar. Cinq Chinois jouent gaiement aux ma-tsiao et nous font place auprès d'eux, pendant que deux Japonais rabougris et renfrognés boivent leur limonade à l'autre bout de la table, ne parlant qu'à voix basse.

Nous avons tiré au sort pour savoir qui se mettrait au lit le premier. C'est à moi d'attendre et je reprends ma promenade, seul sur la coursive faiblement éclairée. Pourtant je reconnais cette ombre qui tressaille et s'enfuit à mon approche, sans réfléchir que nous sommes en champ clos et que renvoyée après quelques pas comme une boule de billard contre la balustrade, elle ne peut en se hâtant que multiplier nos rencontres. Sans doute elle regrette son geste imprudent du dîner et se souvient de ce qu'on lui a dit sur l'audace des Français. Mais je passe sur l'autre coursive et demain j'aurai ma récompense à l'hôtel de Dairen où rencontrée dans le hall elle va répondre à mon salut, le dernier sans doute en ce monde, par son plus lumineux sourire. J'ai vu la surprise de l'ingénieur américain qui sortait avec moi, mais en galant homme il n'a rien dit, ni moi non plus.

## Miroir de la Chine

### DAIREN

@

L'ours et les fourmis. Les Myrmidons qui obéissaient devant Troie au commandement d'Achille invoquaient cet insecte pour ancêtre, ou comme dit la science moderne en sa langue de sauvages, pour totem, si l'on en croit la légende et l'étymologie du mot grec. La comparaison n'a donc rien d'injurieux. Elle vient à l'esprit quand on visite, à Port-Arthur, sur le faite d'une colline où les Russes avaient placé un fort, le musée où les Japonais fiers de s'en être emparés après six mois de durs combats, le 18 décembre 1904, ont ramassé miette à miette le butin de leur victoire, pour l'exposer en des vitrines sous des étiquettes minutieuses : fusils hors d'usage, sacs à terre, manipulateurs de télégraphe, pioches cassées, restes de riz et de thé, épaulettes et boutons d'uniforme, réflecteurs pour signaux optiques, fioles de pharmacie et thermomètres médicaux. Le chauffeur qui nous a conduits, devenu notre guide, déchiffre en sa langue les dénominations que je lis en chinois, car le Japon, pour les besoins de la langue officielle ou littéraire, doit recourir à l'écriture de la Chine, augmentée seulement de quelques suffixes qui eux-mêmes en sont dérivés.

C'est ainsi que nous employons notre après-midi vacante. Cinquante kilomètres pour traverser la presqu'île, par une route excellente, entre des collines où l'automne fait d'agréables variations, sur le vert des pelouses autour des maisons blanches, avec le jaune et le rouge des feuillages. Mais au retour nous regrettons l'heure tardive qui nous oblige à passer sans arrêt devant le musée archéologique où l'on voit, selon la notice qui nous a été remise à l'hôtel, mille objets qui intéressent la préhistoire, sept cents qui renseignent sur l'histoire et la géographie, et plusieurs momies mongoles. C'est la faute de ce

## Miroir de la Chine

chauffeur patriote qui ne nous a pas fait grâce d'une casemate écroulée ni d'une pièce de canon ébréchée.

J'ai le plaisir de m'entendre fort bien avec cet ingénieur américain qui va, comme moi, jusqu'à Paris. Depuis hier soir, où nous avons pris contact, nous nous mettons mutuellement à l'épreuve par une conversation progressive. Précaution indispensable, car chacun manque de tout renseignement sur l'origine de l'autre, son éducation, ses opinions, et ce qui en voyage n'est pas à négliger, sur l'état de ses finances. Maintenant nous voilà en confiance, entre honnêtes gens à l'abri du besoin, et l'entretien sans arrière-pensée désormais me fait apprécier mieux d'heure en heure un très franc et aimable compagnon, qui sait voir et juger, et qui a de l'esprit. « Nous sommes en règle, me dit-il en parlant de nos deux nations. Mais si on change la règle du jeu, que faire ? Notre or, nous ne pouvons pas le manger. » Nous devisons, attendant l'heure du départ, dans le bar luisant d'acajou verni où nous sommes seuls. Ta-lien est le nom chinois de cette ville que les Russes en s'y installant ont appelé Dalny et les Japonais Dairen. Le centre en est une place circulaire où convergent de larges avenues entre de hauts édifices à moulures de stuc, qui ressemblent à des pièces montées de pâtisserie et aux palais bâtis en 1900 pour la dernière de nos expositions universelles. L'hôtel occupe l'un de ces ambitieux monuments où il développe à l'aise ses appartements avec salles de bain, ses salles à manger, ses salons, ses fumoirs, et rien n'y manque, sinon les voyageurs.

Ce matin j'ai flâné un moment, avant le déjeuner, sur un autre secteur de la place où s'ouvrait une exposition de chrysanthèmes. J'entendais autour de moi claquer sur l'asphalte les socques de bois qui comme de petits escabeaux haussaient la démarche des femmes japonaises, mais sans profit pour elles, penchées en

## Miroir de la Chine

avant, le dos portant la charge d'un nourrisson inerte comme une poupée ou prêt à la recevoir, et le regard docilement baissé, pendant que les hommes en veston se prélassaient aux premiers rangs, fumant leurs cigarettes comme s'ils portaient un défi et jouant des coudes pour tenir le plus de place possible. Les fleurs comme des têtes frisées de toutes les couleurs se dressaient en gradins, sous le toit des baraques, pour tâcher d'apercevoir, par delà ces ombrageux commis de magasin, ces arrogants employés de banque, les kimonos flottants de leurs timides compagnes qu'elles semblaient appeler, chacune élevant en signal la pancarte où son nom en lettres chinoises évoquait la brise d'automne, le parfum céleste ou la lune sur la mer.

Le Japon ayant appris de la Chine les lettres et les arts, la morale confucéenne et la religion bouddhique avait produit une civilisation un peu maigre, mais ferme et fine, capable d'abnégation et de galanterie, non de tendresse ni de magnificence. Elle n'a pas disparu entièrement, mais en exil sur son propre territoire on l'abandonne aux vieilles gens de la campagne, aux pêcheurs de la côte, aux femmes ignorantes. Ceux qui s'instruisent vont à l'école de l'Europe et se croient capables de l'égaliser, de la surpasser même parce qu'ils ont des usines et des laboratoires, construisent des cuirassés et des avions, engagent les hostilités sans déclaration de guerre et n'admettent d'autre droit entre les peuples que celui du plus fort. Le malheur, c'est que depuis une quinzaine d'années les programmes de notre enseignement ont commencé de changer. Celui qu'ils ont appris par cœur et peuvent réciter sans faute d'un bout à l'autre n'est plus accepté sans quelques réserves, tout au moins de style, qui condamnent la guerre et prescrivent de recueillir, avant de disposer d'un territoire, les suffrages des habitants. Devant une assemblée comme celle de Genève, le

## Miroir de la Chine

Japon se présente avec assurance ; mais son discours, qu'on écoute poliment, n'est accueilli que par un silence gêné. Comment lui expliquer que les principes dont tous les gouvernements d'Europe et d'Amérique se réclamaient au début de ce siècle ont perdu aujourd'hui leur efficacité ? Avec la Chine au contraire, il est devenu beaucoup plus facile de s'entendre. On ne l'accuse plus, comme autrefois, d'hypocrisie et de lâcheté. Nos idées se rapprochent des siennes, car elle n'a jamais cessé, depuis qu'elle pense, de préférer aux arts de la guerre ceux de la paix, ni de fonder la politique sur les préceptes de la morale.

Il est temps de jeter un dernier coup d'œil en ma chambre, pour m'assurer que je n'ai rien oublié. Une fois de plus la Japonaise du bureau, à qui je demande ma clef, me l'offre avec un sourire mutin, comme si nous étions des enfants qui jouent et se sont partagé les rôles, dans un hôtel de leur invention. Celle du bar en me vendant un paquet de cigarettes semblait me dire, non moins espiègle : « La bonne partie que nous faisons là ! » Mais le chauffeur en recevant son pourboire, le maître d'hôtel qui prenait le menu, l'employé au guichet de la poste demeuraient impassibles, gourmés et figés comme le soldat au port d'armes, sans aucune trace de sentiment sur leur visage inanimé. Les femmes cachent leurs traits, comme à l'abri d'un éventail, sous leur sourire de confection. Peuple toujours sur ses gardes et en service commandé. La politesse en Chine est un habit élégant et souple ; ici, c'est une cuirasse.

## L'ENFANT CHINOIS

@

Nous avons vingt-cinq minutes d'arrêt à Moukden, un peu avant sept heures du matin, mais agréablement bercé par le

## Miroir de la Chine

roulement du train je n'ai ouvert les yeux qu'à huit heures. Il ne faut rien regretter. Qu'aurais-je vu sur les quais de cette gare militairement occupée, sinon des factionnaires japonais qui m'auraient empêché d'en sortir, peut-être même de quitter le wagon ? Mais à Tch'ang-tch'ouen, où nous arrivons à deux heures de l'après-midi, la gare est encore partagée entre les autorités japonaises et chinoises, fermée d'un côté, ouverte de l'autre, et nous en profitons pour faire quelques pas dans la ville, car le train pour Kharbine ne part que dans une heure. Mon compagnon a encore deux ou trois plaques dans le magasin de son appareil et veut les employer avant la frontière russe : la photographie est interdite sur le territoire des républiques soviétiques.

Les enfants que j'ai vus en Chine, riches ou pauvres, choyés ou déguenillés, étaient tous de gentils enfants, aimables, souriants, et d'une confiance innocente, comme si la cruauté de l'homme leur était inconnue. Quand nous traversions les villages, c'était, parmi les gamins de la rue, à qui nous tirerait son chapeau ; si nous nous arrêtions, ils venaient nous poser des questions sur notre voyage ou le mécanisme de la voiture. Près du tombeau des Mîng, aux environs de Pei-p'ing, un marmot de trois ans m'apportait deux de ces fruits rouges, communs en ce pays, qu'on appelle en Europe des kakis. Comme je lui en demandais le prix, il répéta la question sans la comprendre : personne ne lui avait encore appris que toute chose peut se payer en ce monde.

En cette ville de Tch'ang-tch'ouen, dont le nom signifie *Long-printemps*, un petit garçon nous voyant arrêtés au coin d'une avenue, l'objectif aux aguets, a deviné ce que nous cherchions. Il est venu se placer à la distance nécessaire pour accuser le premier plan, mais n'a rien voulu accepter pour sa peine. Il s'est contenté de nous tenir compagnie pendant le reste de notre promenade, me racontant, dans le dialecte de Pei-p'ing, qu'il fréquente l'école, qu'il

## Miroir de la Chine

a quatorze ans, me montrant au passage un soldat, un douanier, un chasseur portant une bête morte, assez pareille à une petite fouine, qui est une zibeline. Il nous a escortés ainsi jusqu'au train, consentant enfin à croquer quelques bonbons achetés pour lui au buffet de la gare. Il était propre, bien tenu, de figure avenante, avec un tablier bleu montant et un bonnet de fourrure à la mode de Mandchourie, les pans relevés et noués d'un ruban au sommet de la tête. Il a certainement de bons parents qui veillent sur lui et le soignent de leur mieux. Le train partait qu'il nous faisait encore, avec un sourire un peu triste, des signes d'adieu. Souvent je pense, depuis lors, à ce petit Chinois dont la ville est aujourd'hui la capitale d'un gouvernement peu sûr, tout le pays soulevé à l'encontre. Jeune existence entourée de dangers. Sera-t-elle sauvée ? Je ne le saurai jamais.

## KHARBINE

@

Kharbine est comme Dairen une ville russe, bâtie sur le modèle officiel de l'ancien régime, de proportions monumentales, mais vieillie, fatiguée, sans nouveaux locataires pour crépir les façades et astiquer les cuivres. L'hôtel où je passe la nuit m'offre un appartement dont le plafond élevé, les vastes chambres et les boiseries blanches étaient dignes de recevoir, jadis, un haut fonctionnaire de l'empire. Mais les portes dont le bois s'est gonflé ne ferment pas. L'eau chaude a la couleur de la rouille et me procure, sans supplément de prix, un bain ferrugineux. Mais tous les employés sont Russes, c'est-à-dire serviables, et d'une affabilité qui engage dès le premier instant la conversation, donne au voyageur l'agréable illusion de l'amitié. Je commence la matinée chez un photographe, non moins russe, ayant omis de

## Miroir de la Chine

me munir de mon portrait dont le consulat soviétique tient à garder quatre épreuves en souvenir de mon passage. Après quoi un jeune chasseur de l'hôtel, qui m'a déjà raconté comment il se trouve en exil ici avec sa mère, m'aide à rédiger les réponses au questionnaire qu'il faut remplir ; on m'y demande, ce qui m'embarrasse un peu, mes opinions politiques. Je n'en ai pas sur moi. Où en trouver ? Sur son avis, je me déclare sans parti, *bezpartiinyi*. « Vous parlez très bien russe », me dit-il. Est-ce un conseil qu'il me donne ? Un soupçon qu'il exprime ? Si l'on allait me prendre pour un Russe déguisé en Français, et me dénoncer comme tel aux autorités, une enquête serait prescrite. Le résultat n'en est pas douteux, mais elle pourrait durer longtemps. Il faudra que je surveille mon accent.

Invité pour le déjeuner au consulat de France, je trouve auprès de M. et de M<sup>me</sup> Reynaud le plus aimable et gracieux réconfort. Il ne fallait pas moins pour me distraire de mon souci. À midi, le visa n'était pas encore apposé sur mon passeport. Le chasseur qui m'apportait cette fâcheuse nouvelle l'a promis pour trois heures à la gare, quelques minutes avant le départ du train. J'ai regret de quitter des hôtes charmants. Ils ont trop d'esprit pour ne pas m'excuser si j'avoue cependant ma satisfaction à contempler, par la vitre de mon compartiment, l'étendue plate et blanche du fleuve Soungari que traverse le train sur un pont métallique, laissant derrière nous la gare de Kharbine.

## LE DOUANIER DE MANCHOU LI

@

Vainement j'ai prêté l'oreille, hier soir à neuf heures, quand le train s'est arrêté pour quelques minutes à la gare qui dessert Tsitsikar. Une bataille est engagée depuis plusieurs jours, près de

## Miroir de la Chine

la rivière Nomi que nous allons traverser. Mais il faut croire qu'elle s'est calmée, car on n'entend aucun bruit. Le pont est intact. Nous pouvons dormir tranquilles.

À une heure de l'après-midi une équipe de porteurs russes s'empare de nos valises pour la visite de la douane, à la station frontière qu'on appelle, du nom de la province dont elle ouvre ou ferme la porte, Mandchouria en russe, Mandchouli en chinois. Les employés de la gare et même de la douane sont presque tous Asiatiques. J'ai la malchance de trouver devant moi, de l'autre côté de ce petit rempart de bois où l'on a déposé mon bagage, un Mandchou sévère qui ne connaît que le règlement. Je lui présente docilement, pour qu'il l'entoure d'une ficelle nouée sous l'empreinte du plomb officiel, mon petit appareil de photographie, mais il ne se laisse pas attendrir. Le long paquet enveloppé de laine qui contient mon vieux luth lui a paru suspect. Malgré mes explications il veut l'examiner de près. Il faut dérouler la couverture. Le bois noir apparaît. Je n'ai donc pas menti. Mais il ausculte du doigt les jointures disloquées, me croyant capable d'y avoir caché des papiers interdits, peut-être une correspondance secrète. Il faut ouvrir ensuite ma malle plate à pendoirs, dont il dénombre attentivement la lingerie et les costumes, pendant que plus heureux mes compagnons de voyage ont déjà quitté la salle. Par le vitrage, je les vois qui s'installent dans le train en partance, et commence à trouver le temps long.

Cette caissette en tôle vernie, achetée en un bazar de Pei-p'ing et pleine à éclater, j'ai cru devoir en renforcer d'un fil de fer les fermoirs trop mal assujettis pour résister à la pression interne. C'est un motif de plus pour que mon persécuteur tienne à en vérifier le contenu. Sur son ordre un douanier subalterne, d'un coup de cisailles, tranche le lien, et le couvercle saute comme un bouchon de champagne. Une fourrure apparaît. J'en indique le

## Miroir de la Chine

prix qui lui paraît dérisoire, et il prend à témoins les autres employés qui de loisir commencent à faire cercle autour de nous ; ils imitent servilement son sourire incrédule. Mais soudain son regard brille. Il vient d'apercevoir tout au fond, bien cachée, une grande enveloppe blanche et la saisit d'un geste carnassier, Changement à vue : « Meî Lân-fâng ! vous connaissez Meî Lân-fâng ? » L'enveloppe n'abritait rien de plus, ni de moins, que le portrait du célèbre artiste, avec la dédicace de sa main. Le rigide fonctionnaire m'aide à plier la fourrure dont il ne songe plus à contester la valeur et mentionne, sur le bulletin que je devrai remettre, dans huit jours, aux autorités russes de la frontière polonaise, « un ancien instrument de musique chinois, *kitaïskii mouzykalnyi instroument staryi* », afin de m'assurer libre passage. Ses collègues dont l'ironie m'accablait quelques instants plus tôt m'adressent des hochements de tête admiratifs et je gagne le quai du départ, le dernier mais avec une escorte d'honneur, formée par les hommes d'équipe mandchoux et chinois qui m'interrogent avec respect sur les pièces que j'ai vues et les projets de mon illustre ami.

Quel est, en Europe ou en Amérique, l'artiste de théâtre ou de cinéma dont la gloire à distance susciterait l'attroupement des employés du chemin de fer, et pourrait dérider le visage d'un douanier prêt à sévir ?

## SIBÉRIE

@

Sept jours pour atteindre Moscou. Ce n'est plus un voyage, c'est une traversée. Installés dans le train, nous y prenons nos habitudes. Le wagon-lit est spacieux, chauffé par un bon poêle, et le thé, comme en Chine, y est à discrétion. Mon avarice française

## Miroir de la Chine

regrette les paniers de fruits et les boîtes de conserves dont j'ai cru devoir faire l'emplette à Kharbine, car le wagon-restaurant nous offre en abondance les côtelettes hachées à la manière russe, les œufs brouillés, le potage aux légumes qu'on appelle *chtchi*, et les autres friandises nationales. Mon voisin l'ingénieur, plus prévoyant encore, traîne depuis son départ un gigantesque panier de provisions fourni par une grande maison d'alimentation parisienne, avec assiettes et couverts. Comme il tient à ne pas le ramener avec lui, il s'enferme à l'heure des repas, mais s'il me voit passer m'appelle pour m'offrir une tranche de foie gras ou une sardine. Un major anglais qui revient du Japon est mon compagnon de table, fort agréable car il a l'esprit fin, curieux et sensible. Nos carnets de tickets nous assurent l'alimentation pour tout le trajet en territoire russe, jusqu'à la frontière polonaise, pour la somme, qui n'a rien d'exagéré, de vingt-trois dollars d'Amérique. Le régime russe prévoit quatre repas par jour, dont le dernier, qui est l'ancien souper de nos pays, est servi à dix heures du soir. C'est trop tard pour moi ; mais le maître d'hôtel m'a de lui-même proposé l'échange du billet inutile contre une autre denrée. C'est ainsi que je me fournis de cigarettes et que j'ai chaque jour ma tranche de caviar, mon petit verre de vodka.

Je lis un peu, mais j'aime mieux regarder le paysage, qui dès le premier jour est un ami pour moi. Maigres forêts du nord, bouleaux arctiques, à peine plus grands qu'un homme et plus gros que le poing. Landes à perte de vue, où les oseraies rougissantes protègent l'eau morte des étangs. *Toundra* sibérienne où je retrouve les « jarrelles » de Franche-Comté. Collines où se hérissent les pins non plus espacés comme en Chine, mais serrés contre le froid, comme les sapins de nos montagnes. Sur le chemin de neige, le traîneau dont le cheval trotte en levant la tête sous l'arc entre les deux brancards porte

## Miroir de la Chine

une masse sombre et quand il s'arrête devant la barrière en bois blanc je reconnais une charge de foin. Si le train n'allait pas trop vite, je pourrais demander au conducteur emmitouflé dans sa barbe et sa peau de mouton, comme à un cultivateur de mon village, si les regains sont beaux cette année. Pourtant le temps local avance de six heures sur celui de Moscou. Nous sommes à l'extrémité de l'Asie, au-delà du lac Baïkal. La Sibérie comme un bras immense prolonge la Russie et conduit à l'Europe du nord où sont nés mes ancêtres, et voilà sans doute pourquoi je trouve un paternel accueil en ce pays large et sauvage.

À chaque station, c'est-à-dire trois ou quatre fois dans la journée, nous descendons pour respirer l'air qui sent la neige, car mes deux compagnons sont comme moi gens du nord, à qui le froid est salubre. Les gares sont de grands bâtiments en bois où des écriteaux nombreux indiquent les salles d'attente, la distribution d'eau chaude et les comptoirs d'alimentation. Partout il y a foule, en habit de travail, mais nullement en guenilles. Chaussé de galoches ou guêtré de *lapti* en écorce de bouleau, chacun a sa vareuse ou sa peau de mouton, les femmes leur fichu aux épaules, rabattu en capuchon sur la tête. On nous regarde au passage mais sans insister, car on a mieux à faire. Les uns sont des ouvriers qui vont casser la croûte et les autres des voyageurs comme nous, car notre wagon-lit est suivi de plusieurs wagons ordinaires où presque toutes les places sont prises, comme nous pouvons le constater par l'incessant défilé, dans le couloir du nôtre qui mène au wagon-restaurant, de soldats en permission ou de familles en vacances ; s'ils nous dérangent, ils ne manquent jamais de prononcer la plus explicite et courtoise des formules : « *Izvinite pojalouista*, excusez s'il vous plaît ».

## Miroir de la Chine

La révolution russe a détruit, avec d'autres privilèges, celui du nombre ordinal, en proportion inverse avec le prix de la place. Il n'y a plus de premières, ni de secondes classes. Mais en certains wagons les banquettes sont rembourrées, en d'autres le bois n'est pas couvert. Entre ces deux classes dont l'une s'appelle douce, *miaghkii*, et l'autre dure, *jostkii*, le tarif établit une différence en faveur de la dernière. Ainsi le père de M. Jourdain n'était pas marchand de drap, mais il se connaissait en étoffes et en cédait à ses amis pour de l'argent. Mais nos compagnies de navigation, pour ménager la vanité et sans l'excuse d'un principe, ont recours à de pareilles périphrases et volontiers qualifient de « touristes » leurs passagers de deuxième classe. Dur ou doux, chaque compartiment permet au voyageur de s'étendre et devient dortoir pour la nuit.

À aucun de nous, pendant le trajet, personne n'a demandé l'aumône. Une fois seulement, sur le quai devant le wagon où je fumais une cigarette et venais d'en offrir une autre à l'un des conducteurs, deux ouvriers qui passaient voulurent avoir leur part : « *Prachou ougostite*, donnez je vous prie ». Ils s'éloignèrent satisfaits en touchant leurs casquettes. Mais un gamin s'étant approché à son tour, je lui refusai ce plaisir et le conducteur le mit en fuite.

Je m'entretiens volontiers avec cet employé qui n'est plus jeune, et dont le visage ridé se plisse d'un sourire prévenant et résigné. Il passe sa vie à ce va-et-vient entre l'Europe et l'Asie, retrouvant à chaque quinzaine, pour un jour ou deux, sa famille à Moscou. Il a deux filles, dont une mariée, et un fils de dix-huit ans, déjà « au service ». Il s'agit du service industriel, dont l'obligation est aussi rigoureuse, mais plus longue que jadis celle du service militaire.

## Miroir de la Chine

Vers le début de l'après-midi, nous arrivions, le deuxième jour, à Verkhnié-oudinsk, Oudinsk-le-haut. Nijnié-oudinsk, Oudinsk-le-bas, est un peu plus loin, vers le lac Baïkal, à cinq cents kilomètres. L'arrêt était de vingt minutes. À peine avions-nous mis pied à terre qu'un flot d'hommes en rangs serrés, mines de circonstance, farouches et résolues, nous entraînait le long des voies jusqu'à un espace libre après la gare. Une estrade y était dressée, et un délégué du parti nous attendait, aisément reconnaissable à sa barbiche noire, sa figure crispée et son veston d'intellectuel, debout, appuyé du bout des doigts à la table, prêt à prendre la parole. Malgré sa voix tendue, sa diction martelée, les mots gelaient au sortir de ses lèvres et tombaient sur la neige durcie avec un bruit mat. Cependant j'en comprenais assez pour me souvenir que nous étions au 6 novembre et qu'on célébrait, en cette lointaine province, l'anniversaire de la révolution communiste. « Camarades Mongols, s'écriait l'orateur, c'est à vous aussi que je m'adresse, car vous avez compris que le prolétariat de votre pays devait s'unir au nôtre. » Le district de Verkhnié-oudinsk touche en effet à la frontière de la Mongolie extérieure qui est aujourd'hui une république soviétique, et l'on discernait, parmi l'attroupement russe, quelques-uns de ces nomades, les cheveux en queue de cheval sous leurs bonnets fourrés, le visage immobile, terreux et sans regard. « Il y a de ces gens qui ne savent même pas dire leur nom. » Cette remarque à mi-voix, dans mon voisinage, fut accueillie par des sourires. Ce n'est pas manquer à la fraternité prolétarienne que de traiter certains camarades en frères inférieurs.

Soudain, un grave accord s'allumait dans l'air glacial et le pénétrait d'une vibration chaleureuse. Le discours terminé, une fanfare de cuivres entonnait *l'Internationale*. Tous dans le même instant retiraient bonnets et casquettes ou faisaient le salut

## Miroir de la Chine

militaire. L'harmonie pleine, le mouvement solennel et le sentiment musical conféraient à cet hymne, si éloigné qu'il fût de nos idées, un accent de conviction admirable.

Le train reparti, je retrouvais mes compagnons pour la partie de bridge qui devait terminer chacune de nos journées dans la cabine de l'ingénieur, son panier alimentaire servant de siège à celui qui tenait les deux jeux. Le major anglais, qui entre nous trois, ajoutant à la conviction la profession, est certainement l'ennemi le plus déclaré du communisme, est aussi le premier à émettre l'opinion qu'il serait peut-être convenable de témoigner quelque intérêt pour la fête nationale du pays dont nous sommes les hôtes. Nous en sommes d'accord, mais comment faire ? Il faut consulter l'interprète, attaché au train pour toutes les relations hors du service avec les voyageurs. C'est un jeune Israélite d'Odessa, très vif et plaisant d'ordinaire, mais cette fois, dès nos premiers mots, très ému. Réunir les agents du train autour d'une bouteille de vodka ? Cela nous donnerait un air protecteur. Venir, pour leur dire notre sympathie, à leur réunion du soir ? Mais nous n'y pouvons être admis sans une délibération préalable, et on ne sait jamais, avec ces Russes impressionnables, quel sera le résultat d'une délibération. Il ne faut pas que notre bonne volonté nous attire un affront. Finalement on décide d'envoyer au gouvernement de Moscou une dépêche de félicitations, rédigée en termes généraux et sans aucune allusion à la forme de ce gouvernement. L'interprète se charge de la transmettre et dans la soirée nous apporte les remerciements de ses camarades, votés, dit-il, par acclamation.

Les villes, le plus souvent à quelque distance des stations par une précaution de l'ancien régime, sont toutes en bois, jusqu'au clocher carré dominant les larges toitures pareilles à celles des chalets suisses. On aperçoit aussi, près de la voie, des

## Miroir de la Chine

constructions dont le temps n'a pas noirci encore les planches de sapins. Toutes sur le même modèle élèvent sur les trois côtés d'une cour carrée de vastes bâtiments dont les uns servent à l'habitation, les autres à loger le bétail et les machines agricoles. Aux exploitations en commun sont destinés les tracteurs qui dans toutes les gares encombrant sur leurs trucs les voies de garage. Mon ami américain y reconnaît avec plaisir l'importation de son pays. Mais la Russie saura les fabriquer selon ses besoins, quand sera exécuté le programme d'outillage national qu'on appelle, à cause du délai qui lui est assigné, le plan quinquennal.

La théorie de Karl Marx et la doctrine communiste qui en dérive sont également démenties par l'expérience : le travail ne peut rien sans le capital, et le bonheur de l'homme dépend de sa conscience et non pas de son groupement. La « conscience de classe » n'est qu'une allégorie sociologique. Mais si le matérialisme est faux, le progrès matériel n'est pas sans intérêt. L'association pour la culture permet l'acquisition de machines qui la rendent beaucoup moins pénible et plus fructueuse. Les gens de mon village, en Franche-Comté, ont su depuis longtemps organiser sur le modèle de la coopération l'industrie du fromage de gruyère, plus récemment l'assurance pour les accidents du bétail. Plusieurs voient aujourd'hui l'avantage qu'ils auraient à posséder des greniers en commun avec des élévateurs mécaniques, et un système de crédit qui les dispenserait de vendre, comme aujourd'hui, la récolte au plus tôt, et au plus bas prix.

Mais voici, le long de la voie, un chantier ouvert. Les hommes aux barbes broussailleuses et les femmes avec le fichu sur la tête manient la pelle et la pioche et entaillent la terre du talus où les surveille, de distance en distance, assis entre les pins et les bouleaux, un soldat paisible, son fusil sur les genoux. Ce sont des

## Miroir de la Chine

paysans récalcitrants, déportés ici où l'on a besoin de leurs bras ; la ligne du transsibérien doit être doublée sur toute sa longueur, qui est d'environ sept mille kilomètres. Ils viennent de fort loin sans doute. Pour des Français ce serait un châtement terrible. Mais le Russe insouciant et d'instinct nomade en prend mieux son parti. Ceux qui les gardent sont là comme des sergents de ville assurant un service d'ordre. Personne ne songe à fuir, ni à se révolter.

Notre wagon se remplit à son tour. À Omsk, une famille opulente prend trois cabines, pour le père et la mère, une fille mariée, et ses deux enfants. À l'exception du gendre, qui soigne une barbe en duvet blond et une élégante maigreur, tous sont gras, et folâtres. Le père qui de face ou de profil obstrue également le couloir rentre en son logis quand l'un de nous vient à passer, et ayant reconnu nos nationalités s'excuse en anglais ou en français. La fille chantonne des romances du matin au soir. Trafiquants enrichis, en dépit du communisme.

Depuis lors, chaque soir le vieux contrôleur abaisse la couchette supérieure, en ma cabine et celle de mon voisin, pour le cas où un voyageur se présenterait à l'une des stations nocturnes. Chaque matin je reprends confiance en me retrouvant seul. Mais le sixième jour, à la station de Sverdlovsk, autrefois Ekaterinenbourg, où nous sommes arrivés à trois heures de l'après-midi, à l'instant même du départ un gros homme essoufflé se présente à ma porte.

C'est un ingénieur allemand qui part en congé pour Cologne où il a sa famille. Expansif, il me déclare presque aussitôt que « nos deux pays devraient s'unir », m'apprend ensuite qu'il suit un régime pour maigrir et a déjà regagné deux trous à sa ceinture, qu'il délègue à peu près tout son traitement à sa femme et ses

## Miroir de la Chine

enfants, la subsistance et le vêtement lui étant assurés à bas prix dans les coopératives de l'usine. C'est une très grande usine métallurgique, où sont attachés quatre cents techniciens allemands ; ils ont leur salle de réunion, leur bière, leur charcuterie. Il vient de bâtir un haut-fourneau, l'a mis en marche. « Ils ne voulaient pas me laisser partir, crainte de le détraquer en mon absence. » Les ouvriers russes manquent encore de soin et d'expérience. Ils tiennent aussi tant de réunions et font tant de discours, pour organiser le travail, qu'ils en oublient parfois de travailler. Mais ce sont là péchés de jeunesse. Ils peuvent se former. Ce qui est certain, c'est que l'usine fonctionne, et s'agrandit encore. Le plan quinquennal n'est pas un vain mot.

## GUERRIERS

@

Un général et deux commandants de l'armée soviétique voyagent en classe douce. Le major anglais qui parle russe avec vaillance a lié connaissance avec eux, par camaraderie militaire, et leur a signalé la présence d'un Français qui joue aux échecs. Le général qui gagne partie sur partie à ses subordonnés ne demanderait pas mieux que de se rencontrer avec un adversaire moins accommodant mais se tient sur ses gardes. « Le Français, a-t-il dit, est un vieux renard. » La définition s'applique-t-elle à l'espèce, ou à l'individu qu'il a pu observer en traversant notre wagon ? Je me regarde au miroir du cabinet de toilette et ne découvre aucune ressemblance ; mais on n'est jamais bon juge de son propre visage. Il réfléchit de son côté et après trois jours, l'ennui du voyage aidant, se décide à me faire porter son défi.

Je commence par me couvrir de honte, faute d'entraînement, distrait aussi par le paysage qui glisse près de nous. On traverse

## Miroir de la Chine

l'Oural : falaise de rocher où les sapins s'accrochent, bordant une rivière sombre où s'avance à lents coups de rames une barque chargée de filets. C'est une Suisse sans glaciers ni arêtes tranchantes, tassée par les milliers de siècles, rétractée, pensive, concentrée, vénérable. Je perds en y songeant un pion qui me tenait à cœur, évite de justesse un échec à la reine par le sacrifice d'un cavalier, et quitte la partie d'assez mauvaise humeur. Le général déçu me laisse partir. Nous n'avons échangé que les formules requises par la règle du jeu.

Mais le lendemain, dans la plaine neigeuse de la grande Russie, je prends une éclatante revanche sur un ennemi trop sûr de la victoire, mis en quelques coups hors de combat. Se ressaisissant, il tente ensuite de savantes manœuvres que j'ai le bonheur de déjouer. Il me regarde avec bienveillance. Un de ses officiers, qui suivait la partie, demande comme une faveur la permission de prendre sa place, et succombe à son tour avant même d'avoir eu le temps de se former en bataille. C'est une déroute. Le général m'offre une cigarette. Nous causons.

Le soir tombe et nous serions à Moscou, sans le déraillement devant nous, entre Irkoutsk et Krasnoyarsk, d'un train de marchandises. Ce retard nous fera manquer sans doute la correspondance pour l'Europe occidentale, mais je suis loin de m'en plaindre car il permet un plus long entretien. L'autre commandant qui jusque-là lisait, étendu sur la couchette supérieure, en descend, intéressé. Le major anglais est heureux de voir entre nous la bonne entente qu'il souhaite. Un grave personnage dont j'ignore l'identité mais à qui sa vareuse noire boutonnée jusqu'au menton donne un air doctrinaire est entré sans façon, pour nous écouter. Nous sommes six dans le compartiment où la chaleur du poêle dépose une buée sur les vitres et la fumée des cigarettes embrume la lampe du plafond.

## Miroir de la Chine

Des manteaux militaires pendent sur nos épaules. Impossible de bouger, car nos genoux se touchent et nos souffles se mêlent. Toutes les idées jaillissent comme d'un pressoir. Intimité hermétique et surchauffée. Dans une heure ou deux, nous nous séparerons pour ne jamais nous revoir.

« Sinon, dit l'un des commandants, sur le champ de bataille. Vous me fusillerez, major, si vous me faites prisonnier. » Et l'officier anglais, trop poli pour engager une discussion sérieuse, répond en souriant : « Peut-être ». Ils le taquent maintenant, sur un thème déjà devenu habituel et façonné en un refrain qu'ils reprennent ensemble : « Pourquoi faire la guerre aux Hindous ? Pour l'Angleterre. Pourquoi combattre les républiques communistes ? Pour l'Angleterre. — C'est vrai, dit le major. Tout le monde n'a pas la chance de se battre pour le bonheur de l'humanité. — Nous ferons son bonheur, et même le vôtre, malgré l'Angleterre. » Atteints dans leur conviction, ils ont fait bonne contenance, toujours fidèles, sous l'uniforme marqué de l'étoile rouge, à la tradition chevaleresque de leur état.

Ce sont de beaux gaillards, d'allure martiale, jeunes et gais comme on ne l'est guère, en nos pays, après le deuxième galon. Hier, pendant notre partie, l'un racontait à l'autre une anecdote qui a dû amuser plus d'un mess d'officiers sous l'ancien régime, car il y est question des hussards blancs et noirs. « C'est un des nôtres qui t'a manqué de respect, dit le sous-officier à la fillette qui vient se plaindre. Eh ! que veux-tu ? Il n'a fait que son devoir. — Il avait des parements noirs. — Un hussard noir ? Ah ! la canaille ! » Et il irritait, par tradition aussi, la grosse voix du sergent moustachu, aujourd'hui disparu de l'armée russe comme de la nôtre le sapeur ou le tambour-major. Ils ont ensuite examiné un nouveau pistolet automatique, le soupesant, visant, éprouvant la gâchette, avec tant de vivacité que le général,

## Miroir de la Chine

craignant peut-être un accident, leur a fait un signe de tête, qui a suffi : l'arme rentrait en son étui. À l'autorité de son grade il ajoute celle de l'âge : il a trente-sept ans.

Mince et haut de taille, son visage tranchant comme l'acier en aurait la dureté sans le regard où brille l'énergie de la pensée ardente et réfléchie.

Où donc ai-je pu le voir ? Depuis hier, je poursuis un vague souvenir. Il se penche en avant, pour mieux m'entendre, et soudain je me retrouve en avril 1916, sur le port de Marseille où débarque une brigade d'infanterie russe ; elle a fait, par Vladivostok, le tour de l'Asie, et je suis attaché, comme sous-lieutenant interprète, à la mission française qui doit la recevoir, puis l'installer, près de Chalons, au camp de Mailly. Les hommes en vareuses kaki s'alignent, rompus à l'exercice, presque tous vétérans, chargés de croix et de médailles. On nous présente au général Lokhvitzki, commandant la brigade. Je crois le revoir, qui m'observe. Plus âgé seulement, le front barré d'une ride plus soucieuse, il a ce profil impérieux, cette flamme intérieure, penche vers nous une maigreur fragile, et tire avec effort ses traits osseux pour nous sourire. Les plus étourdis de ses officiers le nomment en baissant la voix, par respect. Sévère, mais surtout pour lui-même, il fait craindre un reproche plus qu'une punition. Au camp, durant les après-midi oisives où l'on s'amuse au mess, les uns buvant, d'autres chantant ou pinçant la guitare, il s'enferme et travaille. S'il sort, c'est à grands pas. Il n'a pas de loisir. De corps et d'âme, dès qu'il paraît, on rectifie la position.

Vingt ans plus tôt, celui-ci dévouait son existence à la défense de l'empire et de ce qui en faisait l'unité, la puissance, la gloire. Aujourd'hui, sa patrie lui est plus chère encore parce qu'elle a produit une idée. Illusoire, mensongère, malfaisante à l'usage,

## Miroir de la Chine

qu'importe ? L'idée est belle à ses yeux, puisque sa vie lui appartient. Ainsi la révolution française avec ses intrigues féroces, ses massacres juridiques et ses émeutes sanguinaires était bordée, près des frontières, par une flamme pure d'héroïsme et de jeunesse. Je songe à Hoche, à Marceau, à Kléber. Le général semble deviner ma pensée. « Pourquoi donc nous combattre ? Vous aussi vous avez fait votre révolution. » Je lui réponds que justement c'est cette expérience qui nous en a enseigné l'erreur. « C'était pourtant, remarque-t-il, une belle époque. »

Après dix ans de campagne en Sibérie, pour la première fois il va revoir la Russie, envoyé en congé de convalescence à la station thermale de Kislovodsk dans le Caucase. Contre les armées blanches c'était une guerre de partisans, toujours sur le qui-vive, sans quartier, exaspérée encore par la rigueur du climat. Il a combattu aussi des troupes chinoises, il y a cinq ans, quand le gouvernement soviétique et celui de Nankin se disputaient l'administration du chemin de fer en Mandchourie. Il m'interroge sur ce que j'ai vu en Chine, très attentif à ma réponse. Je dis que l'administration s'organise, que l'instruction de l'armée est en progrès. Il approuve et se souvient. « En ce temps-là, dit-il, le commandement ne valait à peu près rien. Mais le soldat chinois est un bon soldat, vigoureux, patient. Il sait mourir. » Il répète, suivant sa pensée : « Oui, il sait mourir ».

## CHANTS DE LA FORGE

@

« Prenez le *un*, qui passe devant l'entrée, et descendez au premier arrêt après le Conservatoire. »

## Miroir de la Chine

La jeune employée de l'hôtel qui me donne en français ce renseignement est bien aimable, mais je ne sais pas prendre un tramway à Moscou. Sur le trottoir au milieu de la place, la foule happée au passage de la voiture s'agglomère au magma humain qui déjà foisonne sur le trottoir. Mais je n'ai pas cette force adhésive, et me détacherais en route. Ou bien si j'arrivais à garder ma position, ce serait pour toujours : le règlement prescrit de sortir par l'autre côté, traversant la longueur de la caisse pareille à une chaudière sous la pression des corps. J'aime mieux ne pas essayer, et me contente de suivre à pied la route indiquée par les rails. Une difficulté se présente aux bifurcations : il suffira d'attendre, en observant les numéros des tramways qui passent. J'ai le temps, puisque le train ne part que ce soir à dix heures et demie.

Nous l'avons manqué hier, comme c'était prévu. Notre wagon transmis régulièrement de la gare du nord à celle de l'ouest, ou de la Russie blanche, y a passé la nuit sur une voie de garage, sans lumière et sans eau. Pourtant les conducteurs nous ont donné le thé du matin, et à neuf heures nous sortions de la gare, sans que personne nous ait demandé passeport ni billet. Mes deux compagnons sont attendus, l'un à son ambassade, l'autre à une réunion d'ingénieurs. À l'ambassade de France, rue des Poméraniens, je suis sûr de trouver un excellent accueil, que pourtant je remets à plus tard, préférant pour l'instant le vif plaisir d'errer à l'aventure.

N'ayant pu obtenir une chambre à l'hôtel, ni même un bain, faute d'eau chaude, j'ai d'abord trouvé un refuge dans le café à l'usage des étrangers qui occupe, au rez-de-chaussée, le coin de la rue. Pas de garçons, mais des serveuses, jeunes, avenantes, et même familières. L'une d'elles a déjà pris place auprès d'un

## Miroir de la Chine

consommateur, Américain robuste et candide. Il ne lui parle que de la température, non par prudence, mais par politesse.

À quelques pas de là je découvre inopinément le Kremlin, cité dans la cité, comme à Pei-p'ing la ville impériale ; mais les tours sur les remparts, rondes ou quadrangulaires, sont coiffées de toits pointus qui datent du moyen âge ; au delà, une végétation d'architecture exubérante fait jaillir les frontons des palais, les tours bulbeuses des églises. En contrebas, sous le pont qui conduit à la poterne, un jardin public où des enfants jouent au cerceau, surveillés par leurs grand'mères en mitaines, tricotant sur les bancs. Le froid y est humide comme dans une cave, et je me remets en route. Voici le quai dominant la rivière stagnante. Camions bruyants sur la chaussée. La rue qui me ramène a des librairies qui toutes étalent à leur devanture le portrait de Lénine, face large, épaules rondes, veston court, bras tendu vers la foule, et de nombreux ouvrages de statistique et d'histoire sur le régime soviétique ; quelques livres anciens, épaves de bibliothèques mises au pillage, comme un volume dépareillé des *Misérables*, un autre de l'histoire des *Girondins*. Des curieux regardent les titres. Des files stationnent devant les portes des magasins administratifs où l'on vend le beurre, le poisson, le pain, la charcuterie, les confitures. Plus loin, une porte monumentale s'ouvre sur une rangée de baraques en bois où des brocanteurs font l'article : c'est un des petits commerces que le régime a dédaigné de réglementer. Je traverse trois rangs de badauds pour m'approcher d'un soldeur de livres qui crie à tue-tête : « *Tridtset, sorok* », à peu près comme un camelot de Paris dirait : « *Trente, quérante* », et lui achète pour quatre-vingts kopeks les deux volumes d'un très intéressant recueil de textes sur l'histoire de la propriété en Russie, publié en 1926 par l'édition d'État. Je vais les déposer à l'hôtel où un gérant fort obligeant veut bien me

## Miroir de la Chine

traiter comme un client, bien que je n'y sois pas logé. J'y trouve aussi, dans une salle à manger imposante et servi par un maître d'hôtel en habit, un déjeuner excellent, pour sept roubles et demi. Le change étant au cours forcé de deux roubles pour un dollar d'Amérique, c'est un peu cher, mais tous les restaurants de la ville sont coopératifs et je n'ai pas le droit d'y entrer.

C'est alors que j'ai entrepris, pour tenir la promesse faite en Chine à l'un de ses parents, d'aller voir le co-directeur chinois du chemin de fer de Mandchourie. Son bureau se trouve dans un passage, *pereoulok*, qui a pour nom *malyi Kislovski*, petit passage de Kislov. Le tramway numéro 1, qui veut bien me servir de guide, m'a fait traverser la rivière, tourner à droite, contre un grand bâtiment qui ressemble à une halle, suivre une longue rue dont les trottoirs étroits regorgent de passants. Costumes de travail, presque uniformes. Pas de haillons, ni de toilettes. Tous les hommes ont la vareuse sans cravate, la casquette à visière brève, toutes les femmes en manteau de lainage sur le corsage de linon, coiffées d'un béret ou de leurs cheveux courts correctement peignés. De loin en loin une fourrure de loutre, d'astrakhan ou de zibeline, seul luxe des élégantes. Pas de flâneurs. Chacun a l'air affairé, la démarche rapide. Peu de sourires, à peine un regard au passage. On se hâte vers le bureau, l'atelier, le chantier ou le magasin. C'est l'animation d'une usine à ciel ouvert.

Aux carrefours, debout sur un escabeau de bois, l'agent de la circulation arrête net les camions lourds. Quelques automobiles privées. Les taxis sont très rares. Mais on laisse lentement périr de vétusté les fiacres invalides de l'ancien régime avec leur rosse efflanquée, leurs roues branlantes, leur cocher camus et barbu.

## Miroir de la Chine

Voici le Conservatoire, bâtiment de jadis à colonnade et frontons, autour d'une cour carrée où va et vient une jeunesse alerte, portant les cartons à musique ou les violons dans leur étui. Je regarde avec plus de soin les écriteaux au coin des ruelles et trouve un grand passage de Kislov. Le petit sans doute n'est pas loin, mais je n'ose interroger un de ces travailleurs qui m'évitent sans ralentir leur marche, tant ils ont l'air de me prendre pour un écueil et non pour un homme.

Le grand passage de Kislov me conduit au bas passage du même nom, qui lui-même débouche sur une autre de ces petites rues sans magasins, bordées de maisons basses aux portes closes. Peu de passants. Pas de voitures. La circulation canalisée dans les grandes artères abandonne à l'écart ces débris du vieux Moscou. Un vieux cocher qui attend avec patience, contre un trottoir, dans cette solitude, me fait signe. Il demande un rouble pour la course et s'arrête presque aussitôt : il suffisait de prendre une rue latérale, qui n'a pas cent mètres. Je lui fais remarquer que ce n'est pas loin mais il ne veut rien rabattre, un éclair de malice en ses petits yeux de paysan madré : « Ce qui est promis est promis ». Je me hâte de descendre, d'autant qu'un agent que je n'avais pas vu d'abord s'est approché, et je sonne à une porte qui s'ouvre sur une cour pavée ; un portier en tablier s'avance et m'apprend que je me suis trompé, mais sans explication me rejette à la rue. Qui donc habite là ? Les frères Karamazov, ou la vieille usurière que vient d'assassiner l'étudiant Raskolnikov ? Je me croirais revenu aux temps sinistres de Dostoïevski, sans l'agent qui porte à sa casquette l'étoile rouge et voyant mon embarras me renseigne obligeamment. Quand je sors après avoir posé ma carte, car le haut fonctionnaire est absent ou a mieux à faire que de me recevoir, il est à la même place et je sens, pendant que je m'éloigne, qu'il me suit des yeux.

## Miroir de la Chine

La journée s'achève. C'est pourquoi, sans doute, le travail terminé ou l'équipe changée, on se presse au vestibule de ce cinéma populaire. Je prends mon rang et approche peu à peu du guichet quand une cliente qui venait de le dépasser se retourne, furieuse : elle accuse l'employée qui venait de lui refuser des places de les avoir vendues à la personne qui suivait. Vénalité ? Favoritisme ? Violente prise de bec qui fait sourire l'assistance, mais la poussée de la foule écarte la plaignante, qui jacasse encore.

Munis de nos billets, nous attendons, en une salle d'attente pareille à celle d'une gare, l'ouverture des portes. Par un instinct analogue à celui qui de la nébuleuse primitive fait un système planétaire, la foule en rangs dont pas un ne cherche à dépasser l'autre s'est mise à y tourner, d'un mouvement uniforme et direct, comme on dit en astronomie, dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre. Sur les bords seulement, quelques dissidents projetés par la force centrifuge sont arrêtés contre la paroi. Comme eux je m'immobilise et contemple le cortège sans fin : familles avec leurs petits enfants, jeunes gens qui regardent droit devant eux, intellectuels qui devisent en marchant avec des gestes démonstratifs, tous passent et repassent, dans un piétinement monotone et sourd. Image de leur existence. La société que veut construire le régime soviétique ne doit-elle pas tourner sans fin sur elle-même, comme une roue de machine ? On travaille pour vivre. On vit pour travailler. Et ainsi de suite, indéfiniment.

Mais soudain deux fillettes que je n'avais pas aperçues d'abord, parce qu'elles étaient près du centre, approchent de la périphérie ; toutes deux en sarrau noir comme des collégiennes, brunettes et gentilles, elles se tiennent par le bras et je vois l'une d'elles qui d'un geste câlin penche sa joue puérile encore à

## Miroir de la Chine

toucher l'épaule de son amie. Sur le rocher abrupt, poli comme l'acier, on aperçoit à peine la petite fleur bleue, qui a trouvé une fissure. Mais elle est immortelle.

Le film, qui s'appelle la *Tempête*, est une histoire policière qui met aux prises une vaillante héroïne avec un traître à la perruque manifeste, pour faire à la fin éclater l'innocence d'un condamné. La pellicule usée est rayée de longs traits en averse noire. Mais il y a de belles scènes de guerre civile, avec les soldats retranchés dans les rues, et une autre, fort applaudie, où l'on voit le bureau de l'assemblée parlementaire, bourgeois ventrus et solennels, qui remettent leur démission aux délégués hâves mais superbes du parti communiste.

Derrière le Kremlin, la place rouge porte ce nom depuis le moyen âge et le mérite mieux que jamais aujourd'hui. L'église dont les cinq tours pressent comme les fleurs d'un bouquet leurs toitures gonflées et dorées est désaffectée. À dessein on la laisse sans éclairage, pour signifier l'obscur ignorance de l'ancien temps. Je regrette de ne pouvoir mieux voir les mosaïques des murailles. Mais à l'entrée, en pleine lumière, une photographie grossièrement truquée montre le Souverain Pontife, la tiare en tête, serrant la main du président Poincaré en habit rigide de maître d'hôtel. C'est bête à pleurer. Beaucoup de curieux ont payé comme moi leur dix kopeks à l'entrée. Ils passent sans rien dire. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

Le gouvernement soviétique a fait preuve d'esprit, au contraire, en laissant subsister, devant l'église, le monument de deux héros patriotes, Minine et Pojarski. Érigé, je crois, au siècle dernier, il présente ces deux Russes en tunique à la grecque, avec le glaive court des tragédies classiques, et c'est, pour le

## Miroir de la Chine

goût des classes instruites en ce temps-là, un témoignage accablant.

Le monument de Lénine, sur le côté long de la place, adossé au Kremlin, n'avait pas besoin de ce repoussoir. Carré, massif, tout en lignes droites, sa majesté s'accroît encore de ces deux soldats en faction, raides, muets, sévères, devant la porte du sépulcre. La foule il y a quelques années y défilait en masse, à cette heure crépusculaire, pour contempler, sous le cercueil de verre, les traits inertes du prophète matérialiste. Elle n'y est plus admise, parce que l'embaumement s'est révélé imparfait. La nature l'emporte. La mort physique n'est pas vaincue.

Mausolée de despote, au centre de la ville, orgueilleux comme un trône, épais comme une forteresse. Je songe à la tombe de Sun Yat-sen, là-bas, près de Nankin, au faite de la colline, ouverte, pacifique, élevée au-dessus des classes, des frontières, baignée de tous côtés par la vertu d'humanité.

@